I

Histoire de Don Pablo de Ségovie, surnommé l'Aventurier buscon

Francisco de Quevedo, Alfred Germond de Lavigne

HISTOIRE

DE

DON PABLO

DE SÉGOVIE.

HISTOIRE

DE

DON PABLO

DE SÉGOVIE.

IMPRIMERIE SCHNEIDER ET LANGRAND,
4, rue d'Erfurth.

...NEIDER ET LANGRAND,
...e d'Erfurth.



H EMY BAULANT.SC


QUEVEDO.
DON
PABLO
DE
SÉGOVIE
BAULANT.SC

HISTOIRE

DE

DON PABLO

DE SÉGOVIE,

SURNOMMÉ L'AVENTURIER BUSCON

Par Don Francisco de Quevedo y Villegas

TRADUITE DE L'ESPAGNOL ET ANNOTÉE

PAR A. GERMOND DE LAVIGNE

PRÉCÉDÉE D'UNE LETTRE DE M. CHARLES NODIER

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Vignettes de Henri Émy, gravées par A. Baulant.

PARIS

CHARLES WARÉE, ÉDITEUR

114, rue Montmartre.

1845

LETTRE

A MONSIEUR CHARLES NODIER,

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

MONSIEUR,

Il était en Espagne un antique usage qu'il est juste d'invoquer en tête d'un ouvrage espagnol, usage dont portent témoignage tous ces vieux et bons livres que vous avez recueillis. Cet usage voulait que pas un volume ne vînt au monde sans être précédé d'un immense cortége de madrigaux, de stances, de sonnets, d'acrostiches, d'hymnes élogieux. Chacun y mettait du sien, les amis, les parents, les disciples

votre nom, qu'on respecte, ne viennent apprendre à notre public que ce livre est digne de lui.

Mais il est de mon devoir, monsieur, en vous demandant pour cette œuvre l'appui de votre nom, de rappeler ce qu'elle fut et d'où elle vient ; car si elle est encore justement populaire en Espagne, c'est à peine si l'on a souvenir en France des anciennes traductions qui la rendirent célèbre il y a deux siècles.

Don Pablo de Ségovie (le gran Tacaño) est, après Lazarille de Tormes, l'aîné de tous ces joyeux garçons, coureurs d'aventures, fripons, gourmands, insolents et poltrons dont fourmillait l'Espagne au dix-septième siècle. Son histoire, recueillie par l'un des plus célèbres écrivains de l'Espagne, est une des importantes pièces de conviction de ce procès sérieux et interminable qui divise depuis un siècle les deux littératures française et espagnole : je veux parler de la propriété du *Gil Blas*.

Vous savez, monsieur, qu'aussitôt que parut en France le chef-d'œuvre de le Sage, l'Espagne en masse se souleva; elle contesta à l'auteur de *Turcaret* le droit de donner son nom à un livre dont tous les éléments étaient empruntés à ses écrivains ; elle voulut prouver que *Gil Blas* lui appartenait, sinon tel qu'il avait paru, du moins par la majeure partie de ses détails; et les mémoires, les essais historiques et critiques, les pamphlets de toute sorte, dans lesquels la moindre injure adressée à le Sage fut celle d'heureux compilateur, vinrent s'amonceler entre les deux pays, et formèrent des montagnes de livres à la place des Pyrénées renversées par Louis XIV.

Ce ne fut pas seulement une guerre de pamphletaires que cette guerre qui dure encore, des avocats illustres plaidèrent pour les deux causes; chacune s'appuya de l'autorité des plus grands noms, et naguère encore prirent rang dans la querelle, le comte François de Neufchâteau (*) et le célèbre Llorente, l'auteur de l'*Histoire de l'Inquisition* (**).

Parmi les documents de toute espèce dont je viens de parler, et comme preuves du plagiat reproché à Le Sage, on cita le *Guzman de Alfarache* de Mateo Aleman ; le *Diablo cojuelo* de Luis Velez de Guevara ; *Don Querubin de la Ronda; Estevanillo Gonzales, hombre de buen humor ;* tous ouvrages traduits ou imités par lui, sans qu'il eût daigné en nommer les auteurs, si ce n'est pour un seul et dans l'obscurité d'un *avant-propos*.

Jusque-là toutefois rien ne paraissait prouver que *Gil Blas* fût une traduction ou une imitation ; mais, parmi cet amas de livres, on parvint à en découvrir un : *la Vida del Escudero Marcos de Obregon*, dont l'auteur, Vicente Espinel, fut l'ami de Cervantes. Il demeura établi que *Marcos de Obregon* était le canevas d'une partie du *Gil Blas* et que plusieurs épisodes du livre d'Espinel avaient été traduits par Le Sage. On ne s'arrêta pas en si beau chemin ; il s'agissait de la gloire nationale ; l'Espagne, qui voyait l'immense succès du roman nouveau, voulait en revendiquer sa part, et chacun, dans cette importante question, cherchait à fournir une preuve.

C'est alors que, remontant aux origines de cette cu–

* Discours prononcé à l'Académie française sur l'origine du *Gil Blas*.

** Observations critiques sur le roman de *Gil Blas*. (Madrid, 1822.)

rieuse série de romans comiques nés en Espagne, on arriva au Tacaño de Quevedo. Il était tout naturel qu'on en vînt là ; le Tacaño était, je l'ai dit, un des aînés de toute cette famille d'aventuriers ; et chaque écrivain venu après Quevedo lui avait emprunté non-seulement le plan de son livre, mais çà et là une idée plaisante et un portrait original.

Je ne chercherai point à émettre une opinion sur cette question si controversée : ce n'est point le but de cette lettre ; il m'importait seulement de rappeler ici et le rang qu'occupait le Tacaño parmi les preuves, et le degré de célébrité qu'il a obtenu en Espagne.

Don Francisco de Quevedo Villegas, l'auteur de ce joyeux ouvrage, fut l'un des trois grands génies du beau siècle littéraire de l'Espagne : il ne comptait pour rivaux que Cervantes et Calderon. Le savant Justus Lipsius l'appelait *magnum decus Hispanorum*, Lope de Vega le proclamait « le miracle de la nature, l'ornement du siècle, le premier des poëtes, le plus docte des savants, et le prince des lyriques à défaut d'Apollon. »

Ce génie sublime méritait à juste titre les pompeux éloges que lui décernait l'ardente amitié de Lope de Vega ; et ses œuvres nombreuses, autant que le témoignage unanime de tous ses contemporains, nous attestent que Quevedo, le plus impétueux et le plus original des écrivains espagnols, fut satirique comme Juvénal, moral comme Sénèque, historien comme Tacite, aussi spirituel que Cervantes, joyeux et plaisant comme nul ne le fut.

Quevedo, en effet, aborda tous les genres ; il fut poëte, et ses poésies sont nombreuses autant que célèbres ; il

écrivit pour l'histoire une *Vie de Marcus Brutus*, qui est restée comme modèle de style sévère et concis ; ses œuvres philosophiques et ascétiques sont dignes des Pères de l'Église ; c'est à la fois la douceur angélique de sainte Thérèse et la puissante argumentation d'une démonstration mathématique ; enfin il a traité le genre comique et facétieux, la satire, la plaisanterie, avec une verve, un abandon, une originalité dont nul après lui n'a su approcher. C'est en cela surtout que Quevedo est resté populaire en Espagne ; car tel est le sort commun : les grandes choses, les écrits sérieux, les études profondes n'obtiennent le suffrage que du petit nombre : des littérateurs et des savants ; et par des œuvres légères dont l'esprit seul a fait les frais, on émeut les masses, on obtient accès dans tous les entendements, on se popularise en un mot.

Aussi des œuvres réellement remarquables de Quevedo, la *Vie de Marcus Brutus, le Berceau et la Tombe*, l'*Introduction à la vie dévote, la Vertu militante*, il en est peu qui soient lues aujourd'hui, même par les hommes instruits ; et dans toute l'Espagne on citera sans cesse le *Songe des têtes de mort*, les *Lettres du chevalier de l'Épargne, le Conte des contes*, la *Satire sur la descente d'Orphée aux enfers* (*), les *poésies burlesques* et la *Vie du gran* Tacaño.

* En voici la traduction très-littérale :

Aux enfers le Thrace Orphée
Descendit chercher sa femme ;
Ne pouvait en pire lieu
Le pousser pire dessein.

Il chanta ; les tourments furent suspendus,
La surprise fut partout répandue,
Moins à cause de la douceur du chant,
Que de la nouveauté de l'invention,

Le dieu brûlé, grandement offensé,
Y mit une rigueur extrême,
Et ne trouva pas de peine plus grande
Que de le fórcer à redevenir mari.

Mais bien qu'il lui rendit sa femme
Pour peine de son péché,
En récompense de ses chants
Il lui facilita le moyen de la perdre.

Il est au milieu de tout cela un problème que n'a cherché à résoudre aucun des commentateurs ou des biographes de Quevedo et dont la solution est cependant facile : c'est que, profond penseur, philosophe austère, écrivain sublime et pur, comme il l'a été dans toutes ses œuvres morales ou politiques, il ait pu, en même temps, devenir, dans ses œuvres burlesques, obscur, inculte, et souvent de fort mauvais goût. Au milieu des saillies les plus inattendues, des pensées les plus originales et les plus spirituelles, on rencontre souvent une foule d'idées incohérentes, d'expressions malsonnantes et sales plutôt encore qu'obscènes.

Ces défauts, imperfections nécessaires d'un grand génie, qui abondent dans les œuvres facétieuses de Quevedo, et qu'il sait racheter chaque fois par l'originalité même de ses saillies, sont moins nombreux dans le Tacaño. On peut reconnaître que, trouvant dans cette série d'aventures d'un vaurien l'application d'une pensée philosophique, il a voulu imposer encore quelque frein à ce flot de mauvaises pensées que repoussaient ses travaux sérieux et qu'il lui fallait à tout prix déposer quelque part.

On peut en trouver une meilleure raison dans l'âge auquel, selon le calcul que je ferai plus loin, il y a lieu de croire que Quevedo fit son livre ; ce n'est encore, en effet, qu'une philosophie qui s'essaye ; on reconnaît en plusieurs endroits la touche d'un jeune homme, de l'enfantillage, puis une grande timidité dans l'emploi d'expressions peu licites qui, plus tard, dans les *visions*, par exemple, c'est-à-dire à un âge plus avancé de l'auteur,

arrivent en abondance et quelquefois avec un véritable dévergondage.

Cependant, quoique l'œuvre d'un jeune homme, le Tacaño dénote déjà une grande finesse d'observation ; c'est le jeu d'un homme de talent qui se repose d'études sérieuses par une œuvre d'imagination et d'esprit. Il est, comme *Gil Blas* et ses frères, mais à meilleur titre qu'eux tous, une critique amusante de tous les abus, de tous les défauts, de tous les ridicules de ce temps. Dans sa course vagabonde à travers l'Espagne, de Ségovie à Alcala, d'Alcala à Madrid, à Tolède, à Séville, Pablo l'aventurier rencontre sur son chemin une foule d'originaux dont il nous dit l'histoire, les vertus, les vices, avec une verve des plus enjouées, avec une foule de mots piquants, de comparaisons plaisantes dignes de Rabelais et de Scarron. Ici c'est un poëte, seigneur de huit cent mille strophes ; plus loin, un maître d'école dont le docteur Canizarès de *Gusman d'Alfarache* n'est qu'une mauvaise copie ; là c'est un *hidalgo* gonflé de vanité, noble comme le roi, mais pauvre comme un gueux ; plus loin, dix spadassins, tous plus ridicules les uns que les autres, mal vêtus, mal coiffés, marchant le nez au vent, la rapière relevée, les moustaches menaçantes ; puis des chevaliers d'industrie, des mendiants, des filous, des pages, des nonnes, un bourreau, de beaux cavaliers, des comédiens et de belles dames. Tout cela pourrait s'appeler à bon droit la *comédie espagnole ;* c'est, comme on le dirait en français d'aujourd'hui, un recueil de piquantes *physiologies* qui ont sur beaucoup d'autres le mérite de n'être point banales et d'être spirituelles ; c'est une série de portraits frappants de vérité ;

c'est, en un mot, une histoire intime des mœurs de nos voisins aux seizième et dix-septième siècles.

Notre héros, Pablo le grand vaurien (el Tacaño), passe au milieu de tout cela, essayant de tous les métiers, se mequant de tout, mendiant un jour, semant l'or le lendemain, malheureux presque toujours, mais malheureux en plaisantant, en riant et en faisant rire.

> ..... Jam trepidas frigore, jamque cales.
> Jura doces, suprema petis, medicamina curas,
> Dulcibus et nugis seria mixta doces.
> Dum carpisque alios, alios virtutibus auges,
> Consulis ipse omnes, consulis ipse tibi....
> Et modo divitiis plenus, modo paupere cultu,
> Tristibus et miseris dulce solamen ades.
> — Sic speciem humanæ vitæ, sic præfero solus,
> Prospera complectens, aspera cuncta ferens.....
> . . . .
> Me lege disertum, tuque disertus eris (*).

Tout en donnant du champ à sa plume et du jeu à son imagination, Quevedo suit son héros pas à pas, ne le perd pas de vue un instant, et le conduit ainsi jusqu'à la preuve de cette vérité morale et philosophique : que l'homme de basse extraction, nourri de mauvais exemples, et trop faible, trop insouciant pour s'amender d'une manière sérieuse, ne peut jamais atteindre un but heureux ; qu'il doit nécessairement voir échapper tout ce qu'il désire, tout ce qu'il espère, et que, « pour améliorer son sort, il ne suffit pas de changer de lieu, il faut aussi qu'il change de conduite et de principes. »

Je n'ai trouvé chez aucun biographe des documents

(*) VICENTE ESPINEL. Épigramme à Guzman d'Alfarache.

certains sur l'époque à laquelle le Tacaño fut écrit ; mais je crois pouvoir me servir, pour remplir cette lacune, d'un fait historique auquel il est fait allusion dans le chapitre VI.

Antonio Perez, premier secrétaire d'État du roi Philippe II, gravement compromis, dès 1578, dans un procès intenté par l'Inquisition à Escovedo, secrétaire de don Juan d'Autriche, fut arrêté, mis à la torture, et retenu pendant plusieurs années dans les cachots du saint office. Il parvint à s'échapper en 1590, se réfugia en Aragon et plus tard en France, pendant qu'on le condamnait comme contumax et qu'on l'exécutait en effigie en 1592.

L'Inquisition le poursuivit même au delà des Pyrénées; quelques séides tentèrent de l'assassiner soit à Paris, soit à Londres; puis enfin Henri IV l'ayant pris ouvertement sous sa protection, les persécutions cessèrent, et il mourut de mort naturelle en 1611, à Paris.

Le héros du roman de Quevedo était à Alcala au moment où l'Inquisition, craignant quelque tentative d'Antonio Perez ou de ses amis, le faisait poursuivre jusqu'à la cour de France, et recherchait partout ses prétendus émissaires, c'est-à-dire de 1595 à 1597.

Ce fait a, dans l'histoire de Pablo, une importance tellement négative, que si le nom d'Antonio Perez s'y trouve cité, ce ne peut être que pour cause d'*actualité*. Quevedo a parlé d'Antonio Perez, parce qu'il était à la mode; et s'il eût fait son livre en 1600, alors que l'ancien ministre de Philippe II vivait oublié à Paris, il n'en eût pas dit un mot.

On ne pourrait faire ici qu'une objection, c'est la

grande jeunesse de Quevedo à l'époque que j'indique ; il était né, en effet, en 1580. Mais l'abbé don Pablo Antonio de Tarsia, l'historien de cet écrivain célèbre, nous apprend qu'avant quinze ans (1594) il était déjà gradué en théologie à l'université d'Alcala. A vingt ans il savait le latin, le grec, l'hébreu, l'arabe, le français, l'italien ; il avait obtenu tous ses degrés dans les lettres sacrées et profanes, en droit civil et canon et en sciences naturelles ; c'est en 1605, lorsqu'il n'avait que vingt-cinq ans, que le savant Justus Lipsius, dans une lettre datée de Louvain, le 20 janvier, l'appelait déjà *magnum decus Hispanorum*.

Tout cela me semble établir que le jeune âge de Quevedo ne peut être mis en cause ; et s'il avait à vingt ans autant de science et autant de génie, dont il n'avait que faire pour écrire le Tacaño, il pouvait bien, avant cet âge, faire l'essai de cette verve originale à laquelle il doit une si grande célébrité, de cet esprit d'observation et de philosophie qui ont dicté tant d'écrits admirables.

D'un autre côté, il règne sur toute l'œuvre de Quevedo une teinte réellement juvénile. Les détails du séjour de Pablo à Alcala sont de nature à prouver que l'auteur n'avait pas quitté depuis longtemps les bancs de l'université. Pablo est écolier, moqueur, bruyant, malicieux avec tant de naturel qu'un écolier seul peut raconter de la sorte. En amour il montre tant de timidité, tant d'hésitation, qu'on est obligé de reconnaître chez l'écrivain autre chose que la délicatesse d'un homme du monde : c'est toute l'inexpérience de l'adolescent. Quevedo a prouvé bien des fois, dans ses diverses œuvres burlesques, que son parti

était pris quant à la délicatesse, et qu'il ne craignait pas l'obscénité. Ici ce n'est pas de même : il est ce que sont les jeunes gens, un peu ordurier, mais nullement licencieux. (Je crois inutile de dire que je n'aurais conservé dans ma traduction aucune expression de l'un ou l'autre genre.) Il ne sait pas encore ce que c'est qu'une bonne fortune ; Pablo n'en a pas, et il trouve plus facile de nous laisser croire que son héros a toujours été malheureux, que de nous confier des détails d'amours qu'il sait à peine par lui-même. En un mot, il est inexpérimenté et craintif; ce n'est que plus tard, et quand les années l'eurent rendu moins scrupuleux, qu'il lâcha entièrement la bride à sa verve dévergondée.

Quevedo fait preuve d'un talent d'observation, d'une finesse d'aperçus bien rares à cet âge ; mais on remarquera que les originaux des portraits qu'il peint avec tant d'habileté sont de ceux qu'un écolier rencontre à tout moment, dont il entend parler sans cesse. Il fait les portraits qu'on peut faire à son âge avec son génie ; mais il ne touche pas à la société espagnole ; ce qui prouve non pas qu'il est hors d'état de la décrire, mais qu'il est trop jeune encore pour y avoir été introduit.

C'est d'après tous les indices qui précèdent que je crois pouvoir établir que Quevedo avait environ dix-sept ans lorsqu'il écrivit le Tacaño. Ce livre est, par conséquent, antérieur au *Don Quichotte* dont Cervantes publia la première partie au commencement de 1605 ; au *Marcos de Obregon* de Vicente Espinel, qui fut imprimé en 1618 ; au *Diablo cojuelo* de Luis Velez de Guevara, qui ne parut qu'en 1641 ; mais il précède de bien peu le *Guzman de*

Alfarache, dont Mateo Aleman publia les premières éditions en 1600 et 1605.

A l'époque où il parut, et ainsi que l'attestent, entre autres, deux éditions publiées en Espagne en 1627 et en 1629, le roman burlesque de Quevedo ne portait pas encore le titre que je lui ai donné jusqu'à présent : il se nommait *Historia de la vida del Buscon, llamado don Pablos* (Histoire de la vie du Buscon, surnommé don Pablos) ; ce n'est que plus tard et postérieurement à la mort de Quevedo, arrivée en 1647, que des éditeurs imaginèrent, je ne sais pourquoi, le titre de Gran Tacaño (*), qui fut conservé dans toutes les éditions modernes.

C'est en 1641 que fut publiée à Paris, par le sieur de la Geneste, une première traduction des œuvres burlesques de Quevedo, comprenant six visions, L'AVENTURIER BUSCON et les *Lettres du chevalier de l'Épargne*. Peu d'années après, en 1647 et en 1655, parurent à Rouen de nouvelles éditions de l'œuvre de la Geneste ; l'une d'elles était dédiée « à monseigneur le marquis de Gourdon, capitaine en chef de cent hommes d'armes écossais entretenus pour le service de Sa Majesté. » En même temps que M. de la Geneste, un anonyme faisait imprimer à Lyon (1644), puis à Paris (1653), deux traductions dont je ne connais l'existence que par le savant bibliographe Nicolas Antonio. Plus tard enfin, à Bruxelles, en 1718, un Parisien nommé Raclots publia une nouvelle traduction du *Buscon* et des *Visions* de Quevedo, traduction qui n'est, à bien prendre,

(*) *Tacaño* signifie vaurien, fourbe, taquin.

qu'une copie de celle de la Geneste, tout au plus assez modifiée pour n'être pas traitée de plagiat.

Malgré l'extrême faiblesse de ces diverses traductions, qui ne pouvaient, en aucune manière, donner aux lecteurs, nos compatriotes, une idée de toute la verve comique et de l'extrême originalité de Quevedo, les œuvres burlesques de ce célèbre écrivain obtinrent un grand succès; le *Buscon* surtout devint le livre à la mode, et certaine société de la Malice, dont les curieux statuts existent au cabinet des estampes de la Bibliothèque royale, et qui fut fondée, le 1er janvier 1734, par « très-aimable et très-digne dame madame Agrippine de la Bonté-même, » décida, d'un commun accord, que le *Buscon* figurerait en troisième ligne parmi les livres fondamentaux de sa bibliothèque; c'est-à-dire après *l'Espiègle* et *Richard-sans-Peur*, et avant *Guzman d'Alfarache* et *Gil Blas*.

Il ne serait pas étonnant que ce fût le succès de *l'Aventurier Buscon* qui eût donné à Le Sage l'idée de rechercher et de traduire dans la littérature espagnole les divers ouvrages écrits sur le même plan, et d'y puiser plus tard tous les éléments de son roman demi-traduit, demi-original, de *Gil Blas*. Toutefois il est fâcheux, selon moi, pour la mémoire de cet écrivain, qu'il ait négligé dans sa collection d'*aventures* espagnoles de payer aux auteurs originaux chez lesquels il puise à pleines mains, ainsi qu'à Quevedo, qui lui prêta plus d'une idée, et qui aida peut-être à ses succès, le tribut de reconnaissance qu'il leur devait à tous; il est regrettable surtout, s'il n'a pas nommé Quevedo, auquel il n'était pas forcé d'avouer qu'il

dût quelque chose, qu'en traduisant presque littéralement *le Diable boiteux, le Bachelier de Salamanque* et *Guzman d'Alfarache*, il se soit borné à inscrire son nom seul sur le titre de ces livres. Velez de Guevara, Espinel et Mateo Aleman pouvaient, à bon droit, y réclamer une place.

La dernière traduction que je connaisse des œuvres de Quevedo fut publiée par un anonyme à la Haye, en 1776. Elle ne comprend que le Tacaño, les *Lettres du chevalier de l'Épargne*, et une lettre fort plaisante *sur les conditions du mariage*, lettre dont j'ai introduit une partie dans le chapitre XIX de ce volume.

Cette traduction de la Haye est la meilleure de toutes celles que j'ai vues. Le hasard, qui m'a mis à même d'en découvrir chez un bouquiniste un volume dépareillé, m'a permis de juger que si elle n'est pas encore aussi rigoureusement exacte que l'exige l'œuvre de Quevedo, elle en approche du moins par une grande clarté et une connaissance complète de la langue et des mœurs espagnoles, qualités qu'on peut formellement dénier au sieur de la Geneste et au Parisien Raclots, son contrefacteur.

Le traducteur de la Haye s'est servi, pour son travail, d'une des éditions originales modernes ; c'est ce que semble indiquer le titre qu'il a pris. Il a dédaigné le *Buscon* de la Geneste et de Raclots ; et traduisant littéralement le titre nouveau, il a nommé son livre : *le fin Matois, histoire du* GRAN TACANO, *ou du grand Taquin, autrement dit* BUSCON ; enfin il a pris pour épigraphe l'éternel *castigat ridendo mores :* aucune ne convient davantage aux œuvres joyeuses de Quevedo.

Maintenant, monsieur, je vous dois compte, moi, quatrième traducteur, de la manière dont j'ai envisagé le travail que j'ai entrepris. Deux motifs sérieux m'ont empêché de faire une traduction *complètement* littérale. Le premier, c'est que j'ai voulu faire du Tacaño un livre qui pût être lu de tous, et non pas seulement une œuvre littéraire. J'ai dû, pour atteindre ce but, et tout en reproduisant avec la plus grande religion et la plus rigoureuse exactitude possible les saillies originales du texte, en retrancher souvent des passages de mauvais goût qui ne pouvaient être ni compris ni acceptés aujourd'hui, et qui, selon l'esprit et le jugement éclairé de notre époque, ne pouvaient faire honneur à Quevedo ; je n'ai fait grâce à aucune saleté, à aucune expression inconvenante ; elles n'étaient pas nombreuses, cette justice est due à l'auteur, mais par cette raison même elles déparaient son œuvre. J'ai, dans cette unique occasion, relâché les liens étroits qui, selon moi, doivent maintenir le traducteur ; et reproducteur fidèle presque partout, je n'ai voulu être, en quelques endroits, qu'imitateur ou simplement interprète.

Le second motif qui m'a guidé est la crainte d'encourir une seconde fois les reproches, injustes sans doute, que m'a valus une première traduction trop littérale. En tentant, il y a deux ans, de publier dans notre langue le plus remarquable peut-être des anciens chefs-d'œuvre de la littérature espagnole, je m'étais fait une loi, vous le savez, monsieur, d'aborder franchement quelques-unes de ces expressions qui, depuis Rabelais, ne sont plus de bonne compagnie ; j'aurais cru, en remplaçant par des

périphrases ces expressions très-positives, manquer à la vérité et détruire tout le caractère d'une œuvre du quinzième siècle. Malheureusement pour moi, ce livre était le premier que je publiais; je l'avais fait comme une étude, comme un document utile pour l'histoire de ce bel art dramatique espagnol; je pensais que des savants seuls consentiraient à le parcourir; il s'est trouvé que des curieux ont voulu le connaître, et ceux-là ne tenant compte ni de mes motifs, ni de mon respect pour un vieux monument dont les défauts mêmes sont précieux, m'ont reproché d'avoir fait un mauvais livre et d'y avoir conservé de gaieté de cœur des expressions obscènes. Une telle accusation est terrible pour un jeune homme et pour un débutant; on est tant de fois jugé sur une première œuvre que, me trouvant aux prises avec un livre presque aussi célèbre et quelquefois un peu *gai*, je n'ai plus osé être aussi religieux ni aussi littéral. Je crains, monsieur, que cette pudeur ne me soit imputée à crime par les rigoristes; les Espagnols surtout me demanderont de quel droit, en traduisant leur chef-d'œuvre, j'ai porté sur ses pages une main profane, et changé de mon autorité privée plus d'un passage dont la honte ne peut rejaillir sur moi, humble reproducteur; de quel droit enfin j'ai osé, moi chétif, mettre en certains endroits mon esprit à la place de celui du sublime Quevedo.

Hélas! monsieur, que pouvais-je faire en cette occurrence? Placé entre la menace d'une déconsidération morale, de la colère des mères de famille, du mépris des gens pudibonds, et la certitude de la malédiction castillane, j'ai hésité un instant, je l'avoue; des uns j'espère

quelques heures d'avenir littéraire, des autres quelques jours du bonheur de ce monde. J'ai été faible, la considération morale l'a emporté sur la gloire, l'homme privé sur le traducteur, et dans un bel accès de vertu j'ai biffé impitoyablement vingt lignes de Quevedo. Puisse ce crime m'être pardonné, puissent mes juges de Castille me faire grâce en considération du danger que j'ai couru, puisse le monde me donner quelques joies en payement du sacrifice que lui a fait ma conscience de traducteur!

Je n'ai donc été traducteur rigoureux que dans la proportion de quatre-vingt-dix-huit pages sur cent; mais pour ces quatre-vingt-dix-huit pages, j'ai été fidèle autant que traducteur peut l'être; j'ai accepté courageusement le défi qui m'avait été porté de reproduire les originalités du Tacaño, et je n'ai pas pris prétexte pour les éluder, de la faculté que je m'étais donnée de n'être quelquefois qu'imitateur.

J'ai profité cependant de cette faculté pour quelques augmentations peu importantes qui m'ont semblé pouvoir accroître l'intérêt du livre; ainsi, laissant intact à quelques conditions près d'ordre, de classement et de bienséance, le Tacaño de Quevedo, j'y ai ajouté un prologue et un épilogue dont l'idée prise à une autre œuvre du même auteur, *la Fortuna con seso*, m'a semblé se rattacher à la pensée philosophique qui domine dans tout l'ouvrage. Profitant encore de l'exemple de Cervantes, d'Espinel, de Guevara et même de le Sage, j'ai intercalé dans le courant du livre, une seule fois, et en place d'un récit de fort mauvais goût, un épisode plein d'originalité puisé dans un autre ouvrage de Quevedo et qui ne suspend que

pendant quelques instants et d'une manière amusante la série des aventures de Pablo. Ces épisodes jouent le rôle de pièces de marqueterie qu'on pourrait facilement enlever, sans nuire à l'intérêt du roman, si l'on voulait le ramener à sa composition primitive.

Pour être original jusqu'au bout et pour suivre en cela l'usage généralement adopté par tous les écrivains de son temps, Quevedo a laissé inachevé le récit des aventures de son héros. Comme Cervantes avait fait pour *don Quichotte,* Rojas pour *la Célestine,* Calderon et Lope de Vega pour plusieurs de leurs œuvres poétiques, Quevedo s'est arrêté tout court, ennuyé sans doute de contraindre son génie vagabond à suivre une même pensée, un même sujet et un même homme pendant trois cents pages. Une telle manière de terminer un livre ne pouvait être du goût de nos jours ; la faculté que je m'étais donnée d'imiter, de retrancher, d'ajouter impunément, me faisait un devoir de compléter les joyeuses aventures de Pablo, et fort heureusement pour ma paresse et mon insuffisance, j'ai trouvé dans le *Buscon* de M. de la Geneste une fin assez ingénieuse qu'il a oublié de ne pas attribuer à Quevedo et dont je me suis emparé. Je n'ai toutefois accepté la responsabilité de ce dernier chapitre que sous la condition de le traduire du français de 1641 au français d'aujourd'hui, d'en supprimer d'interminables longueurs, et de le ramener à la pensée dominante du roman dont il me paraissait s'éloigner d'une manière trop heureuse pour Pablo.

Voilà, monsieur, ce que j'ai fait. Dieu veuille, mais je crains le contraire, qu'un peu de succès vienne justifier

tant de hardiesses et désarmer la critique ; en cela votre bienveillant patronage me sera une égide derrière laquelle je craindrai moins le danger.

Il me reste à traiter une question qui pourra paraître minime, mais qui cependant m'a longtemps et sérieusement occupé, je veux parler du choix d'un titre.

J'avais à me décider entre le premier titre donné à son œuvre par Quevedo : l'*Histoire du Buscon, surnommé don Pablos ;* le titre pris par M. de la Geneste : *Histoire divertissante de l'aventurier Buscon ;* celui des éditions espagnoles modernes : *le grand Vaurien, le grand Taquin* ou enfin *le fin Matois*, titre choisi par le traducteur anonyme de la Haye.

Un instant je penchai pour l'*Histoire du grand Vaurien*, mais on me fit craindre que ce ne fût pour mon livre une cause de réprobation. Le *Buscon* me semblait d'une triste harmonie pour nos oreilles modernes qui aiment l'harmonie avant tout et qui veulent un titre qui sonne bien ; *Matois* était bien vieux pour un livre nouveau ; il me sembla enfin que *don Pablo de Ségovie*, titre noble et ronflant, plaçait tout de suite mon livre dans sa véritable famille, à côté de Gil Blas de Santillane, du seigneur Guzman d'Alfarache et du bachelier don Cherubin de la Ronda.

Mais tout n'était pas dit : après avoir ajouté, d'après votre conseil, l'ancien titre français *l'Aventurier Buscon*, je me croyais quitte avec les exigences de couverture et d'affiche, lorsque des Espagnols sont venus, qui, sévères sur les convenances, se sont offensés de me voir attribuer à un aventurier le *don* nobiliaire et aussi de l'appeler Pablo

au lieu de *Pablos*, c'est-à-dire fils de Pablo, selon le commun usage, puisque son père s'appelait aussi Pablo. Il m'a fallu, monsieur, mettre en œuvre, pour combattre de telles exigences, des moyens de persuasion que j'eusse voulu réserver pour une cause plus importante. Je démontrai que Pablos eût formé avec Ségovie, surnommé et Buscon, une réunion de sifflantes fort désagréables ; je rappelai que notre héros déclarait quelque part qu'il voulait être seul de sa race, et n'être le fils de personne ; enfin, j'ajoutai que Pablo n'était pas le premier vaurien, le premier *picaro*, le premier fils de rien qui se fût octroyé le *don*. Mes raisonnements, soutenus pour ce dernier cas par l'exemple de Quevedo, ont heureusement été acceptés.

Me voici donc resté possesseur de mon titre, et grâces à lui, mon livre est achevé. Le voici, monsieur, bien complet, annoté, corrigé, augmenté et illustré ; couverture élégante, titre orné, beaux caractères, spirituelles vignettes, aventures joyeuses, bons mots et bonne philosophie, rien ne lui manque. . . . . . . si fait pourtant, il n'y a là que la statue, il faut encore un souffle qui l'anime, un peu de feu d'en haut qui lui donne la couleur, le mouvement et l'existence, cela ; monsieur, ne peut lui venir que par vous.

A. GERMOND DE LAVIGNE.

Paris, 8 décembre 1842.

A Monsieur Germond de Lavigne.

MONSIEUR,

J'AI lu avec beaucoup d'intérêt et beaucoup de reconnoissance la *Lettre* que vous m'avez fait l'honneur de m'adresser, à l'occasion de votre nouvelle traduction de ***Quevedo***. C'est un grand plaisir pour moi que de voir de jeunes talents s'essayer, par de fortes études, à lutter contre les difficultés d'une langue admirable, et s'approprier, de droit de conquête, ce qu'il y a de plus original dans ses tours, de plus

caractéristique dans son esprit, de plus naïf dans son génie. J'avois éprouvé ce bonheur à la lecture de votre *Célestine*, et je dois déclarer ici que je suis de ceux qui n'ont pas répugné aux hardiesses un peu cyniques d'une version consciencieusement littérale. Le respect des mœurs a été la règle principale de ma vie littéraire, et je crois avoir manifesté cette religieuse pudeur de la parole dans le très-petit nombre de mes foibles écrits, dont quelques personnes peuvent se souvenir encore ; mais je sais que tous les genres de livres ne sont pas faits pour tous les genres de lecteurs, et qu'un traducteur, par exemple, manqueroit essentiellement aux devoirs d'exactitude et de fidélité qu'un ministère exigeant lui impose, en atténuant sous les nuances fardées d'une phraséologie prude ou coquette, les couleurs crues, hardies et souvent grossières de son texte. Ainsi, la *Célestine* n'est certainement pas destinée à faire jamais partie de la *Bibliothèque des colléges* ou du *Théâtre des jeunes personnes*, mais cet ouvrage est un des monuments les plus importants de la littérature moderne, et il n'est pas permis de l'altérer. Les scrupules d'un langage timidement épuré sont aux licences ingénues du moyen âge ce qu'est le badigeonnage aux

vieux édifices. L'abbé de Marsy n'est parvenu qu'au ridicule en corrigeant Rabelais.

Vous étiez plus à votre aise avec *Quevedo*, esprit leste et audacieux, mais exercé par une éducation élevée aux bienséances d'un siècle plus avancé en civilisation, comme on dit aujourd'hui. *Quevedo* n'a pas moins de dévergondage dans les idées et dans les mœurs que l'auteur ou les auteurs de la *Célestine*, mais il est un peu plus méticuleux dans l'expression, parce que l'époque où il écrit, et qu'il a parfaitement appréciée, commence à se soumettre au respect des convenances. L'effronterie de son franc-parler ne va jamais jusqu'à l'obscénité, ou n'y touche qu'avec réserve; il a donc contribué de ses propres efforts à rendre votre traduction moins *oseuse* et, par conséquent, moins difficile; mais quels autres obstacles n'a-t-il pas opposés à votre courage dans la lutte périlleuse que vous tentiez contre lui! *Quevedo*, que l'Espagne rapproche trop de Cervantes, et que nous faisons descendre trop près de Scarron, est un écrivain tout à fait à part. C'est un homme du monde d'un génie *excentrique*, dédaigneux, narquois, qui paroît merveilleusement organisé pour l'observation, mais qu'un instinct particulier à son caractère, et probablement développé par ses

habitudes, porte à n'envisager les personnes et les choses que sous le point de vue grotesque. Son style, c'est lui-même, partout évaporé, vagabond, entreprenant; souvent éblouissant de brillantes lueurs, de vives étincelles, de traits inattendus qui se traduisent sous la plume ivre en folles hyperboles et en burlesques fantaisies, saillies fougueuses et désordonnées comme la verve qui s'allume; plus souvent encore, traînant, fatigué, presque lâche, vivant de redites au lieu d'inspirations, ne s'échauffant qu'aux dépens des souvenirs d'une gaieté qui s'use, et pâlissant peu à peu comme la verve qui s'éteint. Voilà ce qu'il falloit sentir, voilà, chose bien autrement dangereuse à essayer, ce qu'il falloit faire sentir au lecteur françois, pour lui donner une idée complettement satisfaisante des œuvres facétieuses de *Quevedo*. (Il est bien entendu entre nous que je ne parle pas des autres.)

Pour réussir dans une pareille entreprise, il falloit autre chose qu'une étude approfondie de cette belle langue espagnole qui nous est si chère à tous deux. Il falloit se laisser entraîner à l'essor quelquefois extravagant de *Quevedo*, et savoir voler de ses ailes. Mon amitié vous a longtemps suivi d'un œil inquiet dans ce voyage aventureux; vous

en êtes heureusement revenu avec tout le succès que vous pouviez en attendre, et je suis heureux d'être le premier à constater votre triomphe.

CHARLES NODIER,
de l'Académie française.



DON PABLO DE SÉGOVIE

C. W.

DON PABLO DE SÉGOVIE

C. W.

PROLOGUE.

Jupiter, devenu vieux, se prit un jour d'une grande colère ; il criait à s'égosiller, et jamais l'Olympe, à part les cris de l'oiseau de Junon, n'avait entendu des sons plus disgracieux. Le maître des humains fit donner ordre aux dieux de se rendre au conseil, et tous accoururent en tumulte[1].

En première ligne venait Mars, le don Quichotte des déités ; il était revêtu de ses armes, le morion en tête, et portait d'un air fanfaron ses insignes de garde champêtre. A son côté était Bacchus, le glouton de céans, coiffé

tour, se nouaient et se dénouaient. Derrière la Fortune venait l'Occasion, en manière de suivante. Les traits du visage de celle-ci étaient des plus gothiques; sa tête était luisante et chauve comme un miroir, et portait au sommet du front une mèche unique de laquelle on n'aurait pu faire une moustache.

— Mes yeux sont à l'ombre, dit la Fortune en prenant place; ma vue est à l'aveuglette, je ne puis donc savoir qui vous êtes, vous ici présents; soyez ce qu'il vous plaira, je m'adresse à vous tous et à toi surtout, Jupin, qui ne fais plus gronder ta foudre que pour couvrir les quintes de ton asthme. ¿ Dis-moi, je te prie, par quelle fantaisie tu me fais appeler, moi que tu as oubliée depuis tant de siècles ??

Le tout-puissant Jupiter se hâta de répondre.

— Écoute-moi, ivrognesse, lui dit-il; tes folies, tes méchancetés et tes caprices sont au comble. Tu as laissé croire à la gent mortelle que, parce que nous t'avons mis la bride sur le cou, il n'y a plus de dieux, et tout marche en dépit du sens commun. Ils prétendent, en bas, que tu accordes aux délits ce qui est dû aux mérites; que tu donnes au péché les récompenses de la vertu; que tu élèves sur les tribunaux ceux que tu devrais hisser à la potence; que tu donnes les dignités à ceux dont tu devrais couper les oreilles; que tu appauvris ceux que tu devrais enrichir.

La Fortune changea de couleur à cette apostrophe.

— Je sais ce que je fais, répondit-elle avec colère; dans toutes mes actions mon pied ne perd pas la boule. Je suis plus sensée que vous tous, et si les humains sont méchants, c'est pour avoir imité vos désordres. Toi qui m'ap-

pelles inconséquente et ivrognesse, souviens-toi que tu as fait le bec d'oie pour tenir conversation avec Léda ; que tu t'es répandu en petite monnaie pour Danaé ; que tu as beuglé comme un veau pour Europe — *Inde toro pater* — que tu as fait mille autres folies, mille autres sottises ; que de tous ceux et celles qui t'environnent, il n'en est pas un qui n'ait fait le geai, la pie, le corbeau ou quelque autre sot oiseau pour contenter un besoin d'amourette.

Toute l'assemblée chuchota. Vénus essaya de rougir et feignit de cacher son trouble derrière son éventail. Mars, par contenance, roula sa moustache ; et pendant que Bacchus ronflait, Junon lança vers Ganimède son regard le plus haineux.

— ¿ M'en reprochera-t-on autant, continua la Fortune ; ai-je jamais été amoureuse? Amoureuse, moi ! Je suis aveugle, et le bandeau que vous m'avez mis sur les yeux me rend sourde à moitié ! S'il y a en bas des gens méritants mis à l'écart, des gens vertueux sans récompense, toute la faute n'en est pas à moi ; à beaucoup j'offre ce dont ils sont dignes ; s'ils refusent, ¿ qu'y puis-je faire ? Les uns ne se donnent pas la peine d'allonger la main pour prendre ce que je leur destine ; les autres me l'arrachent sans que je le leur offre ; ceux-ci ne savent pas conserver les biens que je leur donne, et m'accusent de les leur reprendre ; ceux-là me reprochent d'accorder à leurs rivaux des faveurs qui, chez eux, seraient plus mal placées. Laissez-les dire : ma sœur la Justice leur mesurerait tout cela à la balance qu'ils trouveraient encore le moyen de se plaindre.

— Je te voudrais un peu plus sévère et moins incon-

stante, fit Jupiter gravement; la terre est inondée de vau riens, ne peux-tu les mettre à la raison?

— J'en ai besoin et je les garde, reprit vivement la Fortune; une moitié me sert à châtier l'autre. Le grand mal seulement, maître des dieux, c'est que tu aies laissé aux mortels si peu de prise sur cette Samson femelle qui me suit partout comme mon ombre. ¿ Veux-tu faire là-bas un peu plus d'heureux? Le moyen est facile, donne à ma servante quelques cheveux de plus. Cependant, je puis faire quelque chose pour vous, messeigneurs, ne serait-ce que pour vous amuser un instant. Vous en avez besoin, je crois; votre Olympe me semble bien triste, votre nectar sent la gargote, et votre ambroisie ne vaut pas le plus mauvais vin de Lucques ou de Madrigal. Je veux bien pour une fois faire trêve au pouvoir que le Destin m'a donné, essayer même un peu de ce que vous appelez de la justice distributive, afin de vous prouver que tout est au mieux, même votre divinité fanée... Pauvres gens! je crains bien de vous voir avant peu morts de faim faute de victimes, de froid faute d'un copeau sur vos autels, et réduits à vivre de vieux poëmes, de couplets et de rimes sans recevoir des humains d'autres hommages que des brocards et des plaisanteries!

— Le feu du ciel te brûle, murmura Phébus.

— ¿ Comme ton fils sans doute? répondit-elle.

— Fortune, dit Jupiter, ne gâte pas les bonnes raisons que tu m'as données tout à l'heure. Tu m'as fait une offre que j'accepte, et je décide, pour contenter un peu tous ceux qui se plaignent là-bas, qu'à un jour fixe et pendant une heure déterminée, les hommes se trouveront tout à coup

chacun avec ce qu'il mérite. J'ai dit, choisis l'heure et le jour.

— ¿ Pourquoi différer ce qui doit être? reprit la Fortune; mettons-nous à l'œuvre séance tenante : quelle heure est-il ?

— Nous sommes aujourd'hui au 20 juin, lui dit d'un air boudeur le Soleil, prince des horlogers, il est trois heures trois quarts et quatorze minutes du soir.

— Eh bien donc, repartit la Fortune, à quatre heures nous verrons ce qui se passera sur terre.

Là-dessus elle se mit à graisser l'essieu de sa roue et attendit.

— Il est quatre heures, sonna Phébus.

— Allons donc ! cria la déesse, *à chacun selon ses œuvres !* Et elle lâcha sa roue, qui, lancée dans l'espace comme un ouragan, tomba sur le monde, le parcourut en tourbillonnant, et y mit tout dans une effrayante confusion.

Ce ne fut pendant toute cette heure que chirurgiens saignés à blanc; alguazils battus et pendus; apothicaires empoisonnés; parvenus renvoyés à leurs moutons; jolies femmes retournant en détail chez le parfumeur, chez le coiffeur, chez la couturière, chez le marchand de couleurs et restant à rien; nobles d'emprunt désarmoriés; palais bâtis par des fripons, démolis en un tour de main et rentrant pierre par pierre, meuble par meuble, chez leurs propriétaires véritables; avocats devenus bègues; inquisiteurs brûlés vifs. Un tavernier fut mis à la question liquide avec du vin frelaté; un cordonnier à la question du brodequin; un avare fut enfermé dans un coffre-fort vide; des tailleurs furent écorchés vifs et des bohémiens firent des tambours

avec leur peau ; un alguazil, qui de sa vie n'avait empoigné personne, fut berné; il fut remplacé par un procureur qui prétendait ne jamais prendre assez ; deux grands seigneurs qui se pavanaient dans un magnifique carrosse furent enlevés de leurs coussins moelleux et condamnés à décrotter ceux qu'ils avaient éclaboussés ; deux pauvres nègres qui passaient furent mis à leur place.

On vit un âne qui rendait à son maître les coups de bâton qu'il en avait reçus ; un homme que des oies faisaient danser pieds nus sur une plaque de tôle rougie au feu ; un autre que trois dindons engraissaient et engavaient comme ils avaient été engavés ; un barbier qu'on rasait avec un couteau ébréché ; un entrepreneur de mariages qui, forcé d'épouser une de ses clientes, se pendit de dépit ; un moine qui, condamné à la sobriété, aima mieux se laisser mourir de faim ; un familier du saint-office qui, n'ayant personne à dénoncer, se dénonça lui-même.

Un gargotier fut réduit pour le reste de ses jours à vivre de vieux cuirs et d'eau salée ; un flatteur fut enfermé avec un sourd ; six parasites avec le gargotier ; une coquette avec un idiot. On condamna une médisante à élever des perroquets ; un avare à n'avoir jamais plus de deux réaux à la fois ; un ambitieux à tondre les mules ; un greffier à écrire en fin ; un voyageur à dire la vérité. Deux rois cédèrent leurs trônes à un nouvelliste qui n'avait injurié personne et à un médecin qui avait guéri tous ses malades.

On vit, — car la Fortune est bizarre même lorsqu'elle veut être juste, — un pauvre aveugle à qui échurent des tableaux de prix.. Il les changea contre un bâton, une

écuelle et un caniche ; les chevaux de selle d'un riche amateur échurent à un cul-de-jatte qui, n'en pouvant rien faire, les vendit et s'acheta une jatte et des manchettes neuves. On rencontra un homme parfaitement vertueux ; on lui donna le harem du Grand Turc afin de perpétuer sa race ; on découvrit un procureur intègre ; ne sachant quelle récompense donner à un tel mérite, on le donna... pour exemple [8].

L'heure avançait, et les dieux, qui avaient suivi avec grande attention les capricieuses évolutions de la roue de dame Fortune, paraissaient moyennement satisfaits ; ils eussent voulu plus de scandale, et ces petits événements, faciles à prévoir, ne les amusaient pas. La Fortune s'en apercevait et riait sous cape ; elle se frottait les mains, et l'Occasion, qui pour la première heure de sa vie n'avait rien à *démêler* avec les humains, l'entendait marmotter tout bas et à chaque instant : « Je le leur disais bien... ¿ à quoi bon tout ce désordre, les hommes en seront-ils meilleurs?.... Laissons les choses comme elles sont.... tout est pour le mieux. »

En ce moment cependant un nouvel épisode attira l'attention un peu endormie de la divine assemblée. Dans les rues d'une ville d'Espagne, c'était Ségovie, la capitale de la Vieille-Castille, un triste cortége défilait. En tête marchait un crieur public ; il s'arrêtait de temps à autre, déployait un papier, et lisait une sentence qui commençait par cette invariable formule :

— L'homme que voici a été condamné pour....

Ce crieur avait la voix éraillée, et les dieux, placés un peu trop loin, n'en purent entendre davantage. Un al-

guazil suivait; il était monté sur un genet fourbu, drapé dans une cape trouée, et portait fièrement sa baguette blanche. A quelques pas en arrière, nu jusqu'à la ceinture, la tête couverte d'une capuche de laine, venait un pauvre diable qu'on menait pendre; il était hissé sur un âne, les mains attachées sur la poitrine; il paraissait jeune encore et fort peu affligé de se voir en si pénible extrémité. Le bourreau qui le suivait pas à pas, et qui, de temps à autre, lui chassait les mouches des épaules à l'aide d'un fouet de cuir, était un homme de belle taille, mais vieilli avant l'âge. Son front était bas et sombre, son regard terne et méchant, ses lèvres pendantes, sa démarche avinée. C'était la brute chargée d'exécuter passivement les volontés de l'intelligente justice. On lui avait dit de pendre, il y allait; de frapper, et il frappait[9].

Le peuple suivait en tumulte; les enfants criaient au bourreau de frapper plus fort; quelques vieilles femmes injuriaient le patient, lui jetaient des trognons de légumes et cherchaient à lui faire perdre un peu de sa sérénité.

On arriva de la sorte à la potence. Les alguazils firent ranger les curieux en cercle; l'échelle fut dressée; le patient sauta à bas de son âne; on lui délia les mains; il monta lentement suivi du bourreau, et arrivé sur la traverse, il s'y assit, prit la corde, en ajusta le nœud, et attendit.

C'est alors que passa près de là la roue de la Fortune. L'heure de la volonté de Jupiter avait sonné pour Ségovie, et en un clin d'œil, comme par un coup de baguette, les rôles furent changés; le bourreau se trouva pendu à la place du patient qui, debout sur le sommet de la potence,

en costume de bourreau, regardait en pleurant son suppléant qui se débattait.

Cette scène inattendue émut vivement la divine assemblée ; cette étrange substitution de victimes, ces larmes du jeune homme au moment où il échappait au supplice, portèrent au comble la stupeur et la curiosité. Vulcain était béant comme au jour où il surprit Mars et Vénus ; Mars jurait ses grands dieux qu'il n'avait jamais rien vu de pareil, et offrait de se couper la gorge avec quiconque dirait le contraire ; Apollon promettait de faire un poëme là-dessus ; Bacchus ronflait un peu plus fort ; Vénus, Junon, Minerve elle-même, avaient les yeux hors de tête, le cou tendu, les narines ouvertes, les lèvres pâles ; la curiosité n'embellit pas, et certes Pâris, ce jour-là, n'eût donné la pomme à aucune d'elles.

La Fortune, accablée de questions, répondit qu'elle n'était pour rien dans l'aventure ; Jupiter, sollicité par tous et plus intrigué que chacun, décida que Mercure irait incontinent faire une enquête.

Mercure disparut.

Tout aussitôt un cavalier se fit jour à travers la foule d'un air d'autorité. Il était mis avec grande élégance ; son haut-de-chausses et son pourpoint, relevés de crevés de satin blanc, étaient du velours le plus fin. Il était armé d'une longue rapière, et sa main gauche, appuyée sur la garde, en faisait relever la pointe vers le ciel. Il portait un collet à la grande mode, droit et empesé ; une chaîne d'or brillait sur sa poitrine, une boucle d'or retenait la plume

de son chapeau ; sa moustache était des mieux cirées et des plus relevées, et ses longs éperons rendaient un son argentin. Il marcha en dandinant jusqu'au milieu du cercle formé par le peuple : arrivé là, il s'arrêta, se posa de l'air



le plus spadassin du monde, le poing sur la hanche, la tête inclinée, et dirigea vers le ciel un sourire et un geste des plus insolents.

Jupiter, indigné, saisit sa foudre, la secoua, mais pas une étincelle ne jaillit de l'arme impuissante. Le spadassin souleva son large chapeau, salua, et sa chevelure, en s'écartant, ayant laissé paraître un bout d'aile de pigeon, tout l'Olympe reconnut Mercure et se laissa aller à un rire homérique.

Le messager des dieux s'approcha de la potence, d'où le nouveau bourreau descendait en pleurant de plus belle. Mercure lui frappa sur l'épaule, lui dit quelques mots à l'oreille, et tous deux, traversant de nouveau la foule que les alguazils dissipaient, s'engagèrent dans une rue déserte et sombre, au milieu de laquelle s'élevait une maison inhabitée. Ils frappèrent, la porte s'ouvrit, le bourreau passa le premier, puis, Mercure ayant fait un signe, l'Olympe tout entier descendit.

Un instant après, dieux et déesses, vêtus en grands seigneurs et en grandes dames du temps, étaient assis en cercle dans la salle d'honneur de la maison inhabitée. Mercure attendait avec son compagnon dans une pièce voisine; dès que tout le monde fut placé, remplissant les fonctions d'huissier introducteur, il ouvrit la porte à deux battants, prit par la main le jeune bourreau auquel il recommanda de faire bonne contenance, et le conduisant au milieu du cercle, il annonça à haute voix :

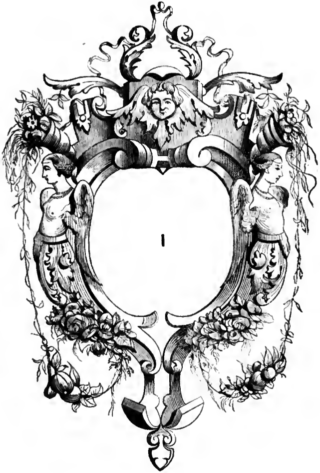
— PABLO DE SÉGOVIE [10] !

A ce nom, la Fortune se mit à rire.

— Je le connais, s'écria-t-elle, c'est un de mes...

— Silence, madame ! fit Jupin du ton d'un alcade-mayor. Jeune homme, soyez le bienvenu , veuillez satisfaire la vive curiosité que vous avez excitée, toute notre attention vous est acquise.

Le jeune bourreau, revenu de son émotion, salua avec aisance, prit place sur le siége que Mercure lui avait avancé, soutint même avec assurance le regard un peu persistant de Vénus ; puis, ayant un instant recueilli ses souvenirs, il toussa, et parla de la sorte :


I

CHAPITRE I.

Dans lequel Pablo raconte ce qu'il est et d'où il vient.

SEIGNEURS, je suis de Ségovie; mon père, originaire de la même ville — Dieu le retienne aux cieux — , se nommait Clément Pablo. Il était, selon l'expression vulgaire, barbier de son métier; mais ses pensées étaient trop relevées pour qu'il se laissât nommer ainsi; il se disait tondeur de joues et tailleur de barbes. C'était, dit-on, un homme de grande capacité, et cela est croyable si l'on en juge par ce qu'il buvait [1]. Des mauvaises langues assuraient qu'il était peu délicat sur les

moyens d'acquérir, et qu'il échangeait volontiers de très-petits enjeux contre de gros profits, ce qu'on appelle jouer le deux de trèfle contre l'as de carreau ; d'autres prétendaient qu'il avait dressé un mien frère, âgé de sept ans, à s'approprier la substance des poches des pratiques qui venaient se faire raser. Hélas ! mon père ne put profiter longtemps des ravissantes dispositions de ce petit ange, qui mourut en prison et sous le bâton. Mon père lui-même, poursuivi pour ces enfantillages et quelques autres semblables, fut arrêté (mais justice lui fut bientôt rendue, et tiré de prison avec tous les honneurs de la guerre, il fut ramené chez lui en grande pompe. J'étais bien petit à cette époque ; je me souviens cependant qu'on le mit sur un âne pour lui épargner la fatigue du trajet, et que le cortége qu'on lui donna ne voulut le ramener qu'après l'avoir promené par la ville et après avoir proclamé à tous les carrefours de quel crime il avait été faussement accusé [2]. Aussi, depuis cette époque, on eut beau faire, il fut toujours sur ses gardes, et on ne put trouver aucun moyen de lui rien reprocher).

Ma mère se nommait Aldonza Saturne de Rebollo ; elle était fille d'Octave de Rebollo Codillo, et petite-fille de Lépide Ziuraconte [3]. Ainsi que tous les Espagnols, elle était très-fière des noms de ses ancêtres et prétendait descendre en ligne droite des triumvirs romains. Elle était fort jolie et fort célèbre surtout, car tous les chansonniers d'Espagne s'exercèrent sur elle ; ses manières étaient tellement gracieuses, qu'elle ensorcelait tous ceux qui avaient affaire à elle : cependant elle n'ensorcela pas complétement la

justice ; car, à propos de je ne sais quelle petite histoire scandaleuse, peu s'en fallut qu'on ne la fît paraître en public avec un vêtement de plumes [4]. On l'accusait, en un mot, de se mêler de sorcellerie, de faire des philtres pour les amants, de la teinture pour les cheveux blancs, et les savants du pays la surnommaient algébriste d'amour, pour dire que sa science en pareille matière égalait la perfection de l'algèbre en matière mathématique [5].

Quoi qu'il en soit de ces accusations, je puis certifier que ma mère s'imposait une pénitence sévère. Sa chambre, où seule elle entrait, — et moi quelquefois, car j'en avais la permission quand j'étais petit, — était remplie de têtes de mort, et vous savez, seigneurs, qu'il n'est pas une dame espagnole qui n'en ait une sur son prie-Dieu ; elle disait que si elle en avait en si grande quantité, c'était pour ne pas perdre un seul instant le souvenir de notre fin dernière. Son lit était soutenu par des cordes de pendus, et elle me disait quelquefois :

— ¿ Vois-tu ? c'est à l'aide de cet exemple permanent que je donne des conseils à ceux à qui je veux du bien ; je leur dis que, pour se garantir d'un collier de cette espèce, ils doivent vivre sans cesse *la barbe sur l'épaule* [6], se conduire avec une prudence excessive et ne pas laisser le plus petit indice pour donner prise sur eux.

Quand je devins grand, il fallut me choisir un état, et mes parents ne purent s'accorder. Je m'étais senti dès l'enfance des idées relevées et indépendantes, et le métier

de mon père, aussi bien que celui de ma mère, quand je les connus, ne me séduisirent nullement.

— Mon enfant, disait mon père, l'état de voleur n'est pas un art mécanique, c'est une profession libérale; celui qui dans ce monde ne se sert pas de ses mains pour voler, ne peut y vivre. ¿ Sais-tu pourquoi les alguazils et les al-



cades nous aiment si peu? Ils nous pourchassent, ils nous battent, — et le brave homme avait la larme à l'œil au souvenir des rudes épreuves supportées par ses côtes, —

ils nous pendent même sans s'enquérir si notre dernière heure est venue : ¿ sais-tu pourquoi? c'est qu'ils ne voudraient pas que là où ils sont il y eût d'autres voleurs qu'eux et leurs dévoués ; mais heureusement notre prudence nous garde de leurs griffes. Quand j'avais ton âge, mon enfant, je travaillais déjà, j'exploitais les rues, les places, les promenades, et je fréquentais surtout les églises, — non pas cependant que je fusse bon chrétien. — J'ai été pris plus d'une fois, les bourreaux m'ont fait chevaucher de temps à autre sur le chevalet de la torture, et l'âne ne m'eût pas manqué si j'eusse avoué quelque chose [7] ; mais, grâce à Dieu, je n'ai jamais rien confessé, si ce n'est selon les principes de la sainte mère Église, et c'est autant en agissant de la sorte qu'à l'aide des petits profits de mon métier, que je suis parvenu à soutenir ta mère aussi honorablement que possible.

— Vous m'avez soutenue ! s'écria celle-ci avec colère, et redoutant déjà que, séduit par mon père, je ne préférasse son métier à celui de sorcellerie ; ¿ comment m'avez-vous soutenue? ¿ N'est-ce pas moi qui vous ai fait vivre, moi qui vous ai tiré de prison à force de ruse et d'adresse, qui vous y ai entretenu d'argent? ¿ Si vous ne confessiez rien, était-ce par courage, ou plutôt grâce aux philtres que je vous donnais ? Si je ne craignais qu'on ne nous entendît dans la rue, je vous rappellerais ce jour où j'entrai dans votre prison par la cheminée et où je vous fis sortir par le toit.

Elle en eût dit bien davantage, tant elle était en colère, si, par les mouvements qu'elle se donnait, elle n'eût dés-

enfilé son rosaire : — c'était une collection de dents de pauvres diables auxquels elle avait procuré la paix de l'autre monde.

Je dis à mes parents que je voulais positivement apprendre à être vertueux et cultiver mes bonnes dispositions ; que je les priais de me mettre à l'école, parce qu'on ne pouvait rien faire dans ce monde si on ne savait lire et écrire. Ils grognèrent un peu entre eux et finirent par approuver mes projets. Ma mère se mit à renfiler ses dents, et mon père s'en alla, — ainsi qu'il nous le dit lui-même, — couper à quelqu'un soit la barbe, soit la bourse. Je restai seul, remerciant Dieu de m'avoir donné des parents si habiles et si jaloux de mon bonheur.

II

CHAPITRE II.

Comment Pablo alla à l'école et ce qui lui arriva.

Le lendemain, on m'avait acheté un abécédaire, et le magister était prévenu. J'allai donc à l'école ; le magister me reçut très-gracieusement, en me disant que j'avais la mine d'un garçon d'esprit et d'intelligence. Aussi, pour ne point le démentir, j'appris fort bien mes leçons. Le maître m'avait placé auprès de lui; je gagnais des bons points presque tous les jours en venant le premier, et je m'en allais le dernier afin de faire quelques commissions pour madame, — c'était la femme du maître. — Mes gentillesses me ga-

gnaient les bonnes grâces de tout le monde ; cela alla même trop loin, car les autres enfants devinrent jaloux de moi, et finirent par me déclarer une guerre acharnée. On me fit d'abord un crime de la simplicité du nom de mon père, et je fus baptisé de vingt sobriquets empruntés aux habitudes de son métier. Ainsi on m'appela don Pablo du Rasoir et don Pablo de la Ventouse. L'un prétendait que ma mère était une sorcière et qu'elle avait de nuit sucé le sang à deux petites sœurs qu'il avait perdues. L'autre disait à qui voulait l'entendre que mon père allait de maison en maison pour en chasser les rats, ce qui n'était pas vrai ; mais cela lui servait de prétexte pour appeler mon père chat et ratière vivante, ce qui veut dire, en langage populaire, escroc et filou. Puis d'autres encore, brochant sur le tout, et disant que j'étais le fils d'un chat, m'appelaient minet ou miaulaient quand je passais près d'eux. Quelques-uns feignaient de vouloir prendre ma défense, et soutenaient que ma mère était une sainte femme, digne d'être canonisée et de porter le bonnet d'évêque [1]. En un mot, tous se donnaient le mot pour me ronger les talons [2] et m'abreuver d'amertume. J'y étais certes sensible, mais je dissimulais. Je supportai tout cela avec courage, jusqu'au jour où un gamin eut l'audace de m'appeler fils de... (pardon, mesdames !)... fils de sorcière.

S'il m'eût dit cela tout bas, je ne m'en serais pas fâché ; mais il le cria d'une manière si claire et si précise, que je ne dus pas me contenir. Je ramassai une pierre et lui fendis la tête ; puis, courant me réfugier auprès de ma mère, je lui contai l'aventure.

— Tu as bien fait, me dit-elle, bon sang ne peut mentir; tu aurais dû seulement demander à ce gamin d'où il savait cela.

— Ma mère, repris-je, les camarades qui étaient présents m'ont dit que j'avais tort de m'offenser; ¿ ont-ils parlé de la sorte à cause du jeune âge de l'insolent? Une chose me tourmente encore; ¿ pouvais-je lui donner un franc démenti? Ma venue en ce monde, ainsi que plusieurs me l'ont reproché, serait-elle le fruit d'un pique-nique [3]? Suis-je, en un mot, le fils de mon père?

— Malepeste! s'écria-t-elle en riant; ¿ en sais-tu déjà tant? Tu ne seras pas un sot; tu es charmant, en vérité; tu as bien fait de casser la tête à ce vaurien. De telles choses ne sont pas bonnes à dire, lors même qu'elles sont vraies.

Je restai comme mort de honte à cette réponse. Je formai un instant le projet de m'emparer de tout ce que je pourrais et de quitter la maison de mon père; mais je me contins: mon père alla soigner le blessé, le guérit, le calma, et me renvoya à l'école, où le maître me reçut fort mal. Mais, dès qu'il eut appris la cause de la querelle, il me tint compte du sentiment qui m'avait fait agir, et me fit meilleure mine.

J'avais pour camarades plusieurs fils de gentilshommes, et entre autres celui de don Alonso Coronel de Zuniga; j'étais son *copain*, c'est-à-dire que nous mettions en com-

mun nos provisions de bouche. Don Diégo m'aimait véritablement; il est vrai que je changeais de toupie avec lui quand la mienne était meilleure ; je lui donnais souvent des images, je lui enseignais à lutter, je jouais avec lui au taureau [1], enfin, je l'amusais toujours. Aussi, très-souvent les parents du jeune cavalier, voyant combien ma compagnie lui était agréable, faisaient demander aux miens de me laisser aller avec lui dîner, souper et quelquefois coucher. De la sorte, j'allais passer chez lui toutes les fêtes et je le conduisais jusqu'à sa porte chaque jour.

Un des premiers jours d'école après Noël, il passa par la rue un homme nommé Ponce d'Aguirre, qu'on disait être conseiller. Le jeune don Diégo m'appela :

— Écoute, me dit-il, appelle-le Ponce-Pilate et sauve-toi.

Moi, pour faire plaisir à mon ami, j'appelai le passant Ponce-Pilate. Il se mit tellement en colère, qu'il s'élança à ma poursuite, un couteau à la main, de sorte que je fus forcé de fuir et de me réfugier dans la maison du maître. L'homme entra après moi en vociférant ; le maître s'interposa, le pria de ne pas me tuer et lui promit de me châtier. En effet, à l'instant même, il me fit mettre culotte bas, et, tout en me donnant le fouet, il me demanda :

— Diras-tu encore Ponce-Pilate?

— Non, monsieur, lui répondis-je.

— Diras-tu encore Ponce-Pilate ? reprit-il une seconde fois.

— Non, monsieur, non, monsieur, m'écriai-je à chaque coup.

Dès cet instant, j'eus si grande peur de dire Ponce-Pilate, ce sévère châtiment me fit une telle impression, que le lendemain, lorsque le maître m'ordonna de réciter, selon l'usage, les prières aux autres écoliers, je m'arrêtai tout court en arrivant au *Credo*. Remarquez l'innocente malice, j'avais à dire : *il a souffert sous Ponce-Pilate*, je me souvins que j'avais promis de ne plus dire Pilate, et je dis : il a souffert sous Ponce d'Aguirre. Le maître s'amusa tellement de ma simplicité et de la crainte qu'il m'avait inspirée, qu'il m'embrassa et me donna une exemption pour les deux premières fois que je mériterais le fouet.

A quelque temps de là, vint le carnaval : le maître, voulant amuser ses écoliers, décida qu'on ferait un roi des coqs [5]. Il désigna douze d'entre nous ; nous tirâmes au sort, et le sort me nomma roi. J'en donnai avis à mes parents, afin qu'ils me procurassent un équipage convenable.

Le jour venu, je me mis en marche sur un cheval étique et fourbu, qui faisait des révérences à chaque pas, non par excès d'éducation, mais parce qu'il était boiteux. Il avait une croupe de singe, la queue absente, un cou de chameau, plus long encore ; il n'avait qu'un œil, mais de pru-

nelle point. On devinait, en le voyant, à combien de pénitences, de jeûnes et d'humiliations le soumettait son maître pour lui faire gagner sa ration. Ainsi monté et louvoyant tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, comme le Pharisien à la procession [6], suivi de tous mes camarades en grand costume, j'arrivai à la place du marché (je frémis quand j'y pense). En passant près des étalages des fruitières, — Dieu m'en préserve à l'avenir! — mon cheval vola un chou à l'une d'elles, et, sans être vu ni entendu, l'expédia vers son ventre, où il parvint en un instant en dégringolant par la gorge. La fruitière, sans pudeur comme elles le sont toutes, se mit à crier. Les autres accoururent, et avec elles une troupe de vauriens, et tous, saisissant des carottes grosses comme des bouteilles, des navets monstrueux et d'autres légumes, ils se mirent à en faire pleuvoir sur le pauvre roi. Moi, voyant à cette abondance de *navets* qu'il s'agissait d'une bataille *navale*, et qu'elle ne pouvait se livrer à cheval, je voulus mettre pied à terre; mais ma monture reçut un tel coup à la tête, qu'elle se mit à se cabrer, et nous allâmes rouler ensemble dans un égout. Je vous laisse à imaginer dans quel état je fus mis. Mes compagnons s'étaient armés de pierres; ils donnèrent sur les marchandes et en blessèrent deux à la tête... La justice accourut, arrêta fruitières et enfants, recherchant tous ceux qui avaient des armes et les leur enlevant, car quelques-uns portaient des dagues et de petites épées pour compléter l'ornement de leur costume. On vint à moi, je n'avais plus rien, on m'avait tout enlevé avec ma cape et mon chapeau pour les mettre à sécher dans une maison voisine; on me demanda mes armes, à quoi je ré-

pondis, tout... crotté, que je n'en avais pas d'autres que des armes offensives à l'encontre du nez. L'alguazil voulut



m'emmener en prison, et ne m'emmena pas, parce qu'il ne sut par où m'empoigner, tant j'étais... embourbé.

Chacun s'en alla de son côté, et moi je quittai la place pour rentrer à la maison, mettant au supplice tous les nez que je rencontrais sur mon chemin. Une fois au logis, je contai à mes parents ce qui m'était arrivé, et ils se mirent dans une telle colère de me voir en pareil état, qu'ils voulurent me maltraiter. Je rejetai la faute sur cette éternité de rosse desséchée qu'ils m'avaient fournie ; je comptais qu'ils se tiendraient pour satisfaits de mes raisons ; mais, voyant qu'ils ne s'en contentaient pas, je sortis et allai voir mon ami don Diégo, que je trouvai la tête cassée et ses parents décidés à ne plus l'envoyer à l'école. Là, j'ap-

pris que ma rosse, se voyant dans un cas difficile, avait essayé de lancer deux ruades, mais elle était tellement désorganisée, qu'elle se démit les hanches et resta dans la fange, à demi morte.

Au résultat, j'en étais avec une fête manquée, toute une population scandalisée, mes parents furieux, mon ami blessé, mon cheval mort ; je résolus donc de ne plus retourner à l'école ni à la maison paternelle, et de rester à servir don Diégo, ou, pour mieux dire, à lui tenir compagnie. Cette détermination fit grand plaisir à sa famille, car Diégo paraissait fort content de mon amitié. J'écrivis à mes parents que je n'avais plus besoin d'aller à l'école, parce que, quoique je ne susse pas encore bien écrire, j'en savais assez pour être un cavalier accompli, la première condition étant d'écrire mal [7] ; que, par conséquent, je renonçais à l'école pour ne pas leur causer de dépenses, et à leur maison pour leur éviter tout souci. Je leur dis où je restais, en quelle qualité, et enfin, que je ne les reverrais que lorsqu'ils m'en donneraient la permission.

III

CHAPITRE III.

Comment Pablo entra dans un pensionnat en qualité de domestique de don Diégo Coronel.

DON Alonso prit un jour le parti de mettre son fils en pension, autant pour l'éloigner des douceurs de la maison paternelle, que pour s'épargner le soin de son éducation. Informé qu'il y avait à Ségovie un certain licencié nommé Cabra, qui faisait profession d'élever les fils de famille, il y envoya son fils, auquel il m'attacha comme compagnon et comme serviteur.

Ce fut le premier dimanche de Carême que nous devînmes les pensionnaires de la faim personnifiée ; je ne con-

nais pas d'autres termes pour mieux dépeindre la ladrerie de notre nouvel hôte. C'était un roseau ambulant ; il n'avait que de la longueur ; il avait la tête petite et les cheveux roux. Il est inutile d'en dire davantage à quiconque sait le proverbe : « Ni bon chat ni bon chien de pareille couleur. » Ses yeux étaient tellement logés au fond de la tête, qu'il avait l'air de regarder par des soupiraux de cave ; on eût pris ces sombres orbites pour des boutiques de marchands [1]. Son nez était à l'état de problème... Sa barbe était pâle, par crainte du voisinage de la bouche, qui, affamée qu'elle était, semblait vouloir l'avaler. Il lui manquait je ne sais combien de dents ; elles avaient été renvoyées, je pense, comme fainéantes et vagabondes. Il avait un cou d'autruche, et la noix tellement saillante, qu'elle semblait vouloir s'en aller pour chercher nourriture ailleurs ; ses bras étaient desséchés, et chaque main pareille à une poignée de sarments. Vu de la ceinture jusqu'aux pieds, il ressemblait à une fourchette à deux dents ou bien à un compas ; il marchait très-lentement, et, s'il venait à prendre la course, ses os sonnaient comme des cliquettes de ladre. Sa voix était exténuée, sa barbe longue, car, par économie, il ne se faisait jamais raser ; il disait, à ce propos, qu'il éprouvait de telles nausées quand il sentait les mains du barbier sur son visage, qu'il se laisserait plutôt tuer que de consentir à cette opération. C'était le serviteur d'un de ses pensionnaires qui lui coupait les cheveux.

Les jours où il faisait du soleil, il portait un bonnet où les rats avaient fait mille chatières, et qui était rehaussé de garnitures de graisse. Ce bonnet était fait de quelque

chose qui avait été drap, et dont la doublure était de crasse. Sa soutane, écourtée, râpée jusqu'à moitié de la corde, n'avait ni ceinture, ni col, ni poignets, et lui donnait l'air d'un croque-mort. Chacun de ses souliers eût pu servir de tombe à un Philistin. Et son appartement! On n'y trouvait pas même une araignée... Son lit était par terre, et il se couchait toujours sur un même côté, de peur d'user ses draps; en un mot, il était archipauvre, et le prototype de la misère.



Tel était l'homme sous le pouvoir duquel je tombai en

compagnie de don Diégo. Le soir où nous arrivâmes, il nous montra notre logement, et nous adressa une courte allocution, qu'il ne fit pas plus longue, dans la crainte de dépenser du temps; il nous indiqua ce que nous avions à faire : nous y travaillâmes jusqu'à l'heure du repas, et nous descendîmes. Les maîtres mangeaient les premiers, et nous autres, les domestiques, nous les servions. Le réfectoire était une pièce grande comme un demi-boisseau ; la table pouvait contenir jusqu'à cinq gentilshommes. Je commençai à regarder s'il y avait des chats, et, comme je n'en vis point, j'en demandai la raison à un ancien domestique du logis, dont la maigreur portait témoignage de la triste chère de la pension.

— Des chats ! me dit-il d'un air désolé. Et qui vous a dit, à vous, que les chats fussent amis du jeûne et de la pénitence ? A votre embonpoint, on reconnaît aisément que vous êtes nouveau ici.

Cette réponse m'affligea beaucoup, et je m'effrayai encore davantage quand j'eus remarqué que tous ceux qui m'avaient précédé dans la pension étaient effilés comme des alènes, et qu'il semblait qu'ils se fussent fardé le visage avec du diachylon. Le licencié Cabra prit place et dit le bénédicité ; on apporta dans des écuelles de bois un bouillon si clair, que Narcisse, en voulant le boire, eût couru plus de dangers qu'à la fontaine ; et tout aussitôt chaque convive mit ses doigts décharnés à la nage à la recherche de quelques pois chiches, orphelins et solitaires, égarés au fond des écuelles [2].

— Il est certain, disait Cabra à chaque gorgée, que rien n'est comparable au pot-au-feu ; qu'on dise ce qu'on voudra, tout le reste est vice et gourmandise.

Puis, quand il se fut mis toute son écuelle sur l'estomac, — Tout cela, ajouta-t-il, est salutaire et développe l'esprit.

Alors entra un jeune domestique demi-fantôme et si desséché, qu'il semblait que la viande qu'il apportait eût été enlevée sur lui-même. Un seul navet errait à l'aventure autour du plat.

— Comment, voilà des navets ! dit le maître ; il n'y a pas pour moi de perdrix qui vaille ce légume ; mangez, mes amis, je suis joyeux de vous voir à l'œuvre. Il partagea la viande entre tous en si petite quantité, que tout fut consommé par les ongles et par les dents creuses, et les entrailles des convives restèrent *excommuniées* [3].

— Mangez, mangez, disait Cabra en les regardant ; vous êtes jeunes, et j'ai grand plaisir à voir vos bonnes dispositions.

Hélas ! quel régal pour de pauvres jeunes gens, que la faim faisait bâiller jusqu'aux oreilles !

Le repas achevé, il resta sur la table quelques rogatons, et dans le plat, des morceaux de peau et des os.

— Ceci, dit le maître, restera pour les domestiques, car

il faut aussi qu'ils mangent, et nous ne voulons pas tout prendre. Allons, cédons-leur la place; et vous autres, allez prendre de l'exercice jusqu'à deux heures, afin que ce que vous avez mangé ne vous fasse pas de mal.

A ces mots, je ne pus m'empêcher de rire à gorge déployée.

Le maître se mit en grande colère, me conseilla d'apprendre à être modeste, me débita trois ou quatre vieilles sentences, et s'en alla.

Nous prîmes place. Voyant la table si mal garnie et sentant mes entrailles demander justice, j'attaquai le plat en même temps que les autres, et, en ma qualité de plus grand et de plus fort, j'engloutis deux rogatons sur trois, et un morceau de peau. Les autres s'étant mis à grogner, Cabra accourut, attiré par le bruit :

— Mangez en frères, nous dit-il, puisque Dieu vous donne de quoi; ne vous querellez pas, il y en a pour tout le monde. Il retourna se promener au soleil, et nous laissa seuls.

Il y avait parmi nous un Biscayen, nommé Surre, qui avait tellement oublié par où et comment on mangeait, que, s'étant emparé d'une croûte de pain, il la porta deux fois à ses yeux, et ne parvint pas, en trois fois, à l'acheminer de la main à la bouche.

Vous n'ignorez pas que, dans chaque maison, grande ou

petite, il existe une pièce qu'il importe à tout le monde de connaître et qu'on demande tout bas dès le premier jour. Je me gardai d'oublier cette obligation, et je priai un ancien de me faire les honneurs du logis.

— Je ne sais ce que vous me demandez, me dit-il ; cette pièce est inconnue dans cette maison de pénitence et de jeûne ; croyez-moi, pour une fois que cette curiosité vous viendra, faites comme vous voudrez ; voilà deux mois que je suis ici, et je n'ai eu cette idée que le jour où je suis entré, comme vous aujourd'hui, parce que j'étais encore fidèle aux usages de famille ; et, depuis, elle ne m'est plus revenue.

Comment vous dépeindre ma peine et ma tristesse ? Convaincu qu'à l'avenir il devait entrer si peu de chose dans mon corps, je n'osai, quelque envie que j'en eusse, en rien laisser sortir. Pour me distraire, j'allai trouver mon maître. Nous causâmes jusqu'à la nuit ; don Diégo me demandait ce qu'il devait faire pour persuader à son ventre qu'il avait mangé, parce qu'il n'en voulait rien croire. Cette maison était peuplée de défaillance autant qu'une autre le serait de hoquets.

Vint l'heure du souper ; le goûter s'était passé en blanc. Nous mangeâmes beaucoup moins ; on ne nous servit point de mouton, si ce n'est quelque chose d'aussi desséché que le maître [1].

— Il est fort salutaire et fort profitable, nous dit Cabra,

de souper légèrement, afin de tenir l'estomac libre. Il nous cita à ce sujet une kyrielle de médecins d'enfer, il chanta les louanges de la diète, il ajouta qu'il avait en horreur les gens qui faisaient des rêves. Hélas! c'est qu'il savait bien que chez lui on ne rêvait qu'à manger.

Or donc on soupa ; nous soupâmes tous et nul ne soupa. Nous allâmes nous coucher, et pendant toute la nuit, ni don Diégo ni moi ne pûmes dormir ; lui projetait de se plaindre à son père et de lui demander de le retirer de là ; moi je lui conseillais de le faire.

— Seigneur, lui dis-je enfin, ¿ savez-vous si nous sommes réellement en vie ? L'idée me vient que nous avons été tués dans la bataille contre les fruitières, et que nous sommes maintenant des âmes en purgatoire ; il me semble donc inutile de prier votre père de nous tirer d'ici, si en même temps quelqu'un ne récite une ou deux neuvaines de rosaire et ne fait dire pour notre délivrance une messe sur un autel privilégié.

Partie en discourant de la sorte, partie en dormant, nous arrivâmes au moment de nous lever ; six heures sonnèrent, et Cabra nous appela pour la leçon ; nous nous y rendîmes et l'écoutâmes tous. Déjà mes épaules et mes flancs nageaient dans mon pourpoint, mes jambes laissaient de la place pour sept autres paires de chausses, mes dents étaient couvertes de tartre jaunâtre (vêtement de désespoir). Je fus chargé de lire aux autres la première déclinaison, et ma faim était si grande, que je déjeunai avec la moitié des mots que j'avalai en passant.

On ne voudra pas croire ce que je vais dire, et cependant c'est la pure vérité ; je le tiens du valet de Cabra, qui en a été témoin lorsqu'il venait d'entrer chez le licencié ; c'est l'exemple le plus positif que je puisse donner des résultats du régime d'abstinence adopté dans le logis. Cabra reçut un jour en garde deux chevaux frisons ; en peu de temps ils devinrent tellement légers, qu'ils eussent pu voler dans les airs ; deux énormes mâtins devinrent en trois jours plus élancés et plus agiles que des lévriers. Tout se desséchait ou mourait de faim dans cette maison : je vis pendant l'hiver des pauvres étaler à la porte du logis leurs pieds, leurs mains, leurs corps même ; il y avait affluence, j'en demandai la raison, et Cabra lui-même, tout en se fâchant de ma question, daigna me dire que ces malheureux étaient dévorés d'engelures et de pires maladies, dont ils se débarrassaient en les apportant chez lui, où elles mouraient de faim [5]. Rien n'est plus vrai que ceci, je le répète, et je demande en grâce qu'on ne m'accuse pas d'exagération.

Au bout de quelques jours, Cabra changea notre ordinaire ; on l'avait appelé juif, et, pour prouver le contraire, il ajouta au pot-au-feu un morceau de salé. Il avait pour cela une petite boîte en fer percée de trous comme une poudrière ; il l'ouvrait, l'emplissait de salé et la suspendait à une corde dans la marmite, afin qu'il s'échappât quelque peu de jus par les trous et que le salé pût rester pour un autre jour. Il lui sembla par la suite que ce mode en usait beaucoup, et il se contenta de faire voir le salé à la marmite. Je laisse à penser combien le bouillon était meilleur.

Don Diégo et moi nous fûmes enfin tellement à bout, que, ne sachant plus que devenir, nous cherchâmes un prétexte pour ne plus nous lever matin; nous songeâmes à dire que nous avions quelque mal. Nous ne parlâmes pas de la fièvre, parce que, comme nous ne l'avions pas, l'imposture eût été facilement découverte ; un mal de tête ou un mal de dents ne pouvant être une excuse suffisante, nous déclarâmes enfin que nous souffrions des entrailles, et que nous étions malades de n'avoir pas été à la selle depuis trois jours. Nous pensions que, dans la crainte de dépenser un demi-réal, Cabra se garderait de chercher à nous guérir. Le diable en ordonna autrement; notre homme avait une recette que lui avait léguée son père, apothicaire de son vivant. Averti de notre maladie, il composa une médecine, et appelant une vieille de soixante-dix ans, sa tante, qui remplissait au logis les fonctions d'infirmière, il la chargea de nous donner à chacun... [6].

On commença par don Diégo; le bon garçon était tout interdit et se laissa faire... ; mais, moi, j'avais moins de patience; la plaisanterie n'était nullement de mon goût, et je me conduisis fort mal : la vieille en sut quelque chose.

Cabra s'emporta, me dit qu'il me mettrait hors du logis; mon malheur voulut qu'il oubliât sa menace. Nous nous plaignîmes à don Alonso, et le Cabra, en lui faisant croire que notre maladie n'était qu'une feinte pour éviter les leçons, rendait nos plaintes inutiles. La vieille fut installée gouvernante du logis et chargée d'alimenter et de servir les pensionnaires ; le domestique fut renvoyé, parce que le

maître lui trouva, un vendredi matin, quelques miettes de pain dans les poches.

Ce que la vieille nous fit souffrir, Dieu le sait! Elle était tellement sourde, qu'elle n'entendait que par signes; elle y voyait à peine, et priait Dieu et les saints si souvent, qu'un jour son rosaire se désenfila au-dessus de la marmite. Cela nous valut le bouillon le plus chrétien que j'aie jamais pris.

— Des pois noirs, disaient les uns; ¿ ils viennent sans doute d'Éthiopie?

— Des pois en deuil, reprenaient les autres; ¿ quels parents ont-ils perdus?

Mon maître don Diégo en goba un grain, voulut le mâcher, et se cassa une dent. Prendre la pelle à feu pour la cuiller à pot, servir une écuelle de bouillon pavée de charbons, étaient choses fort ordinaires à la vieille. Mille fois je rencontrai dans la soupe des insectes, des morceaux de bois, des débris de l'étoupe qu'elle filait; je laissais tout passer, cela occupait l'estomac et y faisait volume.

Le Carême s'avança au milieu de toutes ces horreurs, et, vers la fin, un de nos camarades tomba malade. Cabra, craignant toujours la dépense, tarda tellement d'appeler un médecin, que le pauvre enfant eut plutôt besoin de confession que d'autre chose. Enfin, il fit venir un aspirant-chirurgien, qui tâta le pouls au malade, et déclara que la faim avait pris les devants sur lui pour tuer cet homme. Le

pauvre garçon mourut, en effet; nous lui fîmes de pauvres funérailles, car il était étranger, et nous revînmes de là, profondément émus.

Toute la ville fut informée de ce triste événement, et don Alonso Coronel l'apprit comme les autres. Il n'avait pas d'autre fils que don Diégo; il cessa de douter des cruautés de Cabra, et commença à ajouter plus de foi aux rapports des deux spectres; car nous étions arrivés à ce pitoyable état. Il vint pour nous retirer de la pension, et nous étions devant lui, qu'il nous demandait encore. Enfin, il nous reconnut; et, sans plus de ménagement, il traita fort mal le licencié Vigile-Jeûne. Il nous fit transporter chez lui dans deux chaises à porteurs, et nous prîmes congé de nos camarades, qui nous suivaient du regard et du désir, le cœur plus gros que le captif d'Alger qui voit partir ses compagnons rachetés.

IV

CHAPITRE IV.

De la convalescence de Pablo et de Diégo. Leur départ pour aller étudier à Alcala de Henarès.

ARRIVÉS au logis de don Alonso, on nous mit chacun dans un lit avec grande précaution, de crainte que nos os, disloqués par la famine, ne vinssent à se répandre. On fit venir des gens tout exprès pour nous chercher les yeux par le visage, et comme mes souffrances avaient été les plus grandes, et que j'avais enduré une faim *impériale*, — car enfin j'avais été traité comme domestique, — on fut un bon bout de temps avant de trouver les miens. Les médecins vinrent et ordonnèrent qu'on nous chassât la poussière de

la bouche avec des queues de renard, comme l'on fait pour épousseter les tableaux, et nous étions, en effet, de véritables tableaux de misère. Ils défendirent qu'on parlât haut dans notre chambre pendant neuf jours, parce que, nos estomacs étant creux, chaque parole y faisait écho.

Enfin, on nous fit apporter des consommés et des mets substantiels. Oh ! quel feu de joie allumèrent nos boyaux au premier lait d'amandes, au premier oiseau qu'ils virent arriver! Tout était nouveau pour eux. Mais que de peine on eut le premier jour à séparer nos mâchoires! nos gencives étaient ridées, nos dents noires et scellées entre elles.

Entourés de soins, nous revînmes peu à peu à nous et nous reprîmes haleine. Au bout de douze jours, nous nous levâmes pour faire quelques petits pas, et nous avions encore l'air d'ombres. A notre maigreur extrême et à notre teint jaune, on nous eût pris pour de la graine des solitaires de la Thébaïde [1].

Nous passions la journée à remercier Dieu de nous avoir rachetés de la captivité du féroce Cabra, et nous lui demandions de ne pas permettre qu'un chrétien tombât dans ses mains cruelles. Si par hasard, en mangeant, nous nous rappelions la table de ce bourreau, notre faim s'augmentait de telle sorte, que ce jour-là la dépense du logis s'en ressentait. Nous racontions souvent à don Alonso que le licencié se mettait rarement à table sans nous faire un long discours contre la gourmandise, qu'il ne connaissait ce-

pendant que de nom, et don Alonso riait beaucoup quand nous lui disions que dans le commandement de Dieu : *Tu ne tueras pas*, il comprenait les perdrix, les chapons et toutes les choses qu'il ne voulait pas nous donner ; il y comprenait même la faim ; c'eût été un péché que de la tuer, c'était une vertu que de l'entretenir.

Trois mois se passèrent, au bout desquels don Alonso projeta d'envoyer son fils à Alcala, pour apprendre ce qui lui manquait de grammaire. Il me demanda si je voulais y aller, et je répondis que je ne désirais pas autre chose que de sortir d'un pays où j'entendrais sans cesse le nom de ce maudit persécuteur d'estomacs : je m'offris à servir son fils du mieux que je pourrais. Il lui donna un de ses valets comme majordome, avec mission de diriger sa maison et de lui rendre compte de l'argent qu'il nous assignait pour la dépense et qu'il nous remit en mandats sur un nommé Julian Merluza.

Nous chargeâmes notre mobilier sur la voiture d'un certain Diégo Monge ; il se composait d'une demi-couchette pour mon maître, de deux lits de sangle pour moi et le majordome, qui se nommait Aranda, de cinq matelas, huit draps, huit oreillers, quatre tapis, un coffre plein de linge blanc et des autres ustensiles d'un ménage.

Nous nous plaçâmes dans un carrosse et nous partîmes sur le soir, une heure avant la fin du jour. Il était près de minuit lorsque nous arrivâmes à l'éternellement maudite hôtellerie de Viveros. L'hôtelier était Morisque et fripon, et

de ma vie je n'ai vu chat et chien en aussi bonne harmonie [2]. Il nous fit grande fête, s'approcha du carrosse, nous donna la main pour nous aider à descendre, et nous demanda si nous allions étudier. Après notre réponse, il nous conduisit dans l'hôtellerie où se trouvaient deux sacripants avec des filles de joie, un curé qui lisait son bréviaire à la fumée, un vieux marchand avare qui cherchait à oublier de souper, et deux étudiants à petit collet, pique-assiettes avisant aux moyens de se rassasier à bon compte.



— Seigneur hôte, fit mon maître, comme un jeune homme peu habitué à se trouver dans une hôtellerie, servez-nous ce que vous aurez pour moi et deux domestiques.

— Nous sommes tous les vôtres, s'écrièrent à l'instant les deux sacripants, et nous nous mettons à votre service.

Holà ! l'hôte, songez que ce cavalier vous tiendra bon compte de ce que vous ferez : allons ! buffet sur table.

Sur ce, l'un d'eux vint à mon maître, lui ôta son manteau, le posa sur un banc, et ajouta :

— Reposez-vous, seigneur.

J'étais tout fier de cet accueil et me croyais déjà le maître de l'hôtellerie.

— Quelle jolie tournure de cavalier ! s'écria à son tour une des nymphes. ¿ Il va étudier ? Êtes-vous son domestique?

— Nous le sommes tous deux, lui dis-je, en désignant Aranda.

— ¿ Et comment se nomme-t-il?

— Don Diégo Coronel.

Je n'eus pas plutôt prononcé ce nom, qu'un des étudiants courut à mon maître la larme à l'œil et le serra étroitement dans ses bras.

— Oh ! seigneur don Diégo, lui dit-il, qui m'aurait pu faire prévoir, il y a dix ans, que je vous rencontrerais de la sorte ! Malheureux que je suis, d'être changé au point que vous ne pouvez me reconnaître !

Don Diégo restait tout étonné, et moi autant que lui, ju-

rant tous deux que nous ne l'avions vu de notre vie. L'autre étudiant regardait don Diégo.

— ¿ Est-ce là, dit-il à son ami, ce jeune seigneur dont vous m'avez tant de fois nommé le père? C'est un grand bonheur pour nous que de le rencontrer et de faire la connaissance d'un jeune cavalier d'autant de mérite; que Dieu le conserve!

En parlant de la sorte il se signa.

¿Qui n'aurait pas cru que ces jeunes gens avaient été élevés avec nous? Don Diégo fit de grandes politesses au premier, et il allait lui demander son nom, lorsque survint l'hôtelier, qui flaira de suite la mystification et trouva bon d'y aider quelque peu.

— Laissez cela, seigneur, s'écria-t-il en mettant la nappe; vous causerez après le souper, il se refroidit.

Un sacripant approcha des siéges pour tout le monde et un fauteuil pour don Diégo, un autre apporta un plat.

— Mettez-vous à table, seigneur, dirent les étudiants à don Diégo, et, en attendant qu'on nous prépare ce qu'on trouvera pour nous, nous aurons l'honneur de vous servir.

— Jésus! reprit don Diégo, prenez place, je vous en prie, faites-moi l'honneur de partager avec moi.

— Tout à l'heure, répondirent les sacripants, quoiqu'on ne leur parlât pas ; tout n'est pas encore prêt.

Quand je vis les uns invités, les autres qui s'invitaient eux-mêmes, je m'affligeai, et je pressentis ce qui allait arriver. Les étudiants s'emparèrent de la salade qui formait un plat assez copieux ; et, regardant mon maître :

— Il n'est pas convenable, firent-ils, que dans un lieu où se trouve un cavalier si distingué, ces dames restent sans manger. Ordonnez, seigneur, qu'elles prennent une bouchée.

Don Diégo invita ces dames avec un compliment des plus galants ; elles vinrent s'asseoir, et, aidés des deux étudiants, elles expédièrent le tout en quatre bouchées, ne laissant qu'un cœur de laitue que mangea don Diégo.

— Seigneur, lui dit le maudit étudiant en le lui présentant, vous avez eu un aïeul, oncle de mon père, qui se trouvait mal quand il voyait des laitues. C'était un homme de grand mérite !...

Pendant qu'il parlait, les sacripants vinrent s'installer, portant à eux deux la moitié d'un chevreau rôti, deux longes de cochon et une paire de pigeons en ragoût, que le curé, resté dans son coin, dévorait du regard.

— Eh bien, père, lui dirent-ils, allez-vous rester là ? Venez, approchez-vous ; le seigneur don Diégo nous traite tous.

Le bon père ne se le fit pas dire deux fois, et quand don Diégo vit qu'ils s'étaient tous impatronisés à sa table, il commença à s'attrister. Les convives se partagèrent le menu et lui donnèrent je ne sais quoi, des os et des ailerons ; le reste fut avalé en un clin d'œil.

— Mangez peu, seigneur, disaient les sacripants ; cela pourrait vous faire mal.

— Il est bon, ajoutait le maudit étudiant, de peu manger pour s'accoutumer à la vie d'Alcala.

Aranda et moi, pendant tout ce temps, nous demandions à Dieu de leur mettre dans le cœur de nous laisser quelque chose. Quand ils eurent tout fait disparaître et que le curé eut repassé les os des autres, l'un des sacripants se leva.

— Pécheur que je suis ! s'écria-t-il, nous n'avons rien laissé aux domestiques ! Venez ici, amis. Holà ! seigneur hôte, donnez-leur tout ce que vous aurez, voici un doublon.

Le maudit parent de mon maître, l'écolier, je veux dire, s'élança aussitôt vers lui.

— J'en demande pardon à Votre Grâce, seigneur cavalier, lui dit-il ; mais il me semble que vous n'êtes pas fort en fait de courtoisie ; ¿ ne connaissez-vous pas le seigneur mon cousin ? Il donnera pour ses serviteurs et aussi bien

pour les nôtres, si nous en avions, comme il nous a donné à nous-mêmes.

— Ne vous fâchez pas, répondit l'autre, je ne le connaissais pas.

J'étais hors de moi; je les maudissais tous à voix basse, et peu s'en fallut que je n'éclatasse. On enleva la table, et tous conseillèrent à don Diégo de s'aller coucher. Il voulait payer le souper; on lui répondit qu'il en serait temps le lendemain. On causa quelques instants, et l'étudiant, à qui don Diégo demanda son nom, répondit qu'il s'appelait don Carlos Coronel.

Au moment où, bien repus et bien lestés, les convives improvisés de mon maître se disposaient à gagner leurs chambres, le prétendu don Carlos s'aperçut que l'avare dont j'ai parlé était endormi dans un coin.

— ¿ Voulez-vous rire, seigneur? dit-il à don Diégo; nous allons jouer quelque tour à ce vieux, qui, tout riche qu'il est, n'a mangé qu'une poire pendant tout le chemin.

— Bravo le licencié! dirent les sacripants; faites-lui ce que vous dites.

L'étudiant s'approcha du pauvre vieillard, qui dormait toujours, lui enleva une besace sur laquelle il avait les pieds, il en délia les cordons, et y trouva une boîte de confitures sèches. Il en tira tout ce qu'elle renfermait, mit à la place des pierres, des morceaux de bois et tout ce qu'il trouva, puis la referma.

— Cela ne suffit pas, ajouta-t-il ; voici une outre.

Il en vida le vin, sauf quelques gouttes, et y fourra de la laine et de la bourre qu'il prit à l'un des oreillers de notre carrosse. Il remit l'outre et la boîte dans la besace, fourra une grosse pierre dans le capuchon du gaban du vieux, et tout le monde s'en alla dormir pendant une heure ou une demi-heure qui restait.

Lorsque nous descendîmes, le vieux dormait encore ; on l'appela ; mais, quand il voulut se lever, il se sentit retenu par le capuchon de son gaban ; il regarda quelle en pouvait être la cause, et l'hôtelier feignit de lui chercher querelle.

— Corps-Dieu, mon père, s'écria-t-il, ¿ n'avez-vous donc trouvé autre chose à emporter que cette pierre ? Seigneurs, je vous prends à témoin, je ne céderais pas cela pour cent ducats, car c'est un excellent spécifique contre les maux d'estomac.

L'assistance se mit à rire, et le pauvre vieux jurait et protestait que ce n'était pas lui qui avait mis la pierre dans son capuchon.

Les sacripants, qui s'étaient offerts pour régler la dépense, firent un compte auquel Juan de Leganos lui-même [3] n'eût rien compris et qui se trouva monter à soixante réaux. Mon maître paya, nous mangeâmes un morceau, et le vieux, pour faire comme nous, prit sa besace. De peur que nous ne vissions ce qu'elle renfermait et afin de ne partager avec personne, il l'ouvrit en cachette,

sous son gaban, et, saisissant un plâtras, il le porta à sa bouche et y enfonça les deux seules dents qui lui restassent et qu'il faillit briser. Il se mit à cracher et à donner des signes de douleur et de dégoût. Nous accourûmes tous auprès de lui, et le curé, le premier, lui demanda ce qu'il avait. Le pauvre homme se démenait comme un beau diable ; l'un des étudiants vint droit à lui en lui présentant une croix et en criant : « Arrière, Satan ; » l'autre ouvrit un bréviaire; on lui dit qu'il était possédé, il le crut sans peine, et demanda qu'on lui laissât se laver la bouche avec un peu de vin. On le laissa faire ; il prit son outre, l'ouvrit, en approcha un vase et y versa une espèce de vin sauvage mêlé de laine, d'étoupe, et si velu, si barbu, qu'on eût pu le croire contemporain de Noé. A ce nouvel événement, le vieux acheva de perdre patience ; mais, voyant tous les visages décomposés par le rire, il prit sagement le parti de se taire et de rejoindre les sacripants et les filles dans le coche qui les avait amenés. Les étudiants et le curé se huchèrent chacun sur un âne, et nous remontâmes dans notre voiture. Nous ne fûmes pas plutôt en route, que les uns et les autres se mirent à nous faire la nique et à se moquer de nous tout à leur aise.

— Seigneur élève, criait l'hôtelier, pareilles leçons vous feront vieux.

— Je suis prêtre, disait le curé, je dirai pour vous une messe.

— Seigneur mon cousin, hurlait l'étudiant maudit, c'est quand il en cuit qu'on se gratte, et non après.

— Je vous souhaite plus de prudence, seigneur don Diégo, ajoutait l'autre [1].

Nous feignîmes de ne pas entendre, mais Dieu sait combien nous étions furieux. La pensée de cette aventure nous conduisit jusqu'à Alcala, où nous arrivâmes à neuf heures; nous descendîmes à l'auberge, et nous passâmes le reste du jour à refaire le compte du souper de la veille sans parvenir à le tirer à clair.

V

CHAPITRE V.

Pablo fait son entrée à l'université d'Alcala. Il paye sa bienvenue en tribulations de toute espèce.

Nous quittâmes l'hôtellerie avant la nuit pour nous rendre au logis qu'on avait loué pour nous. C'était en dehors de la porte de Santiago et dans une maison où il ne logeait que des étudiants. L'hôte était du nombre de ceux qui croient en Dieu par courtoisie ou d'une manière inexacte; le peuple les appelle Morisques, et il y a encore à Alcala bon nombre de ces gens-là aussi bien que de certains autres qui ont de grands nez et qui n'en manquent que pour sentir le porc. Notre hôte donc, en me recevant, me fit plus mauvaise mine que

si j'étais curé et que si je venais lui réclamer son billet de confession [1]. Je ne sais s'il voulut, par cette réception, nous inspirer dès l'abord un certain respect pour sa personne ; je croirais plutôt que de telles manières sont d'usage entre ses pareils ; il n'est pas surprenant de trouver mauvais caractère chez ceux qui ne suivent pas une bonne loi. Nous déballâmes notre bagage (et après avoir donné audience au tailleur ordinaire des écoles), nous dressâmes nos lits et nous couchâmes. Nous avions besoin de sommeil, et notre première nuit fut excellente.

Il faisait à peine jour, que nous fûmes éveillés par tous les étudiants de l'hôtel, qui vinrent en chemises réclamer à mon maître la bienvenue. Il n'y comprenait rien, et me demanda ce que c'était, pendant que, par précaution de ce qui pouvait arriver, je m'établissais entre deux matelas, ne laissant voir que la moitié du visage, de sorte que j'avais l'air d'une tortue. Mon maître leur ayant donné, sur leur demande, deux douzaines de réaux, ils se mirent à chanter et à pousser des cris du diable.

— Vive le camarade ! disaient-ils ; qu'il soit des nôtres, qu'il ait droit aux priviléges des anciens, qu'il ait la gale, qu'il soit honni, qu'il meure de faim comme nous tous ! Les beaux priviléges, sur ma foi ?

Et là-dessus ils dégringolèrent par l'escalier.

(Le tailleur que nous avions mandé la veille arriva, nous enveloppa de deux sacs de drap noir, qu'il intitula des

soutanelles, et désormais revêtus des insignes de la science,) nous prîmes le chemin des écoles.

Mon maître, présenté par des collégiaux connus de son père, fut conduit à sa classe ; mais moi, qui devais entrer dans une autre où je ne connaissais personne, je me mis à trembler dès que je me vis seul. J'entrai dans la cour ; je n'y eus pas plutôt mis les pieds, que du plus loin qu'ils me virent, tous les écoliers se mirent à crier :

— Un nouveau ! un nouveau !

(Je cherchai à faire bonne contenance, et je me mis à rire comme si tous ces cris ne m'eussent pas inquiété ; mais rien ne pouvait me préserver du martyre qui m'attendait. Les étudiants s'étaient groupés en silence à vingt pas de



moi; l'un d'eux s'avança gravement, m'examina froide-

ment, tourna autour de moi et rejoignit ses camarades; un second, un troisième, l'imitèrent avec le même sang-froid ; puis, petit à petit, un à un, tous se mirent en marche à la file comme les fidèles qui vont à l'offrande, et tous défilèrent autour de moi. Cette première cérémonie ne m'effraya guère, et je cherchais à faire meilleure contenance, lorsque je m'aperçus qu'une seconde épreuve se préparait : trois étudiants, qui paraissaient diriger toute la troupe, vinrent se placer devant moi et me firent sur mon nom, mon origine et mes premières études, plusieurs questions auxquelles je répondis de manière à me donner aux yeux de mes nouveaux compagnons au moins une grande réputation de franchise, si je n'en pouvais obtenir d'autre.

— ¿ Quel est ton nom ?

— Pablo, répondis-je du ton le plus bref.

— ¿ Quel est ton père ?

— Un homme investi de la confiance de ses concitoyens; il n'en est pas un qui ne consente à lui livrer sa tête ; ils n'ont pas un cheveu qui ne lui appartienne.

— ¿ Son métier ?

— Barbier.

— Bravo le nouveau ! hurlèrent les étudiants.

— ¿ Que sais-tu le mieux ?

— Supporter la faim et maudire les maîtres.

J'entendis autour de moi un murmure approbateur.

— ¿ Quelles sont les qualités nécessaires d'un loyal étudiant?

— Se rire de tout, mener joyeuse vie, ne rien savoir et n'étudier rien.

— Ce n'est pas mal, dit le président.

— ¿ Es-tu superstitieux, crois-tu aux augures?

— En certaines occasions.

— ¿ Lesquelles?

— Quand je vois un médecin, je m'attends à la mort ; un alguazil, à être molesté ; un tailleur, à être volé ; un apothicaire, à être empoisonné ; une femme, à être dupé ; un étudiant, à tout.

– Bien dit! cria toute la bande ; donnons-lui les preuves.

— Un instant, fit le président. — ¿ As-tu peur?

— Je n'en sais rien.

— ¿ Pourquoi n'en sais-tu rien?

— Si je le savais, je connaîtrais la peur.

— ¿ Crains-tu les épreuves auxquelles nous allons te soumettre?

— Aucunement.

— ¿ Consentirais-tu cependant à les racheter?

— Non.

— ¿ Pourquoi cela?

— Parce que, pour me racheter, il faut de l'argent et je n'en ai pas.

Je n'eus pas plutôt répondu, qu'un bandeau me tomba sur les yeux ; je me sentis enlevé et emporté je ne savais où par tous les étudiants, qui criaient à faire crouler les murailles. Ils me tenaient suspendu au-dessus de leurs têtes, et mon pauvre corps, passant de mains en mains, était tantôt à une extrémité, tantôt à l'autre du groupe formé par mes persécuteurs.

Enfin, nous arrivâmes au terme de ce triomphe improvisé; on me fit asseoir sur une planche que soutenaient deux étudiants; le président réclama le silence, me demanda si je voulais être un loyal camarade; je protestai de mes bonnes intentions. Il reprit que ces bonnes intentions ne suffisaient pas et que je devais payer ma bienvenue.

Je répondis de nouveau que j'étais hors d'état de le faire, et là-dessus le président ayant dit *amen*, toute l'assistance poussa un cri de joie, et un immense jet d'eau, provenant d'une pompe voisine, vint m'arroser tout le corps. La surprise me fit chanceler ; la planche sur laquelle j'étais assis

chavira, les étudiants qui la supportaient la laissèrent tomber, et je donnai de trois pieds de haut dans un vaste bassin où je barbottai de mon mieux aux hurlements de toute la multitude.

Quand tout ce bruit fut calmé, le président reprit la parole.

— Il a bien répondu, dit-il, je le tiens quitte du reste. Qu'on le tire de là et qu'on le laisse libre ; il sera des nôtres demain.

Là-dessus les bourreaux me repêchèrent transi de froid. Ils me remirent sur pied et s'éloignèrent à la hâte. Resté seul, j'arrachai mon bandeau et me mis à chercher notre logis, laissant sur mon chemin des traces ruisselantes de mon passage[2].) Heureusement pour moi qu'il était matin, et je ne rencontrai que deux ou trois gamins ; ils avaient sans doute de bons caractères, car ils se contentèrent de me lancer deux ou trois anguillades[3] et ils s'en allèrent.

Je montai en courant dans la chambre de mon maître ; en un tour de main je jetai bas ma soutanelle, mon manteau et mes chausses, je les pendis au balcon, et, m'enveloppant dans une couverture, je m'étendis sur un tapis où je ne tardai pas à m'endormir.

Quelque temps après, mon maître arriva de l'école ; il fut tout surpris de me voir là, et ne sachant rien de mon (humide) aventure, il se mit en colère et me tira les che-

veux de telle force, qu'un peu plus, et je me réveillais chauve. Je me levai en criant.

— ¿ Est-ce ainsi que l'on sert, Pablo? me dit-il; que signifie cette tenue? Voilà une nouvelle vie.

—¿ Et c'est comme cela, seigneur, répondis-je, que votre grâce me console de mes maux? Voyez dans quel état sont mon manteau et ma soutanelle; jamais je n'ai passé par une aussi cruelle épreuve.

Là-dessus je me mis à pleurer. Mon maître alla regarder mes vêtements.

— Pablo, me dit-il, veille sur toi et tiens-toi sur tes gardes; sache te défendre, car tu n'as plus ici ni père ni mère. ¿ D'où te vient tout cela?

Je lui racontai de quelle manière on avait procédé à ma réception (et quelque courroucé qu'il fût du mauvais traitement que j'avais subi, il ne put s'empêcher de sourire à mon récit). Il m'envoya reposer dans la chambre que je devais occuper en commun avec quatre domestiques des hôtes de la maison. Je dormis encore une heure ou deux, et quand vint le soir, après que mon maître m'eut envoyé à souper, je me trouvai aussi dispos que si rien ne me fût arrivé. Mais quand une fois les disgrâces viennent assaillir quelqu'un, il semble que ce doive être sans fin; elles sont comme les grains d'un chapelet : si le cordon se brise, ils tombent et se suivent tous par le même chemin.

Les autres valets vinrent se coucher; ils me dirent bon

soir, me demandèrent si j'étais malade et pourquoi j'étais au lit. Le récit de mon aventure leur fit jeter les hauts cris.

— Des luthériens, disait l'un en se signant, ne seraient pas capables de pareille méchanceté.

— Le recteur, disait l'autre, est bien coupable de ne pas l'avoir empêchée. ¿ Connaissez-vous ceux qui se sont ainsi conduits envers vous ?

Je répondis que je n'en connaissais pas un et les remerciai de la compassion qu'ils me témoignaient. Il se déshabillèrent, se couchèrent, soufflèrent la chandelle, et je me rendormis, heureux de trouver chez eux une affection aussi fraternelle.

Il était environ minuit, lorsque je fus réveillé par les cris de l'un d'eux.

— Au voleur ! disait-il ; on me tue !

J'entendis du côté de son lit des coups, des cris étouffés, et aussitôt je levai la tête.

— ¿ Qu'est-ce que cela ? demandai-je.

Je fus à peine découvert, que je sentis tomber sur mes épaules une grêle de coups de corde. Je criai, je voulus me lever ; l'autre criait aussi, moi j'étais le seul battu.

— A moi ! au secours ! justice de Dieu ! m'écriai-je

Mais les coups pleuvaient sur moi si menu, que je n'eus d'autre remède que de me cacher sous mon lit.

Aussitôt que je fus à l'abri, j'entendis mes camarades de chambre qui criaient à leur tour, et je pensai que quelque étranger s'était introduit parmi nous pour nous administrer de la sorte.

Enfin, au bout d'un instant, les coups cessèrent ; mes quatre camarades se mirent à crier vengeance ; puis, j'entendis la porte s'ouvrir, se refermer, et l'un d'eux se lever pour en pousser les verrous. J'étais, moi, toujours blotti sous mon lit, me plaignant comme un chien pris dans une porte ; les coups avaient cessé (mais j'entendais toujours mes camarades se plaindre, et craignant que mon retour sur mon lit ne fût le signal d'une nouvelle attaque, je n'osai sortir de ma cachette.

Cependant les camarades, après s'être plaints encore quelques instants et après avoir chuchoté quelque peu à voix basse, paraissaient s'être endormis ; la nuit était d'ailleurs fort avancée ; je me levai donc petit à petit ; je tâtai mon lit, où je reconnus avec joie que personne n'avait pris ma place ; et tout engourdi par la fatigue, par le besoin du sommeil et par mon bain forcé de la journée, je m'empressai de m'y étendre de nouveau ; je levai donc une jambe, puis l'autre, je soulevai la couverture, me glissai tout d'une pièce dans l'intérieur, puis tout aussitôt j'en sortis d'un seul bond en poussant des cris affreux. J'étais complétement réveillé, mes camarades font de même ; ils m'entourent pendant que je me démenais comme un écor-

ché dans l'alcool ; toute la maison se met sur pied ; on apporte de la lumière ; mon maître accourt, m'accable de questions auxquelles je réponds en criant de plus belle. Enfin, on soulève ma couverture, on découvre mon lit, et l'on reconnaît que, pour me faire pièce, et après m'avoir eux-mêmes vertement flagellé, mes camarades avaient trouvé fort plaisant, pendant que j'étais blotti sous mon lit, d'en saupoudrer l'intérieur de rognures de crin, de grains de sable et d'épingles.

On m'examina, et dès qu'on eut reconnu que j'avais eu plus de peur que de mal, on se mit à rire, les camarades surtout [4]).

Le jour venu, on me laissa seul, et une fois sans témoins, je me mis à pleurer de rage. Je reconnus avec douleur qu'il m'était arrivé plus de tribulations en un jour à Alcala qu'en trois mois chez le licencié Cabra.

A midi, je me levai ; ma soutanelle était à peu près sèche, je m'habillai et je rejoignis mon maître, qui me demanda comment je me trouvais.

On déjeuna ; puis les autres valets m'entourèrent, et comme j'avais bravement pris mon parti sur toutes mes tribulations de la veille, je me mis à en rire avec eux.

— Alerte, Pablo, me dis-je tout bas ; alerte (il faut te faire ici une vie nouvelle et ne pas oublier le meilleur précepte de ta mère, aie l'œil au guet ; et, en attendant la barbe, tiens-toi du moins le menton sur l'épaule.

Ce parti une fois pris, je tendis la main à mes persécuteurs.)

Aussi, à partir de ce jour, je n'eus au logis que des frères, et je ne rencontrai dans les cours de l'école que de francs camarades.

VI

CHAPITRE VI.

Pablo devient mauvais garnement. Histoire de ses premières espiègleries.

FAIS comme tu verras faire, — *haz como vieres* — dit le proverbe, et le proverbe a raison ; à force d'y songer, je formai la résolution d'être vaurien avec les vauriens, et plus vaurien que tous, s'il était possible. Je ne sais si j'en suis venu à bout, mais je puis vous assurer, messeigneurs, que j'ai fait en cela tout ce que mes moyens m'ont permis. Je commençai par condamner à la peine de mort tous les petits cochons qui entreraient dans la maison (et l'état de liberté dont jouit cet animal en la ville d'Alcala rendait ces

visites très-fréquentes. Je jurai le massacre de) tous les poulets de notre gouvernante qui oseraient quitter la basse-cour pour pénétrer dans ma chambre, et je dois dire que je mis tous mes soins à leur faciliter ce passage.

Un jour, deux porcs de la plus belle venue s'introduisirent au logis ; j'étais à jouer avec les autres valets ; j'entendis grogner.

— Allez donc voir, dis-je à l'un d'eux, qui ose s'exprimer de la sorte en notre demeure. Vrai Dieu ! ajoutai-je quand il m'eut dénoncé les coupables ; c'est bien de l'insolence et bien de l'audace !

Je me mis, là-dessus, dans une grande colère, et courant fermer la porte, je marchai vers les deux insolents l'épée haute, et je la leur engainai dans la poitrine. Ils se mirent à faire les cris que vous savez ; mais les camarades et moi, pour couvrir le bruit, nous nous mîmes à chanter à tue-tête jusqu'à ce qu'ils eussent expiré entre nos bras. L'exécution faite, nous nous mîmes à l'œuvre, et en un clin d'œil nos victimes furent flambées à un feu de paille, dépecées et mises en quartier. Tout était fini, quand vinrent nos maîtres, si ce n'est toutefois le boudin, qui n'était pas des mieux préparés, attendu que, pressés comme nous l'étions, nous avions laissé dans les boyaux la moitié de ce qu'ils renfermaient.

Don Diégo et notre majordome crurent toutefois qu'il était de leur devoir de me semoncer vertement ; mais les

habitants du logis et les amis de mon maître riaient de telle sorte, qu'ils obtinrent bientôt ma grâce.

— ¿ Que diras-tu, me demanda don Diégo, si on porte plainte et si la justice s'empare de toi?

— J'accuserai la faim, répondis-je, c'est la protectrice des étudiants; si l'excuse ne suffit pas, je dirai qu'à l'air familier avec lequel ces messieurs étaient entrés, j'avais cru qu'ils étaient de la maison.

Tout le monde se mit à rire.

— Bravo ! Pablo, ajouta mon maître; vous commencez à merveille.

Don Diégo et moi nous étions les deux extrêmes, lui la vertu, moi le vice ; il était le garçon le plus calme et le plus religieux du monde; nul n'avait d'aussi grandes dispositions que moi à la turbulence, et cependant nous vivions ensemble dans la plus parfaite harmonie. J'avais aussi obtenu les bonnes grâces de la gouvernante du logis (et pour me les conserver, j'avais renoncé à la mort de ses volailles). Mon maître et ses amis, qui vivaient ensemble, m'avaient nommé le dépensier de la communauté, et j'avais hérité de Judas, qui avait rempli de semblables fonctions, un goût fort prononcé pour l'anse du panier. La gouvernante et moi nous nous entendions comme bohémiens en campagne, et, grâce à nous, la dépense allait bon train.

Elle disait souvent à mon maître quand j'étais présent :

— On ne trouverait pas, seigneur, un serviteur comme

ce petit Pablo, s'il n'était aussi espiègle. Gardez-le bien, seigneur, car on peut lui passer ses espiègleries en faveur de sa fidélité. Il n'y a pas au monde un pourvoyeur plus intelligent.

J'en disais d'elle tout autant de mon côté, de sorte que nous en faisions accroire à toute la maison. Quand nous achetions ensemble de l'huile, du charbon ou du lard, nous en mettions de côté une bonne moitié, que nous revendions à nos maîtres quand la provision était épuisée...; puis nous leur disions qu'ils étaient prodigues, qu'ils allaient trop vite et qu'à pareil train le bien du roi ne suffirait pas. Quand il m'arrivait d'acheter quelque chose au marché à sa juste valeur, nous nous donnions le mot pour nous quereller.

— ¿ Comment, Pablo, me disait-elle, voudrez-vous me faire croire qu'il y a là pour un demi-réal de salade?

Je feignais de pleurer, je criais, j'allais me plaindre à mon maître, je le priais d'envoyer le majordome aux enquêtes et de faire taire la gouvernante qui me querellait à plaisir. L'enquête se faisait, et le majordome revenait convaincu, ainsi que mon maître, de ma probité autant que du zèle de la gouvernante.

— Ah! disait don Diégo, si Pablico était aussi vertueux qu'il est fidèle!

¿ Je gagerais, messeigneurs, que vous vous effrayez d'avance à la pensée de la somme que nous économisâmes en une année? Elle dut être forte, en effet, mais nous ne

nous crûmes pas obligés à en faire profiter nos maîtres. La gouvernante se confessait d'ailleurs tous les huit jours, et jamais je ne vis en elle pensée ou apparence de restitution, ni même le plus petit scrupule, et cependant c'était une sainte. Elle portait sans cesse au cou un rosaire de telle taille, qu'il eût été plus commode de porter sur les épaules une charge de bois; des poignées d'images, de croix, et de médailles d'Indulgence y étaient suspendues, et elle assurait que chaque nuit elle priait sur tout cela pour ses bienfaiteurs. Elle comptait une centaine de saints pour ses avocats, et, en bonne conscience, il lui en fallait bien autant pour se faire pardonner ses péchés. Elle les priait en latin pour faire l'innocente et composait une multitude de mots inconnus à Cicéron et qui nous faisaient mourir de rire. Elle avait bien quelques petites industries dont on ne parle pas en bonne compagnie; (en duègne consommée, elle savait à merveille conduire une intrigue, transmettre un message, et je crois que, comme ma mère, elle aspirait au surnom d'algébriste d'amour. Si ce sont là des crimes et des défauts, elle les avouait du moins avec une extrême franchise); elle assurait qu'ils lui venaient de famille, comme aux rois de France le don de guérir les écrouelles.

Il était dans notre intérêt de vivre toujours en bonne intelligence; mais nul n'ignore que deux amis, lorsqu'ils sont également avides, finissent par se tromper l'un l'autre. (Sachant qu'il en devait être ainsi entre nous, je tins à honneur de n'être pas devancé. Voyez où nous mènent l'amour-propre et le génie du mal! ¿Peut-on calculer le nombre d'associations utiles qu'ils ont rompues ici-bas?)

La gouvernante élevait des poules dans la cour, et j'avais bien envie de lui en manger une ; elle avait aussi douze ou treize poulets déjà forts. Un jour qu'elle était à leur donner à manger, je l'entendis leur dire *pie*, *pie*, à plusieurs reprises. A cette manière d'appeler les poulets, je jetai les hauts cris.

— Corps de Dieu ! voisine, lui dis-je, que n'avez-vous tué un homme, ou détourné l'argent du roi, choses que je pourrais taire, plutôt que d'avoir fait ce que vous venez de faire et qu'il me sera impossible de cacher ! Malheur à vous et à moi !

A ces exclamations, que je fis avec le plus grand sérieux, la gouvernante fut toute troublée.

— ¿ Qu'ai-je donc fait, Pablo? me dit-elle ; si tu veux plaisanter, ne m'effraye pas davantage.

— Plaisanter ! Ah ! plût à Dieu ! mais je ne puis cacher tout cela à l'Inquisition, sous peine d'être excommunié !

— L'Inquisition ! fit-elle, et elle se mit à trembler : ¿ ai-je donc fait quelque chose contre la foi ?

— C'est là ce qu'il y a de pis ; ne badinez pas avec les inquisiteurs, dites que vous avez péché par sottise, que vous avez regret de vos paroles, mais ne niez pas ce blasphème et votre irrévérence.

— ¿ Pablo, reprit-elle avec effroi, si je dis que j'ai regret de mes paroles, me puniront-ils ?

— Non, ils vous absoudront.

— Alors j'ai regret, ¿ mais de quoi? Dites-le moi, car je ne le sais pas, aussi vrai que je désire le repos éternel pour ceux que j'ai perdus.

— ¿ Est-il possible que vous ne le sachiez pas? Je ne sais comment vous le dire, car l'irrévérence est telle, qu'elle me fait trembler. ¿ Ne vous souvenez-vous pas que vous avez dit à vos poulets *pie, pie?* Pie est le nom de plusieurs papes, vicaires de Dieu et chefs de l'Église ; ce péché vous semble-t-il peu de chose?

La pauvre femme resta comme morte.

— Pablo, me dit-elle, c'est vrai, je l'ai dit; mais puisse Dieu ne pas me pardonner si je l'ai dit avec malice; j'en ai regret; vois s'il y a quelque moyen qui puisse me sauver d'être accusée, car je mourrai si je me vois à l'Inquisition.

— Si vous jurez sur l'autel que vous n'y avez pas mis de malice, je pourrai assurément ne pas vous accuser, mais il est nécessaire que vous me donniez ces deux poulets qui ont mangé quand vous les avez appelés du très-saint nom des pontifes, je les porterai à un familier pour qu'il les brûle, parce qu'ils sont damnés, et après cela vous jurerez de ne plus recommencer d'aucune manière [1].

— Eh bien, Pablo, me dit-elle toute joyeuse, emporte-les tout de suite; demain je jurerai.

— Ce qui est le pis, ajoutai-je pour la persuader encore

plus, ce qui est le pis, Cyprienne — elle se nommait ainsi — c'est que je cours des dangers, car le familier me demandera si c'est moi, et il pourra me faire quelque avanie; portez-les vous-même, car en vérité j'ai peur.

— Pablo, reprit-elle en entendant cela, aie pitié de moi pour l'amour de Dieu, porte-les, il ne peut rien t'arriver.

Je me fis prier beaucoup, et enfin, — c'était ce que je voulais, — je me déterminai; je pris les poulets, j'allai les cacher dans ma chambre, je feignis de sortir, puis je revins.

— Cela s'est mieux passé que je ne croyais, lui dis-je; le bon petit familier voulait venir avec moi pour voir la femme, mais je l'ai gentiment entortillé et j'ai arrangé l'affaire.

Elle me donna mille embrassades et un autre poulet pour moi. J'allai avec lui rejoindre ses compagnons, et je fis faire chez un pâtissier une fricassée que je mangeai avec les autres valets. La gouvernante et don Diégo apprirent la plaisanterie, et toute la maison s'en amusa fort; la pauvre Cyprienne en eut à la fin tant de chagrin, qu'elle en pensa mourir, et, dans sa colère, elle fut à deux doigts de dévoiler mes rapines; mais son propre intérêt la retint.

Une fois brouillé avec elle, je ne pouvais plus la tromper; je cherchai donc quelque autre moyen de m'amuser, et, pour cela, je m'étudiai à ce qu'on appelle, en termes d'étudiants, *courir quelque chose*. C'est une honnête traduction de voler.

Il m'arriva en ce genre les aventures les plus plaisantes. Passant un soir vers les neuf heures dans la grande rue, et il s'y trouvait peu de monde à ce moment, j'aperçus une boutique de confiseur, et sur l'étalage une petite boîte de raisins. Je prends mon vol, je m'approche, je saisis la boîte et me mets à courir ; le confiseur s'élance à ma poursuite ; avec lui ses serviteurs et ses voisins. J'étais chargé, et bien que j'eusse de l'avance, je vis qu'ils allaient m'atteindre. Au détour d'une rue je jette la boîte à terre ; je m'assieds dessus, j'enveloppe rapidement ma jambe avec mon manteau, et je me mets à crier en la tenant à deux mains :



— Holà ! Dieu lui pardonne, il m'a foulé aux pieds.

Ils m'entendirent et accoururent ; alors, je me dis à dire :

— Très-sainte mère de Dieu !..... et le reste de la prière du soir.

Le confiseur et les autres avaient l'air furieux, et criaient à tue-tête.

— ¿Frère, me dirent-ils, un homme n'a-t-il point passé par ici ?

— Il est en avant, répondis-je ; il m'a marché sur la jambe ; mais loué soit le Seigneur !

Ils gagnèrent au pied là-dessus, et s'éloignèrent. Resté seul, j'emportai la boîte au logis, et je racontai l'affaire. Les camarades me félicitèrent beaucoup, mais ne voulurent pas croire que cela me fût arrivé de la sorte ; je les invitai donc à venir le lendemain soir me voir *courir* quelque autre boîte.

Ils vinrent au rendez-vous ; ils remarquèrent que les boîtes étaient dans l'intérieur de la boutique, et qu'on ne pouvait les prendre avec la main ; ils jugèrent donc la chose impossible. D'ailleurs, le confiseur, averti par ce qui était arrivé à son confrère aux raisins, se tenait sur ses gardes. J'arrive, et, à douze pas de la boutique, je mets à la main mon épée, qui était un fort estoc. Je m'élance vers la boutique en criant : Meurs ! et je porte une pointe vers le confiseur ; il se laisse tomber, je pique une boîte, je l'enfile de mon épée et je m'en vais. Les camarades étaient ébahis de mon adresse, et mouraient de rire de voir le confiseur qui demandait qu'on l'examinât ; disant que sans doute je l'avais blessé ; que j'étais un homme avec lequel il avait eu une querelle. Mais en levant les yeux, et en reconnaissant le désordre que l'enlèvement d'une boîte avait mis parmi les

autres, il devina la ruse, et se mit à se signer de telle sorte, qu'on crut qu'il n'en finirait pas. J'avoue que jamais succès ne me fit plus de plaisir. Les camarades disaient qu'à moi seul je pouvais soutenir la maison avec ce que je *courais*, ce qui est la même chose que voler, à mot couvert.

J'étais jeune, et les éloges qu'on donnait à mon adresse m'excitaient chaque jour à de nouvelles espiègleries. (Que de fois la nuit j'ai décroché et changé de place les enseignes des marchands ; que de fois j'ai mis en campagne les alguazils et le guet ; que de fois j'ai mis en émoi les bons habitants d'Alcala en criant au feu au milieu de la nuit! A l'université, j'étais le bourreau des nouveaux, le mauvais démon des recteurs, le tyran des garçons de salle.) J'ai volé aux couvents de nonnes je ne sais combien de tasses et de petits pots, et quand j'allais y demander à boire, je ne rendais jamais le vase dans lequel on me servait ; c'est à cause de mes larcins que ces dames ne donnent plus rien maintenant sans gage [2].

Enfin, je promis à don Diégo et à tous ses amis d'enlever un soir les épées de la ronde elle-même. Nous convînmes d'un jour, et nous nous rendîmes tous ensemble au lieu choisi. Je marchais en avant, et, dès que j'avisai la justice, j'allai à elle avec un autre valet du logis.

— ¿ Est-ce la justice ? demandai-je d'un air fort agité.

— C'est elle, répondit-on.

— ¿ Est-ce le corrégidor ?

— C'est lui.

Je me jetai à genoux.

— Seigneur, lui dis-je, mon salut, ma vengeance, et l'intérêt de l'État sont entre vos mains. Si Votre Grâce veut faire une grande capture, qu'elle daigne me permettre de lui parler un instant à l'écart.

Il fit ce que je lui demandais, et déjà les archers empoignaient leurs épées, et les alguazils leurs baguettes.

— Seigneur, continuai-je, je viens de Séville à la suite de six hommes, les plus criminels du monde, tous voleurs et assassins. L'un d'eux a tué ma mère et un mien frère pour les voler; j'ai la preuve de ce fait. Avec eux, selon ce que j'ai ouï dire, est un espion français, et, à leurs propos, je soupçonne – ici je baissai la voix — qu'il appartient à Antonio Perez [3].

A ces mots, le corrégidor fit un saut en avant.

— Où sont-ils?

— Seigneur, dans la maison publique ; que Votre Grâce se hâte : les âmes de ma mère, de mon frère, vous le payeront en prières ; et le roi !...

— Sus donc, Jésus ! ne perdons pas de temps; suivez-moi tous ; donnez-moi une rondache.

— Seigneur, repris-je en l'attirant de nouveau à l'écart, Votre Grâce va se perdre si elle agit de la sorte. Il est important que vous entriez tous sans épées, un à un, car ils

sont dans des chambres, ils ont des pistolets, et s'ils vous voient entrer avec des épées, comme la justice seule a le droit d'en porter, ils feront feu. Il vaut mieux n'avoir que des dagues, et leur saisir les bras par derrière ; nous sommes assez nombreux pour cela.

Le moyen plut au corrégidor et la capture à faire l'allécha. Nous approchions ; le corrégidor, prévenu, ordonna à ses gens de cacher leurs épées sous l'herbe dans un champ qui était presque en face de la maison. Ils le firent et passèrent outre. J'avais averti mon camarade que voir déposer les épées, les prendre et gagner le logis devaient être tout un. Il n'y manqua pas ; quand les recors entrèrent, je passai le dernier, et dès qu'ils furent mêlés parmi les gens qui étaient là, je leur faussai compagnie, j'enfilai une petite rue qui conduit à la Victoire, et un lévrier ne m'eût pas atteint. Une fois entrés et ne voyant rien que des étudiants et des libertins, c'est tout un, les recors me cherchèrent et ne me trouvèrent pas ; ils se doutèrent de la ruse, coururent à leurs épées et n'en virent pas la moitié d'une.

¿ Qui pourrait dire les recherches que firent cette nuit-là le corrégidor et le recteur ? Ils allèrent dans toutes les cours, visitèrent tous les lits. Ils vinrent à notre maison. Pour ne pas être reconnu, je m'étais étendu sur mon lit, un mouchoir autour de la tête, un cierge d'une main et un crucifix de l'autre ; près de moi un camarade vêtu en clerc m'aidait à mourir, et les autres récitaient les litanies. Le recteur vint et avec lui la justice, et ils sortirent aussitôt, ne pouvant penser qu'ils trouveraient là ce qu'ils cher-

chaient. Ils ne regardèrent rien, et mieux, le recteur me dit un répons. Il demanda si j'avais déjà perdu la parole, on lui répondit que oui ; et là-dessus ils s'en allèrent, désespérant de trouver quelque indice. Le recteur jura qu'il livrerait le coupable s'il le découvrait, le corrégidor jura de le pendre, fût-il le fils d'un grand, et moi je me levai.

Si vous allez à Alcala, messeigneurs, vous y entendrez parler de cette mystification, on s'en souvient encore. Je ne vous dirai pas comment je rendis la place du marché aussi peu sûre que le carrefour d'une forêt, comment je frappai d'impôts les boutiques de drapiers, les magasins d'orfévres, voire même les étalages des fruitières, car je ne pus jamais oublier l'affront que j'avais reçu de celles de Ségovie, quand je fus roi des coqs ; les jardins, les vignes, les vergers d'alentour me payaient tous la dîme. Aussi, ces bagatelles et quelques autres me donnèrent la réputation d'un homme actif et subtil entre tous. J'étais le favori des jeunes cavaliers amis de mon maître ; ils se disputaient mes services et à peine me laissaient-ils à don Diégo, à qui j'accordai toujours cependant le respect que je lui devais et le dévouement que méritait son affection pour moi.

VII

CHAPITRE VII.

Don Diégo retourne à Ségovie. Pablo apprend la mort de ses parents et se fait une règle de conduite pour l'avenir.

Au bout de quelque temps, don Diégo reçut de son père une lettre qui en renfermait une seconde pour moi. Cette lettre était d'un mien oncle, nommé Alonso Ramplon, proche parent de toutes les vertus possibles [1], et fort connu à Ségovie, où il tenait de très-près à la Justice. Le fait est que de toutes les résolutions un peu capitales qu'elle avait prises depuis quatre ans, pas une ne s'était exécutée sans lui. Il était bourreau, puisqu'il faut dire la vérité, mais un aigle

parmi ceux du métier. A le voir à l'œuvre, on avait l'eau à la bouche de se laisser pendre.

Voici le contenu de la lettre qu'il m'adressa de Ségovie à Alcala :

« Mon fils Pablo, — c'est ainsi qu'il m'appelait, tant il avait d'affection pour moi, — les grandes occupations que me donne, dans la place que je remplis, le service de Sa Majesté, ne m'ont pas permis de vous écrire plus tôt ; si le service du roi a des désagréments, c'est surtout par l'excès du travail, et encore j'en suis bien dédommagé par l'obscur honneur d'être au nombre de ses serviteurs. J'ai le chagrin d'avoir à vous donner des nouvelles peu agréables. Votre père est mort, il y a huit jours, plus courageusement qu'aucun homme en ce monde ; je puis le dire, car c'est moi qui l'ai guindé [2]. Il monta sur son âne sans mettre le pied à l'étrier ; la jaquette du supplice lui allait comme si elle eût été faite pour lui ; en un mot, il avait si bonne prestance, que tous ceux qui le voyaient passer précédé de la croix, le jugeaient digne de sa future élévation. Il allait d'un air délibéré, regardant aux fenêtres, saluant tous ceux qui quittaient leurs travaux pour le voir ; deux fois même il se fit la moustache. Il engageait ses confesseurs à se reposer et approuvait ce qu'ils disaient de bon. Arrivé à la croix de bois [3], il mit le pied sur l'échelle, ne monta ni trop lentement ni comme un chat, et, rencontrant un échelon brisé, il se retourna vers la justice et la pria de le faire remplacer pour la prochaine occasion, attendu que d'autres n'auraient peut-être pas autant d'assurance que

lui. Je ne puis vous exprimer jusqu'à quel point il plut à tout le monde.

« Arrivé au haut, il s'assit, rejeta en arrière les plis de son vêtement, prit la corde et se la mit à la gorge. Voyant en ce moment que le théatin voulait le prêcher, il se retourna vers lui.

« — Frère, lui fit-il, je le prends pour dit; donnez-moi un peu de *Credo* et finissons promptement, je ne voudrais pas paraître long.

« Ainsi fut fait; il me recommanda de lui mettre son chaperon sur le côté, de lui essuyer la bave, ce que je fis. Il tomba sans ramasser ses jambes et sans faire de contorsions. Il se tint, en un mot, très-gravement; on ne pouvait demander davantage. Je le mis en quatre et lui donnai pour sépulture les grands chemins. Dieu sait quelle peine je ressens de le voir là, tenant table ouverte pour les corbeaux; mais j'espère que les pâtissiers du pays nous consoleront en en mettant quelque peu dans leurs pâtés à quatre réaux [4].

« Quant à votre mère, bien qu'elle soit encore vivante, je puis presque vous en dire autant. L'inquisition de Tolède l'a fait mettre en prison, parce qu'elle déterrait les morts. Il paraît qu'elle faisait la sorcière, et on a dit que chaque nuit elle embrassait un bouc sur l'œil sans prunelle. On a trouvé dans son logis plus de jambes, de bras et de têtes qu'il n'en faudrait à une chapelle de miracles, et l'on prétend que, comme la vieille Célestine [5]..... On

dit enfin qu'elle a figuré dans un *auto-de-fé*, le jour de la Trinité, avec quatre cents condamnés à mort.

« J'en suis bien chagrin, car elle nous déshonore tous, moi surtout, qui suis ministre du roi. De semblables parentés ne me vont pas.

« Vos parents, mon fils, ont laissé ici je ne sais quelle somme cachée, cela peut monter en tout à quatre cents ducats. Je suis votre oncle, ce que j'ai sera pour vous. Cette lettre reçue, vous pourrez venir ici ; avec ce que vous savez de latin et de rhétorique, vous serez un homme unique dans l'art du bourreau. Répondez-moi de suite, et d'ici là que Dieu vous garde.

« De Ségovie, etc... »



Je ne puis nier que cette nouvelle honte me fit une vive impression, et cependant je me consolai en partie ; — tel

est l'effet des vices chez les parents ; les enfants y trouvent une consolation à leurs peines, quelque grandes qu'elles soient. — Je courus trouver don Diégo ; il lisait la lettre de son père qui le rappelait auprès de lui, et qui, informé de mes espiègleries, lui mandait de ne pas m'emmener. Don Diégo me prévint qu'il allait partir, et me témoigna tout le chagrin qu'il avait de se séparer de moi. Celui que j'éprouvai n'était pas moins grand. Il m'offrit de me mettre au service d'un gentilhomme de ses amis, mais je le remerciai.

— Seigneur, lui dis-je en souriant, j'ai maintenant une autre ambition et d'autres projets, je vise plus haut ; je suis, à dater de ce jour, chef de famille, seul maître de mon nom, et je dois songer à en faire quelque chose.

Je lui appris comment mon père était mort aussi honorablement que l'homme le plus haut placé, comment il avait été découpé, comment on lui avait octroyé une noblesse à quatre quartiers [6], et dans quels termes tout cela m'avait été écrit par mon seigneur et oncle le bourreau, ainsi que la nouvelle de l'emprisonnement de maman ; j'ajoutai enfin qu'il me connaissait assez pour que je pusse lui dire tout cela sans honte.

Don Diégo prit une vive part à mes malheurs et me demanda ce que je comptais faire ; je lui communiquai mes projets, qu'il approuva. Il partit le lendemain fort tristement pour Ségovie, et je restai à la maison sans rien laisser entrevoir de ce que j'éprouvais. Je brûlai la lettre de mon

oncle, de crainte qu'elle ne tombât entre les mains de quelqu'un, et je commençai mes préparatifs pour me rendre moi aussi et seul à Ségovie, où je voulais recueillir mon héritage et connaître ma famille, afin de l'éviter.

VIII

CHAPITRE VIII.

Pablo quitte Alcala et se met en route pour Ségovie; ce qu'il lui arrive entre Alcala et Rejas, où il passe la nuit.

VINT enfin le jour de quitter la meilleure vie que j'aie jamais menée. Dieu sait combien je fus chagrin de quitter des amis si dévoués et si nombreux. Je vendis secrètement le peu que j'avais pour faire ma route, et, à l'aide de quelques fourberies, je parvins à réunir jusqu'à six cents réaux. Je louai une mule et je quittai le logis sans rien dire et sans autre bagage que mon chapeau.

¿ Comment exprimerai-je le chagrin que ressentit le

cordonnier pour les créances que je lui emportais, les gémissements de la gouvernante pour ses gages que je retenais, la colère de l'hôte pour le loyer de la maison?

L'un disait :

— Mon cœur l'avait deviné.

L'autre :

— On m'avait bien dit que c'était un maître fourbe et un escroc.

Enfin je partis, tellement aimé de tous, que mon absence en laissa une moitié en larmes et l'autre moitié riant de celle qui pleurait.

Je cheminais en songeant à tout cela, lorsqu'au delà de Torote, je rencontrai un homme monté sur un mulet de bât. Il causait tout seul avec une grande volubilité, et il était tellement occupé de son sujet, que j'étais à côté de lui qu'il ne me voyait pas. Je le saluai et il me salua ; je lui demandai où il allait, et dès que nous eûmes échangé quelques questions, nous nous mîmes à parler de la descente du Turc et des forces du roi. Il prétendit m'exposer comment on pourrait conquérir la terre sainte et comment on prendrait Alger ; à tout ce qu'il me dit je reconnus que cet homme était un fou politique. Nous continuâmes à causer assez joyeusement, et, d'une chose à l'autre, nous tombâmes sur la Flandre. Arrivé là, il se mit à soupirer.

— Ce pays, s'écria-t-il, me coûte plus qu'au roi ; voici quatorze ans que je médite un expédient qui pacifierait tout en un instant s'il n'était aussi impossible.

— ¿ Quelle peut être, lui dis-je, cette chose impossible qui pourrait produire un si important résultat?

— Quand je dis impossible, seigneur, reprit-il, ce n'est pas ma pensée bien réelle, car rien n'est plus simple. Cette chose n'est impossible que parce qu'on ne voudra pas la faire. Si je ne craignais de vous ennuyer, je vous dirais ce que c'est; du reste, on le saura plus tard, car je compte la faire imprimer avec quelques autres mémoires dans lesquels j'indique au roi deux moyens de réduire Ostende.

Je le priai de me les faire connaître; il tira alors de sa poche un rouleau de papier sur lequel il me montra le plan du fort de l'ennemi et celui du nôtre.

— Vous voyez, me dit-il, que la difficulté en cette affaire consiste dans ce petit bras de mer; eh bien, je donnerais l'ordre de le supprimer en le desséchant avec des éponges.

Cette extravagance m'arracha un grand éclat de rire, et mon homme me regarda en face.

— Je n'ai dit cela à personne qui n'ait ri comme vous, tant ce projet fait de plaisir à tout le monde.

— Je n'en doute pas, répliquai-je, c'est l'effet tout naturel d'une pensée aussi neuve et aussi judicieuse; mais songez, je vous prie, qu'à mesure que vous épongerez l'eau, la mer en rapportera tout autant.

— La mer ne fera point cela, j'y ai mûrement réfléchi;

j'ai imaginé, pour obvier à cet inconvénient, d'en creuser le fond de douze stades sur ce point-là.

Je ne répliquai rien, de crainte qu'il ne me dît qu'il avait aussi un expédient pour faire descendre le ciel ici-bas. Jamais de ma vie je ne connus un pareil insensé. Il me disait que Juanelo n'avait rien fait de bien [1], qu'il se chargerait de faire monter toute l'eau du Tage à Tolède d'une manière plus facile. Quand je lui demandai ce nouveau moyen, il me répondit que c'était par enchantement.

— ¿ Avez-vous jamais rien entendu de semblable ?

— Du reste, ajouta-t-il, je n'exécuterai rien de tout cela que le roi ne me donne d'abord une commanderie ; je suis très-capable de la régir, et j'ai des titres de noblesse fort honorables.

Au milieu de ces propos et de ces extravagances, nous arrivâmes à Torrejon où il s'arrêta, parce qu'il y venait visiter une parente. Je continuais seul ma route, riant comme un fou des singulières occupations de cet original, lorsque Dieu et ma bonne étoile me firent apercevoir de loin une mule paissant en liberté l'herbe du grand chemin et près d'elle un homme à pied qui feuilletait un livre, faisait des raies dans la poussière et les mesurait avec un compas. Il passait d'un côté, il sautait de l'autre, et, de temps en temps, mettait ses doigts en croix, puis dansait autour de son ouvrage. J'avoue que je n'osai d'abord le regarder que de loin, pensant que c'était un enchanteur, et j'avais peine a me déterminer à passer près de lui. Je me

hasardai enfin, et quand je m'approchai il m'entendit. Il ferma son livre, alla chercher sa mule, et, en mettant le pied à l'étrier, il glissa et tomba. Je courus le relever.

— Je n'ai pas bien pris, me dit-il, le milieu de la proportion pour faire la circonférence en montant.

Je n'y compris rien et l'aidai à se remettre sur sa bête. A quelques pas de là, il me demanda si j'allais à Madrid par une ligne droite ou par un chemin circonflexe. Je ne savais ce que cela signifiait, et je répondis que je suivais la voie circonflexe. Il me demanda encore à qui était l'épée que je portais ; quand je lui eus dit qu'elle était à moi, il la prit et l'examina.

— Ces branches de la garde, fit-il, devraient être plus grandes, afin de mieux parer les coups de taille qui se forment sur le centre des estocades.

Là-dessus, il entama une démonstration si pompeuse et si diffuse, que force me fut de lui demander quel métier il professait.

— Je suis, me dit-il, un escrimeur habile par excellence, et je puis le prouver en toute occasion.

— Mais en vérité, repris-je en retenant un nouvel éclat de rire, à ce que je vous ai vu faire sur le grand chemin, des cercles, des angles, des lignes, je vous aurais pris plutôt pour un enchanteur.

— C'est, me répondit-il, que j'étudiais avec mon grand

compas une feinte par le quart de cercle, dont le résultat doit être la mort instantanée de l'adversaire, et je m'occupais à la rédiger en termes de mathématique.

— ¿ Est-il possible qu'il y ait de la mathématique là dedans?

— Non-seulement de la mathématique, mais encore de la théologie, de la philosophie, de la musique et de la médecine.

— Quant à cette dernière science, répliquai-je, je n'en doute pas, puisqu'il s'agit de tuer [2].

— Ne vous moquez pas, me dit-il, je vous enseignerai tout à l'heure un coup superbe ; parade, riposte à coups de taille en concentrant les spirales de l'épée.

— Je ne comprends rien à tout ce que vous me dites, grand ou petit.

— Ce livre vous en instruira, répondit-il ; il est intitulé *les Grandeurs de l'Épée ;* il est très-bon et il enseigne des miracles. Je vous le prouverai ce soir à Rejas, à la couchée ; nous prendrons deux broches, et vous me verrez faire des merveilles. N'en doutez pas, quiconque lira ce livre tuera tous ceux qu'il voudra.

— Ou ce livre, lui dis-je, enseigne à procurer la peste aux hommes, ou bien il a été composé par quelque docteur.

— Comment, docteur ! Bien entendu, c'est un grand savant, c'est même plus qu'un grand savant [3].

En causant de la sorte, nous arrivâmes à Rejas, et nous nous arrêtâmes devant une hôtellerie. Au moment où je descendais de ma mule, mon compagnon poussa de grands cris.

— Faites un angle obtus avec les jambes, ramenez-les en deux lignes parallèles et laissez-vous aller perpendiculairement sur le sol.

L'hôtelier, qui me vit rire, en fit autant et me demanda si ce cavalier qui parlait de la sorte était Indien. Mon escrimeur s'approcha de l'hôte.

— Seigneur, lui dit-il, donnez-moi, je vous prie, deux broches pour deux ou trois angles, je vous les rendrai sur-le-champ.

— Jésus! fit l'hôte, donnez-moi plutôt vos angles, ma femme les embrochera ; je n'ai jamais entendu prononcer le nom de ces oiseaux.

— Ce ne sont pas des oiseaux, répondit mon original; voyez un peu, ajouta-t-il en se tournant vers moi, ce que c'est que de ne pas savoir! Donnez-moi les broches je ne les veux que pour escrimer, et peut-être ce que vous me verrez faire aujourd'hui vous vaudra-t-il plus que tout ce que vous avez gagné en votre vie.

Les broches se trouvant occupées, il nous fallut prendre deux cuillers à marmite. Jamais on ne vit rien de plus risible au monde. Mon homme faisait un saut et disait :

— Avec ce mouvement, j'atteins plus loin et j'arrive aux degrés du profil.

Il faisait un autre saut, et il ajoutait :

— Maintenant j'emploie un mouvement ralenti pour tuer au naturel : ceci est d'estoc, et cela de taille.



Il ne m'approchait pas d'une lieue et tournait autour de moi avec sa cuiller; comme je n'étais pas fort tranquille, on eût pris cette comédie pour un assaut contre une marmite qui bout et qui s'enfuit.

— Voilà seulement le bon système, me dit-il enfin en s'arrêtant, plutôt que toutes les niaiseries qu'enseignent ces misérables maîtres d'escrime qui ne savent que boire.

Il avait à peine achevé ces mots, que nous vîmes sortir de l'hôtellerie un mulâtre qui montrait les dents. Il avait un chapeau rabattu en forme de parasol, un plastron de buffle sous un pourpoint déboutonné et garni de rubans : il avait les jambes cagneuses comme l'aigle impérial, le vi-

sage traversé d'estafilades, la barbe fourchue, les moustaches en fuseau, et une dague garnie de plus de grilles et de plus de traverses qu'un parloir de nonnes.

— Je suis examiné, nous dit-il en regardant la terre, et je porte mon brevet ; par le soleil, qui échauffe les moissons, je mettrai en morceaux quiconque parlera mal de tout bon fils qui professe les armes [1].

Redoutant quelque fâcheux événement, je me mis entre eux deux, disant au nouveau venu qu'on ne parlait pas de lui et qu'il avait tort de s'offenser.

— Qu'il mette l'épée à la main, s'il en a une, continua-t-il, qu'il laisse là sa cuiller à pot, et nous verrons quelle est la vraie science.

— Cet ouvrage l'apprend, dit à haute voix mon pauvre compagnon, en ouvrant son livre ; il a été imprimé avec permission du roi, et je soutiendrai avec la cuiller et sans la cuiller, ici ou ailleurs, que ce qu'il dit est la vérité. Mesurons, si vous en doutez. Là-dessus, il prit son compas, tira des lignes, et nous dit : — Cet angle est obtus.

— Je ne sais ce que c'est qu'angle et obtus, dit le maître en tirant sa dague, je n'ai entendu prononcer pareils mots de la vie ; place, et avec cette arme je le mettrai en morceaux.

Il attaqua le pauvre diable, qui se sauva en sautant par toute la maison.

— Il ne me blessera pas, nous cria-t-il en passant près de nous ; je lui ai gagné les degrés du profil.

L'hôte et ses gens furent obligés de s'interposer et de mettre la paix entre eux ; je les laissai faire, car je me pâmais de rire. On soupa, puis on nous mit dans une même chambre, le fou et moi, et nous nous couchâmes.

A deux heures du matin, il se leva en chemise et se mit à parcourir la chambre à tâtons, sautant et disant une foule d'extravagances en langue mathématique. Il me réveilla, puis s'en alla trouver l'hôte et lui demanda de la lumière, en lui disant qu'il avait trouvé pour l'estocade un terme de proportion qui était le segment de la subtendante. L'hôte était furieux et le donnait à tous les diables pour l'avoir réveillé ; il le traita de fou et le mit à la porte. Mon homme revint me trouver ; il me dit que si je voulais me lever, il me ferait voir la ruse si fameuse qu'il avait inventée contre le Turc et ses cimeterres ; il disait qu'il voulait aller l'enseigner au roi comme chose très-importante pour les catholiques. Le jour venu, nous nous habillâmes tous et payâmes notre gîte. On réconcilia le fou avec le maître d'armes, qui partit en convenant que le système de mon compagnon avait du bon, mais qu'il ferait plus de fous que d'adroits, parce que la plupart n'y entendaient rien.

IX

CHAPITRE IX.

Pablo rencontre un poëte.

Je pris le chemin de Madrid, et le fou me dit adieu, parce qu'il suivait une route différente. J'étais déjà à quelque distance, lorsqu'il revint en courant et en m'appelant de toutes ses forces. Nous étions au milieu de la campagne, où personne ne pouvait nous entendre; il s'en vint me parler à l'oreille.

— Sur votre vie, seigneur, me dit-il, ne parlez à personne des admirables secrets que je vous ai confiés en matière d'escrime ; gardez-les pour vous

seul, vous avez de l'intelligence, ils vous profiteront. Je lui en fis la promesse, et il s'en retourna.

Je fis plus d'une lieue sans rencontrer personne, songeant aux nombreuses difficultés que je trouverais pour vivre en honnête homme et en homme vertueux ; car j'avais d'abord à dissimuler le triste patrimoine que me laissaient mes parents et ensuite à me conduire de telle manière que ceux qui me connaissaient fussent forcés d'oublier de qui j'étais issu. J'étais tout heureux d'avoir des pensées aussi sages, et je me disais : Si je suis vertueux, on devra m'en savoir plus de gré, à moi qui n'ai personne pour m'apprendre à l'être, qu'à tout autre qui aura reçu la vertu comme héritage de famille.

J'allais discourant de la sorte, lorsque je rencontrai un clerc, déjà âgé, qui suivait sur une mule le chemin de Madrid. Nous liâmes conversation, et il me demanda tout aussitôt d'où je venais.

— D'Alcala, lui dis-je.

— Que Dieu maudisse d'aussi méchantes gens, s'écria-t-il ; il n'y a pas entre eux tous un seul homme d'esprit.

— ¿ Comment, lui demandai-je, pouvez-vous dire pareille chose d'un lieu qui réunit tant de savants ?

— Des savants ! répliqua-t-il, des savants ! Voici quatorze ans, seigneur, que je fais à Majalahonda, où j'ai été sacristain, des noëls, des chansons de Fête-Dieu, et ils n'ont pas daigné en couronner une seule. Je veux vous

convaincre de l'injustice qu'ils m'ont faite, et vous donner un échantillon de mes œuvres.

(Alors il tira de ses chausses un petit papier tout crasseux, et me lut quelques strophes si extravagantes, si ridiculement rimées, que je ne crois pas qu'il en existe de plus pitoyable dans la collection des noëls passés et présents [1].)

— ¿ Peut-on faire mieux? me dit-il. Croirez-vous que chacune de ces strophes me coûte plus d'un mois de travail et d'étude?

— Sans nul doute, répondis-je en étouffant une nouvelle envie de rire; de ma vie je n'ai rien entendu de plus gracieux (l'université d'Alcala n'est qu'une sotte, et ces couplets méritent toute sorte de récompenses).

— Ceci n'est qu'un jeu, seigneur ; veuillez écouter maintenant quelques pages d'un petit livre que j'ai fait en l'honneur des onze mille vierges, et dans lequel j'ai consacré à chacune cinquante huitains [2].

Je reculai d'épouvante à l'approche de ce demi-million de strophes, et je le suppliai de me donner en place quelque chose dans le genre divin [3]. Il se mit alors à me réciter une comédie qui comptait plus de journées que le chemin de Jérusalem.

— Je l'ai fait en deux jours, me dit-il, en voici le brouillon.

Il me montra une liasse qui n'avait pas moins de cinq

mains de papier. Cette comédie avait pour titre *l'Arche de Noé.* Tout s'y passait entre des coqs, des rats, des ânes, des renards et des sangliers, comme dans les fables d'Ésope. J'en louai beaucoup le plan et l'idée.

— Ceci m'appartient en propre, me dit-il ; on n'a rien encore fait de semblable dans le monde : la nouveauté l'emporte sur tout ici-bas, et si j'arrive à la faire représenter, on en parlera longtemps.

— ¿ Mais comment pourra-t-on la représenter, lui dis-je, si vous mettez en scène des animaux qui ne parlent pas ?

— C'est là la difficulté, et sans cela ce serait une œuvre incomparable. Mais je songe à y introduire quelques changements; ainsi j'en confierai les rôles à des perroquets, à des geais, à des pies qui peuvent apprendre à jaser, et j'aurai des singes pour les intermèdes.

— Ce sera assurément fort curieux.

— J'ai fait des choses bien plus remarquables, continua-t-il, pour une femme que j'aime. Voici neuf cent et un sonnets et douze rondeaux que j'ai composés sur ses jambes.

— ¿ Les avez-vous vues ? lui demandai-je.

— Je ne l'aurais pas osé par respect pour les ordres que j'ai reçus; mais mon imagination me les dépeignait.

J'avoue de bonne foi que quoique j'eusse du plaisir à

entendre le sacristain-poëte, j'eus peur de tant de mauvais vers, et je tâchai de mettre la conversation sur d'autres sujets.



— J'aperçois un lièvre, lui disais-je.

— Je puis vous citer, me répondit-il à l'instant, un sonnet où je compare ma maîtresse à cet animal.

— ¿ Voyez-vous, reprenais-je en l'interrompant, cette étoile qui se montre en plein jour ?

— Après le sonnet du lièvre, disait-il, je vous dirai le trentième, dans lequel je l'appelle étoile.

J'étais au désespoir de penser que je ne pouvais rien nommer qui ne lui eût fourni matière à quelque disparate, et je me crus sauvé lorsque nous approchâmes des faubourgs de Madrid, espérant que la crainte d'être entendu lui imposerait silence. Ce fut tout le contraire; dès que nous fûmes dans la rue, il éleva la voix pour faire connaître ce qu'il était. Je le suppliai de se taire, lui disant que si les enfants sentaient le poëte, il n'y aurait pas de trognon de chou qui ne vînt à notre adresse. Je lui dis en confidence qu'il fallait éviter de se faire connaître pour poëte, parce que depuis peu de temps un poëte renégat, qui avait renoncé aux muses pour mener une vie raisonnable, avait lancé contre ses confrères une pragmatique qui les déclarait fous [1]. (Cette fois j'avais touché la bonne corde. Notre homme n'avait fait de vers ni sur ce mot ni sur cette idée, et ma confidence l'effraya beaucoup. Il me demanda tout bas si cette pragmatique était promulguée; je lui répondis qu'elle le serait bientôt, qu'on n'attendait pour cela que quelque nouvelle impertinence de messieurs les poëtes. Dès ce moment il ne dit plus rien et se tint coi.)

Nous arrivâmes de la sorte à une hôtellerie où il avait coutume de descendre. A la porte se trouvaient plus de douze aveugles, qui reconnurent à l'instant le sacritain, les uns à l'odeur, les autres à la voix. Ils poussèrent de grands cris pour lui souhaiter la bienvenue, et le brave

homme les embrassa tous. L'un lui demanda une oraison pour le *juste juge* en vers graves et sentencieux, prêtant aux gestes et à l'action ; d'autres lui demandèrent des complaintes pour les âmes du purgatoire, et chacun lui donna huit réaux pour arrhes.

— Savez-vous, me dit-il quand il les eut congédiés, que ces aveugles vont me rapporter plus de trois cents réaux ; aussi, avec votre permission, je vais me retirer pendant quelques instants pour leur faire une partie de ces oraisons ; puis, après dîner, nous serons libres et nous causerons tout à l'aise.

X

X

CHAPITRE X.

Pablo va de Madrid à Cerecedilla, où il couche, et de Cerecedilla à Ségovie, où il rencontre son oncle.

Le poëte se retira quelques moments à l'écart, afin de méditer des hérésies et des pauvretés pour ses aveugles. Le dîner vint (et ses inspirations poétiques ne l'empêchèrent pas d'en prendre amplement et silencieusement sa part.

— ¿ Eh bien, seigneur sacristain, lui dis-je quand la faim nous eut laissé un peu de repos, avez-vous disposé une bonne partie de vos commandes, votre marchandise sera-t-elle de bon aloi?

— Grand Dieu, me répondit le pauvre homme, ne sachant s'il devait se mettre en colère, peut-on traiter un poëte de la sorte ! — Marchandise ! — Ce que j'en fais, seigneur, n'est que par amour de l'art et non par esprit mercantile. ¿ Ne vaut-il pas mieux entendre nos aveugles réciter de bonnes stances, des cantiques convenablement rimés, plutôt que ces psaumes sans rime ni raison, ces *canciones* estropiées et ces vers boiteux nés du cerveau de quelque pauvre hère de nos provinces? — Marchand, moi! — Oh ! seigneur, quel mot !) Moi, propriétaire de huit cent mille couplets effectifs ; moi qui ai demeuré dans la même hôtellerie que Lignan et qui ai dîné plus de deux fois avec Espinel ; moi qui me suis trouvé à Madrid aussi près de Lope de Vega que je le suis de vous ; qui ai vu don Alonso de Ercilla plus de mille fois ! ¿ Savez-vous que j'ai chez moi un portrait du divin Figueroa et que j'ai acheté les grègues que quitta Padilla lorsqu'il se fit moine [1]? Je les porte encore, ces grègues, quelque mauvaises qu'elles soient, les voici.

En parlant de la sorte, le brave sacristain nous exhiba ses culottes avec une gravité qui fit rire aux éclats tous les habitués de l'hôtellerie. (Il en fut tellement déconcerté, qu'il se leva de table sans ajouter un seul mot, et retourna s'enfermer dans sa chambre pour achever les stances de ses mendiants.) Il était, du reste, près de deux heures ; j'avais du chemin à faire avant la couchée ; je dis adieu au sacristain, et, mon écot payé, je me remis en route.

Je cheminais paisiblement sur le chemin qui conduit au

Puerto, lorsque Dieu, qui craignait sans doute que l'isolement ne me donnât de mauvaises pensées, me fit rencontrer un soldat. Nous nous saluâmes avec la plus grande politesse, et la connaissance ne fut pas longue. Il me demanda si je venais de la capitale ; je lui répondis que je n'avais fait qu'y passer.



— C'est tout ce qu'elle mérite, me dit-il aussitôt ; ce pays ne convient qu'à des gens de rien. J'aime mieux, j'en jure par le Christ, être à un siége comptant les heures dans la neige jusqu'à la ceinture et mangeant du bois, que de

supporter les injustices dont on abreuve les gens de bien en ce pays-là.

— Il y a de tout à Madrid, seigneur soldat, lui répondis-je; on sait y faire grand cas des gens de mérite.

— Grand cas! reprit-il d'un ton courroucé; voilà six mois que j'y sollicite inutilement une enseigne, après vingt années de service, après avoir perdu mon sang au service du roi, comme ces blessures en font preuve.

En même temps, il me découvrit sa cuisse droite pour me faire voir une cicatrice d'un pouce de long, à laquelle je reconnus plutôt les traces de quelque furoncle et le bistouri du barbier que le fer de l'ennemi. Il m'en montra ensuite deux autres à ses talons, en me disant que c'étaient des coups de feu; j'en avais deux semblables produites par des engelures. Il ôta son chapeau et me fit voir une estafilade qui lui partageait le nez, puis trois autres balafres qui se dessinaient sur sa figure comme les degrés d'une mappemonde.

— J'ai reçu tout cela à Paris, me dit-il, pour le service de Dieu et du roi; et pour toutes ces taillades de ma face, je n'ai obtenu que de belles paroles, ce qui ne vaut pas plus que de mauvaises actions. Lisez ces papiers, seigneur; par la vie du licencié! jamais homme, vive Dieu! jamais homme aussi signalé, j'en adjure le Christ! n'a fait semblables campagnes.

Jamais aussi *signalé*, le soldat disait vrai, car il l'était à coups de couteau. Alors il me tira d'une boîte de fer-blanc

des papiers qui sans doute avaient appartenu à un autre dont il prenait le nom. Je les lus et lui fis mille compliments, jurant que ni le Cid ni Bernardo n'avaient rien fait en comparaison de lui.

— Comment en comparaison! Dites encore, par Dieu! ni Garcia de Paredès, ni Julian Romero, ni tant d'autres braves. En dépit du diable, il n'y avait pas d'artillerie alors, et je jure Dieu que Bernardo n'en aurait pas pour une heure de ce temps-ci. Si vous allez en Flandre, mon jeune seigneur, faites-vous raconter les exploits du Brèche-Dent, et vous verrez ce qu'on vous dira.

— ¿ Est-ce donc vous? lui demandai-je.

— Eh! ¿ qui donc serait-ce si ce n'était moi? ¿ Ne voyez-vous pas cette brèche dans ma mâchoire? N'en parlons pas davantage, il ne sied pas à un homme de chanter ses propres louanges.

En discourant de la sorte, nous rencontrâmes un ermite monté sur un âne et portant une barbe qui lui descendait jusqu'aux genoux; il paraissait exténué et était vêtu de drap gris. Nous le saluâmes avec le *Deo gratias* accoutumé. Il nous fit admirer les blés de la campagne, et prit texte de là pour louer la miséricorde du Seigneur.

— Ah! mon père, interrompit le soldat en sautant, j'ai vu venir sur moi les piques plus épaisses que ces épis; je jure le Christ que j'ai fait tout ce que j'ai pu au sac d'Anvers; oui, certes, je jure Dieu...

L'ermite le pria de ne pas jurer autant.

— On reconnaît bien, mon père, que vous n'avez pas été soldat, puisque vous me blâmez d'une chose qui est inséparable de mon état.

J'éclatai de rire en voyant en quoi il faisait consister l'art militaire, et je ne doutai plus que ce ne fût quelque coquin, car il n'est point d'habitude plus détestée parmi les soldats de cœur et de mérite si elle ne l'est parmi tous.

Nous arrivâmes aux gorges du Puerto ; l'ermite récitait ses prières sur un chapelet qui valait son pesant de bois et qui ressemblait à un jeu de boules ; le soldat, de son côté, comparait les rochers aux châteaux qu'il avait vus ; il en examinait le côté fort et le côté faible, et désignait les points les plus convenables pour y placer de l'artillerie. Je les regardais tous deux et je craignais autant le rosaire de l'ermite avec ses grains énormes, que les mensonges du soldat.

— Oh ! disait celui-ci, comme je ferais sauter avec de la poudre une grande partie de cette gorge ! Quel grand service je rendrais aux voyageurs !

A Cerecedilla, où nous arrivâmes au sortir des gorges et à la chute du jour, nous entrâmes tous les trois dans une hôtellerie où nous demandâmes à souper. C'était un vendredi.

— Amusons-nous un peu en attendant, dit l'ermite, car

l'oisiveté est la mère de tous les vices ; jouons des *Ave Maria*.

Et laissant tomber son rosaire, il tira de sa manche un jeu de cartes.

— Jouons un peu d'argent plutôt, dit le soldat, cela nous amusera davantage ; j'ai cent réaux, je les risquerai.

—J'en risquerai autant, m'écriai-je, alléché par l'espoir du gain.

L'ermite ne voulait pas nous désobliger,

— J'accepte, répondit-il, j'ai sur moi l'huile de la lampe [2] qui monte à environ deux cents réaux.

Je me flattai d'être la chouette qui lui boirait son huile, mais je souhaite au Turc que tous ses projets réussissent de la sorte. Nous choisîmes le lansquenet, et, ce qu'il y eut de bon, c'est que l'ermite feignit de ne pas le connaître et nous pria de le lui enseigner. L'innocent homme nous laissa faire deux levées, après quoi il nous mena de telle sorte, qu'il fit en peu d'instants table nette C'était pitié de voir comme le fripon raflait tout du creux de sa main et recueillait de notre vivant notre triste héritage ; il avait perdu une bagatelle pour nous la reprendre ensuite avec tout le reste. A chaque coup le soldat lâchait un torrent de jurons, de malédictions et de blasphèmes (et l'ermite ne se donnait même plus la peine de l'empêcher de jurer). Moi, je me rongeais les ongles pendant que le

frère usait les siens sur la table, et il n'y avait pas de saint que je n'invoquasse.

L'honnête homme nous pluma complétement; il m'enleva six cents réaux, tout ce que j'avais, et au soldat les cent qu'il avait offerts. Nous lui proposâmes de continuer sur gages; il répondit que ce n'avait été qu'un passe-temps, que nous étions son prochain et qu'il ne voulait pas nous gagner davantage.

— Je vous donnerai maintenant un conseil, ajouta-t-il, ne jurez plus; voyez, je me suis recommandé à Dieu, et cela m'a porté bonheur.

Nous ne soupçonnions pas l'habileté de ses doigts et nous le crûmes; le soldat jura, mais de ne plus jouer jamais, et je fis comme lui.

— Vive Dieu! disait le pauvre sergent, — il me confia que c'était là son grade, — je me suis vu au milieu des luthériens et des Maures, et jamais je n'ai été dépouillé de la sorte.

L'ermite se mit à rire et retourna son rosaire; moi, qui n'avais plus un maravedis, je lui demandai de nous faire souper et de nous défrayer tous les deux jusqu'à Ségovie, puisque nous n'en avions plus le moyen. Il me le promit et commanda soixante œufs pour notre souper.

On nous fit loger dans une salle commune parce que les chambres de l'hôtellerie étaient occupées. Je me couchai fort triste; le soldat appela l'hôte, le pria de lui garder ses

papiers avec la boîte de fer-blanc qui les renfermait et un paquet de chemises hors de service. L'ermite se recommanda à Dieu pendant que nous le recommandions au diable, et s'endormit. Je restai éveillé quelques instants encore, cherchant un moyen de lui reprendre mon argent, et le sergent ronfla bientôt, rêvant à ses cent réaux.

Avant le jour, le sergent, éveillé le premier, demanda de la lumière, appela l'hôte et lui réclama ses papiers; mais voici que l'hôte ne pouvait se rappeler où il les avait mis et lui rendit seulement son paquet. Ce fut une scène terrible autant que comique. Le pauvre sergent, en chemise, l'épée à la main, remplissait la maison de ses cris et poursuivait l'hôte en menaçant de le tuer; l'ermite, craignant que ce ne fût un coup monté contre ses réaux, se tenait bien tranquille dans son lit en jouant avec son rosaire. Enfin, on retrouva les papiers; le soldat se calma et acheva de s'habiller; l'ermite en fit autant, paya pour nous, reprit son âne, et nous continuâmes ensemble notre route, fort mécontents, le Brèche-Dent et moi, de n'avoir pu reprendre notre fortune....

Nous arrivâmes sans nouvelle aventure jusqu'en vue de Ségovie; mes yeux s'en réjouirent, mon cœur battit à l'approche de ma patrie, mais en cela ma mémoire ne fut pas d'accord avec mon cœur, et le souvenir du martyre souffert chez Cabra diminua un peu ma satisfaction. J'arrivais du reste un peu méconnaissable de ce que j'étais en partant; j'avais grandi, j'étais bien vêtu, et ma barbe commençait à poindre.

A la porte de la ville mon cœur se serra, je venais de

passer près du lieu où l'on expose les restes des suppliciés, et mon père sans doute était au milieu d'eux attendant la sépulture. Je continuai mon chemin en me signant, et, pour éviter des témoins des émotions de toute espèce que j'allais éprouver, je pris congé de mes compagnons de route et je m'acheminai seul à travers la ville, ne sachant auquel de mes concitoyens, à part le gibet, je pourrais demander des renseignements sur mon oncle. Je m'adressai à plusieurs, et personne ne put me répondre; Alonso Ramplon leur était inconnu. J'éprouvai un instant de bonheur de rencontrer à Ségovie autant d'hommes de bien.

J'étais dans un assez grand embarras, lorsque, dans une rue voisine j'entendis le précurseur des hautes œuvres qui jouait du gosier [3]; je pressentis que mon oncle n'était pas loin et qu'il faisait des siennes. Je vis venir en effet une procession d'hommes nus jusqu'à la ceinture et sans capuchon, marchant devant mon oncle, qui, un fouet à la main, chantonnait une chaconne en s'accompagnant sur le dos de cinq de ces malheureux instruments à corde [4]. Je regardais défiler ce cortége, avec un individu auquel je m'étais donné pour un noble cavalier, l'oncle lève les yeux en passant auprès de moi, il me voit, s'avise de me reconnaître et se jette à mon cou en m'appelant son neveu. Je crus que j'allais mourir de honte, et je n'osai me retourner pour prendre congé de mon voisin.

— Viens avec moi, me dit mon oncle, et quand j'en aurai fini avec ces gens-là, nous rentrerons ensemble et tu dîneras avec moi.

Je ne tenais aucunement à me joindre à sa suite ou à son entourage, et je lui répondis que j'aimais mieux l'attendre; il me quitta et me promit de me reprendre en passant. J'étais si confus de cette rencontre, que si le recouvrement de mon bien n'avait pas dépendu de lui, je ne l'aurais revu de ma vie. (Mais j'allais être riche le lendemain, c'était un dernier calice d'amertume à avaler, et j'attendis.) Mon oncle acheva de donner le compte à ses patients, revint me chercher et me conduisit chez lui.

XI

XI

CHAPITRE XI.

Pablo est parfaitement reçu par son oncle qui le présente à ses amis.
Il recueille son héritage
et reprend le chemin de la capitale des Espagnes.

C'ÉTAIT dans la maison d'un porteur d'eau, près de l'abattoir, que demeurait mon bon oncle ; nous entrâmes.

— Mon logis n'est pas un palais, me dit-il ; mais je vous assure, neveu, qu'il convient parfaitement à mes affaires.

Nous montâmes par un escalier semblable aux chemins de la potence et dans lequel je m'engageai avec inquiétude, ne sachant ce qui m'adviendrait en haut.

Nous pénétrâmes dans une chambre si basse, qu'il fallait presque y marcher dans la posture des gens qui reçoivent la bénédiction. L'oncle pendit son fouet à un clou au milieu de cordes, de liens, de couteaux, de crochets et d'autres instruments du métier. J'étais tout honteux d'une semblable réception et d'un aussi triste spectacle ; je n'étais pas au bout.

— ¿ Tu n'ôtes pas ton manteau? me dit mon oncle. Assieds-toi donc.

— Merci, mon oncle, lui répondis-je tout préoccupé, je n'en ai pas l'habitude.

— ¿ Sais-tu que tu as du bonheur de m'avoir rencontré en semblable occasion? Tu dîneras bien, j'ai des amis que je traite aujourd'hui, de bons vivants avec lesquels tu seras enchanté de faire connaissance.

En ce moment la porte s'ouvrit, et je vis entrer l'un des amis de mon oncle. C'était un de ces hommes qui s'en vont par les rues quêtant pour les âmes du purgatoire ; il était vêtu d'une grande robe violette qui lui descendait jusqu'aux pieds et portait à la main une tirelire qu'il faisait sonner.

— Mes âmes vont bien, dit-il à mon oncle, elles m'ont autant rapporté aujourd'hui qu'à toi tes fouettés ; nous pouvons nous donner la main.

Ils se prirent tous deux la barbe, et l'homme aux âmes, retroussant sa robe et montrant des jambes cagneuses

couvertes de grègues de toile, se mit à danser en demandant si Clemente était venu.

— Pas encore, dit mon oncle.

Au même instant parut, enveloppé dans un capuchon et chaussé de sabots, un chansonnier de glands, je veux dire un porcher. Je le reconnus, — pardonnez-moi le mot, — à la corne qu'il portait à la main au lieu de l'avoir à la tête, la seule chose qui lui manquât pour être selon l'usage. Le porcher nous salua à sa manière.

Derrière lui venait un mulâtre manchot et louche ; il avait un chapeau plus large qu'un parasol, plus élevé qu'un clocher de paroisse, une épée à embrocher dix hommes à la file et un justaucorps de buffle. On pouvait dire qu'il avait un visage de marque, car il était tout faufilé d'estafilades. Il entra, salua tout le monde et prit place.

— Sur ma foi, Alonso, dit-il à mon oncle, vous avez reçu ce matin bonne paye de deux de vos patients, le manchot et le filou.

— J'avais, parbleu, bien donné quatre ducats [1] à Frechilla, le bourreau d'Ocagna, dit en sautant le frère quêteur, pour qu'il aiguillonnât son âne et qu'il ne prît pas son fouet le mieux fourni, lorsqu'il fut chargé de me caresser l'échine.

— Vive Dieu ! fit l'homme à la grande épée — c'était un recors — j'avais mieux payé que cela Lobresno à Murcie ; mais la bourrique n'en imitait pas moins le pas de la

tortue, et le gueux m'appliqua ses coups de fouet de telle sorte, que j'en revins couvert d'ampoules.

— C'est mal, dit mon oncle, et surtout ce n'est pas loyal.

— Mes épaules, s'écria le porcher en les secouant, ont encore leur virginité.

— A chaque porc vient sa Saint-Martin, répondit le frère quêteur.

— Je puis me vanter, reprit mon bon oncle, que de tous ceux qui manient l'escourgée je suis le plus consciencieux; je ne donne que ce que je dois au patient qui se recommande à moi. Ceux d'aujourd'hui m'ont donné soixante réaux, et ils ont été fouettés en amis avec mon fouet le plus innocent.

Quand j'eus reconnu quelle honorable société recevait mon oncle, je me mis à rougir, et il me fut impossible de le dissimuler. Le recors s'en aperçut.

— ¿ Est-ce là dit-il à mon oncle, le jeune clerc qui a pâti l'autre jour et à qui vous avez renfoncé les épaules?

Je répondis que je n'étais pas homme à être traité de la sorte. Mon oncle se leva.

— C'est mon neveu, répondit-il, il est maître ès sciences à Alcala et grand suppôt de l'université.

Le recors m'offrit ses excuses, et les deux autres me firent

les plus grandes politesses. Quelle honte! avec quelle impatience j'attendais le dîner, mon argent et le moment de quitter mon oncle!



On mit la table, ce qui ne fut pas long, puis l'un des convives, attachant un chapeau au bout d'une corde, le descendit par la fenêtre, comme font les prisonniers pour demander l'aumône, et le remonta avec le dîner servi dans des morceaux de plat, des assiettes écornées et des tessons de cruche. Tout cela venait d'une gargote située au-dessous du logis de mon oncle. On prit place autour de la table, le quêteur au haut bout et le reste sans ordre. Je ne saurais dire ce qu'on nous servit; c'étaient toutes choses propres à exciter à boire; je m'abstins, mais les convives de mon oncle ne s'en firent pas faute; ils mangèrent *avec soif*, on peut le dire, car ce fut moins parce qu'ils

étaient affamés que parce qu'ils calculaient à l'avance la quantité de vin que ces stimulants leur feraient boire.

Ce fut bientôt une orgie digne du lieu et des gens ; tous criaient à la fois ; le porcher faisait plus de bruit que sa corne ; le recors jurait par tous les saints du martyrologe ; mon oncle chantait un cantique ; il avait la voix rauque, un œil à moitié endormi et l'autre qui nageait dans le vin. Le quêteur, disant que l'anis était bon pour faire boire, prit une poignée de sel et l'avala tout entière. Il y avait là une écuelle d'un liquide ayant quelque apparence de bouillon, le porcher s'en empara à deux mains ; mais, au lieu de la porter à sa bouche, il la dirigea vers sa joue et s'inonda de bouillon de la tête aux pieds. Il se leva brusquement en s'appuyant sur la table ; la table n'était pas solide, chavira et tomba sur les autres. Alors grands cris et grand bruit. Le porcher allégua pour excuse qu'il avait été poussé par le quêteur, celui-ci lui donna un démenti, et tout aussitôt ils en vinrent aux mains. Le porcher tapait avec sa corne, le quêteur avec ses poings qui n'étaient pas moins durs, et nous eûmes grande peine, mon oncle et moi, à les séparer. L'oncle, et c'était le moins ivre de la compagnie, disait qu'il n'avait jamais vu tant de monde chez lui.

Les deux combattants, accablés des efforts qu'ils venaient de faire, furent endormis en un instant ; l'archer était dans un coin fort tranquille et pleurant à chaudes larmes, parce qu'il avait le vin triste, et mon oncle, qui se confondait en salutations à un chandelier de bois qu'il pre-

nait pour un convive, se laissa pousser sur son lit où bientôt il reposa.

Dès que le calme fut répandu dans la maison et que j'eus vu les convives en repos pour quelques heures, je les laissai là et je passai toute l'après-dînée à parcourir ma ville natale. La maison de Cabra avait changé d'habitants, et j'appris que l'indigne licencié était mort. Je ne demandai pas de quoi, la faim en a fait bien d'autres.

A la nuit, je retournai à la maison et je trouvai l'un des convives qui se promenait à quatre pattes en cherchant la porte et en disant que sans doute il n'y en avait plus dans la maison. Je fus ravi de tant de bonne volonté, et lui montrant celle par où j'étais entré, je l'engageai à en profiter pendant qu'elle était ouverte. Il ne me fut pas aussi facile de réveiller et de congédier les autres ; cependant j'en vins à bout, et, resté seul avec mon oncle, qui n'était pas complétement ivre, je le forçai à se déshabiller et à se coucher. Je m'étendis sur un vieux matelas dans un coin, et je m'endormis.

Le lendemain matin je témoignai à don Alonso l'impatience que j'éprouvais de recueillir mon héritage et de me remettre en route, afin de reprendre mes études. Le brave homme avait la tête dure, et ma tâche n'était pas facile ; cependant il se rendit à mes raisons et me fit connaître que je trouverais, non plus quatre cents, mais trois cents ducats, que mon père avait gagnés de ses propres mains et qu'il avait confiés à une bonne femme, à l'ombre de laquelle on volait à dix lieues à la ronde. Je lui sus gré, du

reste, de n'avoir écorné que d'un coin la somme de mon héritage ; il eût pu le boire ou le manger tout entier sans que j'eusse la possibilité de me plaindre ; mais pour un homme aussi borné et aussi abruti, il avait fait un calcul en partie fort raisonnable : c'est qu'avec cet argent je pouvais travailler, subir des examens, me faire graduer. (Ce qui était moins sensé, c'est qu'il ne pensait pas que cela dût me servir à autre chose qu'à le remplacer un jour d'une manière éclatante autant que peu commune.)

— Pablo, mon fils, me dit-il lorsque j'eus empoché le magot, tu auras grand tort si tu ne profites pas et si tu n'es pas honnête homme, car tu as de qui tenir. Te voilà riche pour quelque temps, je suis là pour le reste ; ce que j'ai et ce que je gagne, je te le destine. (Reviens-moi sage et savant, tu seras la merveille du métier.)

Je le remerciai vivement de ses offres, mais je ne promis rien quant au reste, mon plan était arrêté. Nous passâmes néanmoins la matinée à faire des projets, lui tout haut, dans son sens, moi tout bas, dans un sens opposé. Le soir, il voulut me conduire visiter dans leurs taudis ses convives de la veille ; ils jouèrent aux osselets, burent comme de coutume, et j'eus le triste rôle de ramener mon oncle à moitié ivre. Je le couchai et m'étendis sur mon matelas (décidé à couper court dès le lendemain à tant de crapule et d'ignominie. Je me proposais, — ce fut toujours là mon rêve, — de ne fréquenter que les nobles cavaliers, les hommes de distinction et de le devenir moi-même. Pourquoi faut-il que toute ma vie, malgré cette ferme volonté,

j'aie été entraîné, poussé par plus fort que moi, hors de la route que je voulais suivre !)

Au point du jour, pendant que mon oncle dormait encore, je me levai sans bruit, et laissant auprès de son lit une lettre d'adieux dans laquelle je le priais de ne plus s'occuper de moi, je sortis, fermai la porte en dehors, rejetai la clef dans l'intérieur par une chatière, et courus me réfugier dans une hôtellerie située à l'autre bout de la ville.

Voici dans quels termes ma lettre était conçue :

« Seigneur Alonso Ramplon, Dieu m'a fait plusieurs grâces signalées ; il a rappelé à lui mon bon père, il a renfermé ma mère à Tolède, d'où elle ne sortira probablement qu'en fumée, il ne me manque plus que de voir faire de votre personne ce que vous faites de celle des autres. Je veux et prétends être le seul de ma race ; deux et plus c'est impossible, à moins que je ne tombe entre vos mains et que vous ne me mettiez en plusieurs morceaux comme votre frère. Ne vous tourmentez pas de moi, je veux oublier que le même sang coule dans nos veines. Dieu vous garde, servez-le, ainsi que le roi.

« PABLO. »

XII

CHAPITRE XII.

Fuite de Ségovie. Une belle rencontre et une belle connaissance.

Un muletier partait le matin même de l'hôtellerie avec des bagages pour Madrid. Il avait un âne que je lui louai et sur lequel je m'installai joyeusement, secouant sur mon oncle et sur Ségovie la poussière de mes souliers. Je me mis en route (décidé à mettre en jeu toute mon intelligence et toute mon adresse, afin de me faire une position convenable; je résolus de faire peau neuve en touchant le pavé de Madrid, où personne ne me connaissait, ce qui m'allait à merveille; de jeter bas tout ce qui sentait la tenue d'étudiant et de fils

de rien [1]) pour endosser l'habit court et le costume à la mode.

Pour être tout entier à mes projets et à mes réflexions, je marchais en avant et à une grande distance du maître de ma monture, et je désirais fort ne rencontrer personne, lorsque j'aperçus devant moi, cheminant à pied et à pas comptés, un gentilhomme de bonne mine, botté et éperonné, les chausses relevées, l'épée ceinte, le manteau rejeté sur l'épaule, un collet de dentelle formant l'éventail,



le chapeau sur le côté de la tête, en un mot, d'une tenue parfaite. Je pensai que c'était quelque noble cavalier qui avait laissé sa voiture en arrière, et je le saluai poliment en passant près de lui.

— Seigneur licencié, me dit-il en m'examinant, vous êtes plus à votre aise sur cette bourrique, que je ne le suis avec tout mon élégant appareil.

— En vérité, seigneur, lui répondis-je croyant qu'il voulait parler de son équipage et de ses laquais; ma monture est d'une plus douce allure que la voiture, et quelque commode que soit celle que Votre Grâce laisse derrière elle, on doit y souffrir encore des cahots et des secousses de nos mauvais chemins.

— ¿ Quelle voiture me suit ? reprit-il d'un air fort surpris.

En parlant de la sorte, il se tourna brusquement pour regarder en arrière, et ce mouvement ayant rompu un cordon, le seul qui retînt ses chausses, elles lui tombèrent sur les talons. Je faillis mourir de rire à ce spectacle imprévu ; mais le noble cavalier, ne se déconcertant pas, me pria de lui prêter une aiguillette. Je m'approchai de lui, il n'avait qu'une bande de chemise par devant et rien qu'un demi-rideau par derrière.

— Pour Dieu, seigneur, lui dis-je, Votre Grâce fera bien d'attendre ses valets, car je ne puis lui porter secours, je n'ai qu'une seule aiguillette.

— Si vous voulez vous moquer de moi, me répondit-il sa culotte à la main, à la bonne heure ; mais je ne comprends rien à votre histoire de valets.

Je devinai enfin que c'était un pauvre diable, et au bout

d'une demi-lieue que nous fîmes côte à côte, la chose me devint encore plus claire. Il m'avoua que si je ne lui faisais la charité de le laisser monter un instant sur mon âne, il lui serait impossible de gagner la couchée, tant il était fatigué de marcher en tenant ses grègues. Ému de compassion, je mis pied à terre ; mais, comme il n'avait pas les mains libres, je fus obligé de le hisser sur la bête, et, dans ce mouvement, je fis de nouvelles et plus effrayantes découvertes : dans toute la partie de derrière que couvrait le manteau, les crevés de son vêtement n'avaient que la peau pour doublure. Dès que mon homme se vit démasqué, il prit bravement son parti.

— Seigneur licencié, me dit-il, tout ce qui reluit n'est pas or. A mon collet de passement, à ma prestance, vous avez dû croire que j'étais un comte d'Irlos [2]. Combien y a-t-il dans ce monde de gens qui couvrent ainsi de haillons ce que vous avez touché !

— En effet, seigneur, lui répondis-je, je m'étais figuré tout autre chose que ce que je vois.

— Vous n'êtes pas encore au bout, répliqua-t-il, vous pouvez voir sur moi tout ce que je possède, je n'ai rien de caché. Vous avez devant vous, seigneur, un véritable hidalgo de droit et de fait, de manoir et de souche montagnarde [3], et si la noblesse me soutenait comme je la soutiens, je n'aurais plus rien à désirer ; mais, seigneur licencié, sans pain et sans viande on ne peut faire de bon sang ; aussi celui qui n'a rien ne peut être le fils de quelque chose [4]. Je suis bien revenu des titres de noblesse depuis

qu'en échange des miens on n'a pas voulu, dans une gargote, me donner seulement deux bouchées un jour que j'étais à jeun, et cela sous le prétexte qu'ils n'avaient pas de lettres d'or [5]. L'or en lingots vaut mieux que les lettres en or, il produit davantage, et il y a peu de lettres aujourd'hui qui vaillent de l'or [6]. Enfin, seigneur, j'ai vendu jusqu'à ma sépulture, je n'ai pas une palme de terrain sur laquelle je puisse tomber mort. Les biens de mon père don Torribio Rodriguez Vallejo Gomez de Ampuero, — il portait tous ces noms, — ont disparu dans une banqueroute; il ne m'est resté à vendre que le *don*, et je suis assez malheureux pour ne trouver personne qui en veuille, car chacun aujourd'hui se le donne gratis, et ceux qui ne l'ont pas avant leur nom le mettent après, tels que les seigneurs Bourdon, Cardon, Gordon, Coridon et tant d'autres [7].

Le pauvre hidalgo racontait ses tristes aventures d'une manière si plaisante, que je m'en amusai beaucoup. Je lui demandai comment il se nommait, où il allait et ce qu'il faisait.

— Je porte, me dit-il, tous les noms de mon père et plus encore : don Torribio Rodriguez Vallejo Gomez de Ampuero et Jordan.

Ce nom, du reste, était des plus sonores; il commençait par *don* et finissait par *dan*, comme le son des cloches.

— Je vais à Madrid, ajouta-t-il; un fils aîné de famille, aussi râpé que moi, ne peut pas tenir deux jours dans un petit pays; dans la capitale, au contraire, le centre et la

patrie de tous, il y a table ouverte pour les estomacs aventuriers ; dès que j'y suis, j'ai toujours cent réaux dans ma bourse, un lit, un dîner, voire même quelques plaisirs défendus. L'industrie, dans la grande ville, est comme la pierre philosophale, elle change en or tout ce qu'elle touche.

A ce langage, je crus voir le ciel ouvert, et, par forme de conversation, pour charmer les ennuis de la route, je le priai de me raconter comment et avec qui vivaient dans la capitale ceux qui, comme lui, n'avaient rien, car il me semblait également difficile de se contenter de ce qu'on avait et de se procurer ce qui appartenait aux autres.

— Ces deux métiers, me dit-il, ont, mon enfant, de nombreux adeptes ; l'adresse est une clef souveraine, elle ouvre toutes les portes, donne accès partout, capte toutes les volontés. Vous me croirez sans peine quand je vous aurai raconté ma manière de vivre et les ressources auxquelles j'ai recours ; écoutez-moi, et vous n'aurez plus aucun doute.

XIII

CHAPITRE XIII.

Pablo et le gentilhomme continuent leur chemin. L'histoire et les mœurs d'une bande d'hidalgos aventuriers.

La capitale, mon enfant, est comme l'arche de Noé, tout y est confondu, les extrêmes s'y touchent, le plus spirituel et le plus sot, le plus riche et le plus pauvre; les méchants s'y cachent, les bons y sont inaperçus; enfin, on y rencontre plusieurs classes d'individus comme moi, auxquels on ne connaît ni liens, ni meubles, ni relations, ni origine. Nous nous distinguons entre nous sous divers noms; nous avons les chevaliers de rencontre, les malotrus, les bavards, les exténués, les affamés; c'est l'industrie qui nous dirige

tous ; nous savons par-dessus tout vivre l'estomac vide, car rien n'est pénible comme de n'attendre son dîner que d'autrui [1].

Nous sommes la terreur des festins, la vermine des gargotes ; nous ne vivons presque que d'air et nous vivons toujours contents ; nous sommes gens à nous suffire d'un poireau, et nous disons ne nous nourrir que de chapons. Si quelqu'un vient nous voir, il trouvera notre appartement rempli d'os de mouton, de volailles, d'épluchures de fruits, la porte embarrassée de plumes et de peaux de lapereaux. Tout cela, nous le ramassons de nuit dans les rues pour en faire étalage de jour ; puis, quand vient notre visiteur, nous nous mettons en colère :

— ¿Se peut-il donc que je ne sois pas assez maître chez moi pour obliger cette servante à balayer? Pardonnez-moi, seigneur ; des amis ont dîné ici, et ces valets......

Celui qui ne nous connaît pas, prend cela pour argent comptant et demeure persuadé que nous avons donné un grand repas.

Je vous ai dit que nous vivions surtout chez les autres ; vous allez savoir comment nous nous y prenons. Pour peu que nous ayons parlé à quelqu'un une demi-fois, nous savons sa demeure et nous tombons chez lui à l'heure où il se met à table. Nous alléguons pour motif de notre visite l'affection que nous lui portons comme à l'homme du monde le plus aimable et le plus spirituel. S'il se met à table et qu'il nous demande si nous avons dîné, nous ré-

pondons franchement que non ; s'il nous invite, nous ne faisons pas de façons et n'attendons pas une seconde invitation, parce que de telles délicatesses nous ont plus d'une fois exposé à jeûner ; s'il a commencé, nous répondons que nous avons dîné ; mais lors même qu'il serait fort habile à découper la volaille, le pain, la viande ou quoi que ce soit, nous trouvons là une occasion toute naturelle d'avaler quelques bouchées.

— Que Votre Grâce me permette, disons-nous, de lui servir de maître d'hôtel ; le duc de ...., Dieu veuille avoir son âme ! — et nous avons grand soin de nommer un duc, ou un comte, ou un marquis parti pour l'autre monde, — prenait plus grand plaisir à me voir découper qu'à manger.

Cela dit, nous prenons la pièce, un couteau, et nous la dépeçons en petits morceaux.

— Dieu ! que cela sent bon ! nous écrions-nous. Ce serait faire outrage à votre cuisinière que de n'en pas goûter ; c'est une habile femme.

Tout en disant cela, nous *goûtons* la moitié du plat, et navet pour navet, porc pour porc, tout passe sous forme d'essai.

Si de tels moyens nous manquent, nous recourons à la soupe de quelque couvent, c'est une ressource toujours assurée [2]. Nous nous gardons bien de la prendre en public ; nous y allons en cachette et nous donnons à croire

aux moines que nous agissons plutôt par dévotion que par besoin.

Il faut voir l'un de nous dans une maison de jeu ; il rend à tous de petits soins, il mouche les chandelles, il distribue des cartes..., il chante la bonne fortune de celui qui gagne, tout cela pour un triste réal d'étrenne [3].

Nous sommes d'une rare habileté pour tout ce qui regarde notre toilette, et pas un fripier ne nous en remontrerait. De même qu'il y a des heures consacrées à la prière, nous én avons aussi pour nous rapetasser. Dieu sait avec quelle adresse nous opérons. Nous tenons le soleil pour notre ennemi déclaré, car il rend visibles nos pièces, nos reprises et nos déchirures ; le matin nous nous plaçons devant ses rayons, le dos tourné et les jambes écartées, et nous voyons se projeter sur le sol l'ombre de nos haillons, les effilures produites par l'usure et par le frottement. Alors nous faisons la barbe à nos chausses avec des ciseaux. C'est surtout entre les jambes que s'use ce vêtement ; aussi enlevons-nous habilement des régions de derrière les morceaux nécessaires aux régions de devant ; il ne nous reste plus guère que la doublure aux parties ainsi dégarnies, mais le manteau seul en est témoin, et nul n'en peut avoir confidence à moins de coups de vent, d'escaliers très-éclairés ou de promenades à cheval, ce dont nous nous gardons avec soin.

La lumière est notre mortelle ennemie ; au grand jour, nous marchons les jambes serrées, nous ne faisons de ré-

vérences qu'avec les chevilles, car, si nous écartions les genoux, on découvrirait le fenêtrage de notre costume.

Nous n'avons rien sur le corps qui n'ait été autre chose et qui n'ait toute une généalogie. Pour preuve, voyez ce pourpoint ; il est fils d'une paire de grègues, petit-fils d'une cape et arrière-petit-fils d'une capuche, souche de la famille ; il se transformera sans doute en semelles de bas et en beaucoup d'autres petites choses. Mes chaussons furent des mouchoirs, qui furent des essuie-mains, qui avaient été des chemises issues de draps de lit. Devenus chiffons, tout cela se transforme en papier, sur le papier nous écrivons, puis nous en faisons de la cendre pour reteindre les souliers ; nous en avons vu d'incurables revenus à la vie par de semblables moyens.

Le soir, nous fuyons les lumières, de crainte qu'on ne voie que nos manteaux sont chauves et nos pourpoints imberbes. Hélas ! ils n'ont pas plus de poil qu'un caillou ; Dieu a jugé à propos de nous en donner au menton et de la refuser à nos habits.

Nous ne mettons jamais le pied chez les barbiers, et, pour éviter la dépense, nous nous rasons les uns les autres, suivant le précepte de l'Évangile : *Aidez-vous comme de bons frères.* Nous avons grand soin de ne pas fréquenter les mêmes maisons que nos camarades, et de nous informer, avant de contracter une nouvelle liaison, si nous n'allons pas sur les brisées de l'un des nôtres. Nous y mettrions bientôt la famine avec la rage d'estomac qui nous possède tous.



Nos statuts nous obligent à monter à cheval par les rues de la ville une fois par mois, ne fût-ce que sur un âne, et une fois par an en voiture, quand ce ne serait que sur le coffre de devant ou sur le marchepied de derrière. Si notre heureuse étoile nous donne place dans l'intérieur de la voiture, nous avons bien soin de nous mettre à la portière, la tête toute en dehors, saluant tout le monde afin d'être remarqués, parlant à tous nos amis, à toutes nos connaissances, même à ceux qui ne nous voient pas.

Si nous éprouvons des démangeaisons devant des dames

— (hélas ! notre triste costume et notre saleté native nous réduisent souvent à cette pénible infirmité), — nous imaginons une multitude de moyens pour nous gratter sans qu'on s'en aperçoive. Si c'est à la cuisse, nous racontons que nous avons vu un soldat percé d'outre en outre à cet endroit ; nous portons la main à la place qui nous démange et nous nous grattons en indiquant la blessure. Si nous sommes à l'église et que ce soit à la poitrine, nous disons le *Mea culpa*, lors même qu'on n'en serait qu'à l'*Introïbo*. Si c'est au dos, nous nous adossons à un pilier, nous feignons de nous lever peu à peu pour voir quelque chose, et nous nous frottons.

Au mensonge maintenant ! Jamais il ne sort de vérité de notre bouche ; nous entremêlons notre conversation de ducs, de comtes, les uns comme amis, les autres comme parents, en ayant soin de dire qu'ils sont tous morts ou fort éloignés. Jamais, notez bien cela, nous ne nous amourachons que *de pane lucrando ;* nous fuyons les dames qui font les sucrées, quelque jolies qu'elles soient ; nous ne faisons de cour assidue qu'aux cabaretières pour notre pitance, aux hôtelières pour notre logis, aux blanchisseuses pour nos collets et nos fraises ; ce sont des créancières peu exigeantes, et, quelle que soit notre manière de payer, elles sont satisfaites.

Vous voyez mes bottines, ¿ croiriez-vous qu'elles sont à cru et à poil sur mes jambes, sans bas ni autre intermédiaire ? A voir ce col, ¿ pouvez-vous penser que je n'ai point de chemise ? Un cavalier peut se passer de bas et de che-

mise, seigneur licencié, mais d'un collet ouvert et amidonné, jamais. D'abord, parce que c'est un élégant ornement pour sa personne, ensuite, parce qu'après l'avoir porté des deux côtés, après l'avoir tourné et retourné, il trouve dans l'amidon, en le suçant avec soin, un aliment fort convenable. En un mot, seigneur licencié, un cavalier de notre ordre doit prendre pour règle de n'en avoir aucune ; il doit être aussi gros de besoins qu'une femme enceinte de neuf mois, et, plus il en a, mieux il vit au milieu de notre capitale. Tantôt il est dans la prospérité, roulant sur l'or ; tantôt il est sur un lit d'hôpital ; après tout, il vit, il vivote, et celui qui sait se tirer d'affaire est le roi du peu qu'il possède.

Les étranges doctrines de l'industrieux cavalier, cette manière originale de vivre, me frappèrent et m'étonnèrent de telle sorte, que, tout en riant et tout en devisant, nous arrivâmes jusqu'à las Rosas, où nous passâmes la nuit. J'engageai l'hidalgo à souper avec moi, car il n'avait pas un blanc [1], et d'ailleurs je me sentais redevable envers lui pour ses théories et ses conseils, qui m'avaient ouvert les yeux sur bien des choses et me donnaient un goût fort prononcé pour cette existence aventurière.

Je lui fis part de mes résolutions avant que de nous coucher ; il m'embrassa mille fois, me disant qu'il n'avait jamais douté que ses préceptes ne produisissent une vive impression sur un homme d'autant de sens que moi. Il m'offrit ses services pour m'introduire à Madrid au milieu de ses confrères en industrie et l'hospitalité dans leur re-

trait. J'acceptai, et j'eus bien soin toutefois de ne pas lui faire connaître ma petite fortune; je déclarai seulement cent réaux, qui suffirent, avec les services que je lui avais rendus et que je lui rendais encore, à m'acquérir son amitié. J'achetai pour lui à notre hôtelier trois aiguillettes, avec lesquelles il pût réparer le désordre de son costume. Nous passâmes une bonne nuit, nous nous levâmes de bonne heure, et nous lançâmes joyeusement sur la route de Madrid.



XIV

CHAPITRE XIV.

Ce qui advient à Pablo le jour de son arrivée à Madrid.

Nous fîmes notre entrée à Madrid à dix heures du matin, et nous allâmes descendre tout droit au logis des amis de don Torribio. Nous arrivâmes à la porte, il frappa. Une petite vieille, bien vieille et bien pauvrement couverte, vint nous ouvrir. L'hidalgo demanda ses amis, la vieille répondit qu'ils étaient allés chercher leur vie. Nous restâmes seuls jusque vers midi, passant notre temps, lui, à me vanter les charmes de la vie à bon marché, moi, à tout regarder et à tout étudier.

A midi et demi, je vis entrer une espèce de spectre, portant de la tête aux pieds une longue soutane noire, plus râpée que sa conscience, et sur les épaules un petit collet. Don Torribio et lui parlèrent quelques instants en jargon de Bohême [1]; puis, le nouveau venu vint m'embrasser et m'offrir ses services. Après quelques instants de conversation, l'homme à la soutane tira de sa poche un gant dans lequel étaient seize réaux; puis une lettre à l'aide de laquelle il disait avoir recueilli cette somme (c'était une autorisation de quêter pour une pauvre femme); il vida son gant, en tira un autre et les plia ensemble comme font les médecins. Je m'aperçus que, bien que rentré au logis, il conservait son petit manteau et que sa soutane était entièrement fermée et boutonnée; j'étais nouveau, j'avais tout à apprendre, je lui demandai donc pourquoi il s'enveloppait avec tant de soin.

— Mon fils, me répondit-il, j'ai au dos de ma soutane une énorme chatière, une pièce d'étamine blanche, et par devant une tache d'huile; rien de tout cela ne paraît sous ce morceau de manteau, et je puis aller longtemps de la sorte.

Alors, il jeta bas son manteau, et je remarquai que sous sa soutane il portait une espèce de vêtement d'une forme et d'une nature qui m'étaient inconnues; je pensai que c'étaient des chausses, c'en était presque l'apparence; mais quand il se retroussa pour réparer quelques avaries de son costume, je reconnus que ce vêtement nouveau était deux rouleaux de carton qu'il portait attachés à sa ceinture et qui lui enveloppaient les cuisses de manière à

remplir le vide de son costume et à suppléer à l'absence de l'embonpoint, de la chemise et des grègues, meubles qui lui paraissaient tout à fait étrangers......

— J'arrive de voyage, lui dit mon camarade et introducteur, avec une grande maladie à mes chausses, et je voudrais bien me mettre à les raccommoder. ¿ Avons-nous ici quelques morceaux convenables?

— Seigneur, lui répondit la vieille, qui consacrait chaque semaine deux journées à ramasser des chiffons par les rues pour traiter les maladies incurables de ses maîtres; seigneur, nous n'en avons pas un seul de votre couleur, et voici quinze jours que, faute de morceaux, don Lorenzo Iniguez de Pedroso reste dans son lit avec une grave maladie de pourpoint.

Sur ces entrefaites, parut un nouveau camarade ; il avait des bottes de voyage, un habillement gris et un chapeau à larges bords relevés des deux côtés. Les deux premiers lui dirent le motif de ma présence ; il vint à moi et me parla avec beaucoup d'affection. Il quitta son manteau, sous lequel il portait un pourpoint en drap gris par devant et en toile blanche par derrière. Je me mis à rire.

— Vous vous ferez aux armes, me dit-il avec le plus grand sang-froid, et vous ne rirez plus ; je parie que vous ne savez pas pourquoi je porte ainsi mon chapeau avec l'aile relevée?

— C'est par galanterie sans doute et pour mieux attirer les regards.

— Au contraire, reprit-il, c'est pour les détourner ; sachez que mon chapeau n'a pas de coiffe et que de la sorte je dissimule cette lacune.

Cela dit, il tira de ses poches une vingtaine de lettres et autant de réaux, en disant qu'il n'avait pu faire une distribution complète. Ces lettres étaient toutes écrites de sa main et signées chacune d'un nom imaginaire ; elles renfermaient des choses insignifiantes, des nouvelles de peu d'importance, et étaient adressées à des personnes de qualité ; notre aventurier les portait lui-même à domicile, réclamant pour chacune un réal de port, en se gardant bien de se présenter plus d'une fois par mois chez les mêmes personnes.

Nous entendîmes en ce moment à la porte une discussion fort animée. C'étaient deux autres membres de la société. L'un portait un pourpoint de drap à la vallonne fort large, une cape de même étoffe, avec le collet relevé, afin de cacher sa collerette qui était déchirée. Ses hauts-de-chausses étaient en camelot, du moins la partie apparente, car le reste était en serge rouge. L'autre avait un rabat en place de collet, des poires à poudre en guise de manteau [2], une béquille, une jambe enveloppée de chiffons et de peaux, parce qu'il n'avait de chausse que pour l'autre jambe. Il se disait soldat et il l'avait été, mais, sans aucun doute, au plus loin des lieux où il y avait du danger. A l'entendre, il avait rendu de grands services, il avait eu d'étranges aventures, et son titre de vieux soldat lui donnait entrée partout.

— Vous m'en devez la moitié, disait l'homme au large pourpoint, ou tout au moins une grosse part, et si vous ne me la donnez pas, je jure Dieu...

— Ne jurez pas Dieu, interrompit le soldat, car une fois au logis je ne suis plus boiteux, et je vous prouverai, avec cette béquille, que je ne suis pas manchot.

— Vous me la donnerez.

— Je ne vous la donnerai pas.

Et, avec les injures accoutumées, tous deux s'attaquè-



rent, et leurs vêtements volèrent en lambeaux au premier choc. Nous accourûmes pour mettre le holà et nous demandâmes le sujet de la querelle.

— Vous voulez rire, reprit le soldat, vous n'aurez rien de moi, je vous l'atteste, ni moitié ni l'ombre de la moitié. Vous saurez, seigneurs, qu'au moment où nous étions à l'église de San Salvador, un petit garçon, s'adressant à ce malheureux, lui demanda si je n'étais pas l'enseigne Juan de Lorenzana. Celui-ci, remarquant que l'enfant portait quelque chose, lui répondit affirmativement. « Lieutenant, me dit-il en me l'amenant, voyez ce qu'on vous veut. » Je compris et je dis à l'enfant que j'étais bien celui vers qui il était envoyé, et il me remit un paquet renfermant douze mouchoirs que sa mère adressait à quelqu'un de ce nom. Maintenant celui-ci m'en demande la moitié ; on me mettrait plutôt en morceaux : mon nez seul usera ces mouchoirs.

La cause fut jugée en sa faveur quant à la propriété, mais non pas quant à l'usage, car on décida que les mouchoirs seraient remis à la vieille pour le service de la communauté et qu'il en serait fait des bouts de manche destinés à représenter des chemises, les statuts de l'ordre défendant de se moucher [3].

La nuit venue, nous nous couchâmes tous ensemble et si serrés, que nous ressemblions à une collection d'instruments de barbier dans un étui. Nous avions volontairement oublié de souper ; plusieurs se couchèrent sans quitter leurs vêtements ; ils n'avaient, du reste, pas besoin de cette précaution pour être fidèles au précepte qui défend de se coucher tout habillé.

XV

CHAPITRE XV.

Qui fait suite au précédent, et qu'il ne faudrait pas lire, s'il n'en était que la répétition.

Dieu daigna faire luire le jour, et nous nous mîmes tous sous les armes. J'étais déjà aussi accoutumé à mes nouveaux camarades que s'ils eussent été mes frères. — Il n'y a jamais tant d'intimité et d'affection que lorsqu'il s'agit de faire le mal. — C'était plaisir que de voir l'un se mettre la chemise en douze fois, ou mieux en douze morceaux, récitant une prière à chacun comme le prêtre qui s'habille ; l'autre qui égarait une de ses jambes dans les défilés de ses chausses et qui la retrouvait dans des endroits où il n'était pas convenable qu'elle se mon-

trât ; un autre demandait un guide pour entrer dans son pourpoint, et en une demi-heure il n'en pouvait trouver le véritable chemin.

Cela fait, et ce ne fut pas petit spectacle, tous prirent des aiguilles et du fil, l'un pour reprendre une déchirure au pourpoint d'un camarade, l'autre pour se recoudre lui-même un accroc sous le bras. Tel à genoux et courbé comme un Z, raccommodait ses chausses ; tel encore qui se mettait une pièce entre les jambes, était roulé comme une boule et la tête entre les cuisses. Jamais Bosco [1] ne peignit de plus étranges postures. La vieille allait de l'un à l'autre ; donnant à chacun des matériaux, des chiffons, des pièces de toutes couleurs dont elle avait fait collection dans les rues. L'heure du rapiéçage passée, — c'est ainsi qu'ils l'appelaient, — ils se passèrent en revue les uns les autres, afin de reconnaître si quelque chose clochait encore ; puis ils se disposèrent à sortir. Je demandai alors qu'on me désignât un costume, désirant y consacrer les cent réaux que j'avais et me débarrasser de ma soutane.

— Non pas, dirent-ils, votre argent sera versé à notre caisse, nous trouverons un costume pour vous dans notre réserve, et nous vous assignerons un quartier de la ville dans lequel vous seul aurez le droit de quêter et de gruger.

L'idée me parut bonne ; je déposai l'argent, et en un instant ma soutane fut coupée, raccourcie et transformée en un pourpoint de deuil ; mon manteau fut diminué de moitié, et, en échange de tous les morceaux, on me donna

un vieux chapeau reteint, auquel on mit pour ornement quelques cotons d'encrier fort coquettement arrangés. On m'enleva mon collet, puis mes culottes vallonnes, à la place desquelles on me fit mettre des chausses lacées ornées de crevés dans lesquelles le tailleur n'était pour rien, et des demi-bas de soie qui étaient tout au plus des quarts de bas, car ils m'arrivaient à grand'peine à quatre doigts du genou. On m'ajusta un col décoré d'une foule de jours accidentels.

— Ce col est défectueux par derrière et sur les côtés, me dit-on en me le mettant. Si une personne seule vous regarde, tournez-vous vers elle comme si elle était le soleil et que vous fussiez l'héliotrope ; si elles sont deux, battez en retraite et faites face ; pour celles qui sont derrière vous, ayez toujours votre chapeau sur l'occiput, de sorte que ses ailes vous couvrent les épaules et vous découvrent le front ; si quelqu'un vous demande pourquoi vous vous mettez de la sorte, répondez que vous voulez être pour tout le monde à visage découvert.

On ajouta à mon équipement une petite boîte contenant du fil noir, du fil blanc, de la soie, de la ficelle, une aiguille, un dé, un peu de drap, de toile, de satin et d'autres chiffons, puis un couteau. On me fourra dans la ceinture une rapière, puis de l'amadou et un briquet dans une bourse de cuir.

— Avec cette boîte, me dit-on, vous pouvez parcourir le monde sans avoir besoin ni d'amis ni de parents ; elle renferme toutes nos ressources, prenez et gardez-la.

On me donna à exploiter le quartier de San Luis ; mais, en ma qualité de novice et pour faire ma première journée, on me donna pour initiateur et pour parrain, comme au prêtre qui dit sa première messe, le cavalier qui m'avait enrôlé et introduit.

Nous quittâmes le logis à pas lents, nos rosaires à la main, et nous prîmes le chemin du quartier qui m'était assigné, faisant des politesses à tout le monde. Aux hommes nous ôtions le chapeau, — nous eussions mieux aimé leur ôter le manteau ; — aux femmes, nous faisions de profondes révérences. Mon brave Mentor avait un mot aimable pour tous ceux qu'il rencontrait ; il disait à l'un :

— Demain on m'apporte de l'argent, je vous attends.

A l'autre :

— Ayez patience un jour encore, mon banquier me paye en paroles, mais il y viendra.

Celui-ci lui demandait son manteau, celui-là lui réclamait sa ceinture ; à quoi je reconnus qu'il était tellement ami de ses amis qu'il n'avait rien qui fût à lui.

Nous allions en serpentant d'un côté à l'autre de la rue afin de ne point passer devant la boutique de quelque créancier. L'un réclamait à don Torribio le loyer de son appartement, l'autre le loyer de son épée, tel celui de ses draps ou de ses chemises ; le pauvre homme était des pieds à la tête un cavalier de louage, comme les mules. Au détour d'une rue, nous vîmes venir de loin un homme qui, au dire de mon parrain, lui arrachait les yeux pour certaine

dette, faute de pouvoir lui arracher de l'argent ; afin de n'en être pas reconnu, il amena en avant ses cheveux qu'il portait derrière les oreilles, se mit un emplâtre sur un œil et me parla en italien. Il eut le temps de faire tout cela avant l'arrivée de l'autre, qui ne l'avait pas aperçu, et qui était occupé à bavarder avec une vieille. J'eus grande peur lorsque, parvenu auprès de nous, je vis cet homme tourner autour de mon guide comme un chien qui quête, et faire plus de signes de croix qu'un enchanteur ; puis il s'en alla en marmottant :

— Bon Dieu! je croyais que c'était lui, je me suis trompé. Celui qui a perdu ses bœufs croit les reconnaître partout.

La figure de mon ami était des plus plaisantes ; il entra sous une porte pour replacer sa chevelure et retirer son emplâtre.

— Ceci, me dit-il, est un moyen d'éviter un créancier ; apprenez, frère, vous en verrez bien d'autres.

A quelques pas de là, nous rencontrâmes au coin d'une rue une brave femme, qui nous donna à chacun et gratis, une tranche de conserve et un verre d'eau-de-vie.

— Avec cela, me dit-elle, après avoir souhaité la bienvenue à mon conducteur, un homme pris au dépourvu peut se passer de manger tout une journée ; il n'a pas de défaillance à craindre.

Je me sentis fort triste de voir ainsi notre nourriture

mise en question, et je répondis qu'une telle perspective faisait beaucoup de peine à mon estomac.

— Vous avez bien peu de foi, me répondit-elle ; le Seigneur n'a jamais manqué ni aux corbeaux, ni aux geais, ni même aux greffiers, ¿ pourquoi manquerait-il aux pauvres diables qui ont faim? Vous êtes un homme de peu d'estomac.

— C'est vrai, lui dis-je ; mais encore faut-il y mettre quelque chose, et je crains d'y mettre moins que rien.

Sur ces entrefaites, midi sonna quelque part, et comme j'en étais à mes premières études du métier, mes entrailles ne se trouvèrent pas suffisamment garnies par la conserve, et j'avais faim comme si je n'eusse rien mangé. Je pensai donc qu'il était temps d'y ajouter quelque chose.

— Frère, dis-je à don Torribio, la faim est un cruel noviciat ; j'étais accoutumé à manger plus qu'une engelure, et vous m'avez réduit à faire vigile ; vous pouvez ne pas sentir la faim, il n'y a rien d'étonnant qu'élevé avec elle depuis votre enfance, — comme certain roi avec la ciguë, — elle vous serve de nourriture ; je ne vous vois pas vous occuper le moins du monde de notre alimentation ; aussi, je vous préviens que j'y vais songer pour ma part.

— Corps-Dieu ! répondit-il, il n'est que midi, pourquoi tant d'empressement ; vous avez un appétit bien exact ! Il faut l'habituer à supporter avec patience quelques payements en retard ; ¿ voulez-vous donc faire comme les bêtes, manger tout le jour? je n'ai lu nulle part qu'un ca-

valier de notre ordre ait jamais eu une indigestion. Je vous ai déjà dit que Dieu ne fait défaut à personne. Si vous êtes si pressé, venez avec moi, je vais à la soupe de San Geronimo, je connais là quelques bons frères, gras comme chapons, et j'y trouverai à me garnir le jabot. Si le cœur vous en dit, venez; sinon, que chacun quête pour son compte.

— Adieu, lui dis-je, mes besoins ne sont pas assez petits pour que je me contente des restes des autres ; à chacun son quartier.

Mon ami s'en alla d'un pas assuré, regardant droit devant lui ; il tira de sa poche une petite boîte, de cette boîte, des miettes de pain dont il avait toujours provision et dont il saupoudra sa barbe et ses vêtements de manière à faire croire qu'il avait mangé. Moi, je m'en allais en toussant, et, en regardant à droite et à gauche, cherchant à dissimuler ma faiblesse, frisant ma moustache, dignement enveloppé de mon manteau dont le pan me retombait sur l'épaule gauche, et me jouant par contenance avec mon rosaire. A tous ceux qui me voyaient, je faisais l'effet d'un homme bien repu (mais, hélas ! d'espérance seulement)... Je me fiais toutefois à l'argent que j'avais en poche, et j'avais hâte d'en finir avec mon jeûne, mais non sans quelque remords d'enfreindre les statuts de l'ordre en vivant aux dépens de moi-même.

En tournant le coin de la rue San Luis, j'aperçus une boutique de pâtissier. Sur l'étalage se prélassait un pâté de deux reaux, luisant, doré, à peine sorti du four, et mon nez fut averti de sa présence bien avant mes yeux ; je me mis soudain en arrêt comme un chien devant une perdrix,

le regard fixe et tellement ardent, que le pâté s'en dessécha. Jamais je ne soutins une lutte plus terrible ; l'honneur et *l'ordre* me disaient de le voler, l'impatience et la faim me conseillaient de l'acheter. Une heure sonna ; n'osant prendre ni un parti ni l'autre, je songeais à me réfugier dans une taverne, et déjà j'en prenais le chemin, lorsque, — ce fut la volonté de Dieu, — je me trouvai nez à nez avec un certain licencié nommé Flechilla, camarade d'université, que j'avais perdu de vue depuis longtemps et qui montait la rue en courant... Je me jetai dans ses bras, et il eut quelque peine à me reconnaître à la manière dont j'étais costumé.

— ¿Comment, c'est vous, seigneur licencié? lui dis-je en l'embrassant ; que de désirs j'éprouve de vous voir, que de choses j'ai à vous dire, et combien je suis peiné de devoir partir ce soir !

— J'en suis peiné autant que vous, me dit-il d'un air distrait, et, s'il n'était tard, je m'arrêterais pour être tout à vous. Mais je suis attendu à dîner chez une mienne sœur, mariée à Madrid, et je vous demande mille pardons si...

— ¿ Comment, repris-je, la señora Ana est ici ? Courons, je vous prie ; quelles que soient les affaires qui m'amènent en ce quartier, je veux remplir auprès d'elle les devoirs d'un galant homme.

Il y allait d'un dîner à prendre au vol ; j'entraînai le licencié, et, chemin faisant, je lui contai que j'avais découvert dans Madrid une jeune fille dont il avait été fort amou-

reux à Alcala, et je m'engageai à le présenter chez elle. Cette habile confidence lui alla droit au cœur et nous conduisit jusqu'à son logis, où nous entrâmes. J'épuisai avec sa sœur et son beau-frère toutes les formules de la galanterie ; et eux, ne se doutant pas du véritable motif de ma visite, me répondirent par pure politesse que s'ils avaient prévu la venue d'un hôte aussi aimable, ils eussent fait quelques dispositions pour le recevoir. L'occasion me parut belle, je l'interprétai à ma manière.

— ¿ Vrai Dieu ! répondis-je, ne suis-je pas un ancien ami ? ce serait me faire injure que de me traiter avec cérémonie.

On se mit à table, et je fis de même.

Pour calmer le licencié, qui ne m'avait aucunement invité et que mon aplomb déconcertait, je me mis à l'entretenir tout bas de la jeune fille, à lui dire qu'elle m'avait parlé de lui, qu'elle l'aimait toujours, et autres mensonges de même nature.

Pendant ce temps, je ne perdais pas un coup de dent ; je répandis le carnage au milieu des entrées ; j'avalai presque tout le bouilli en deux bouchées et sans malice, mais avec tant de hâte, qu'on eût pu croire que je n'étais pas sûr de ma conquête, même lorsque je la tenais entre les dents. Dieu m'est témoin que le caveau commun de l'*Antigua* de Valladolid n'engloutit pas un corps avec plus de promptitude que je n'expédiai l'ordinaire de ces braves gens [2]. Ce fut avec plus de hâte que n'en met un courrier extraordi-

naire. Ce dut être pour eux un spectacle inaccoutumé que le rapide passage du bouillon p ɔ ma gorge, la netteté des assiettes qui sortaient de mes mains et des os que je me décidais à abandonner ; j'eus même grand soin, dans les intervalles, s'il faut dire toute la vérité, de faire passer dans mes poches bon nombre de rogatons. On desservit, je pris le licencié à l'écart, et je continuai à l'entretenir de sa belle et des moyens que je pouvais avoir de l'introduire chez elle. Enfin, comme nous étions près d'une fenêtre, je feignis de m'entendre appeler dans la rue.

— Je suis à vous, seigneur, m'écriai-je ; je descends.

Je demandai l'agrément de mes hôtes, promettant de revenir à l'instant. Ils m'attendent encore aujourd'hui.

J'allai, en sortant de là, à travers les rues jusqu'aux environs de la porte de Guadalajara, et je m'installai sur un banc devant la boutique d'un marchand. Dieu voulut bien amener de ce côté deux belles dames, deux demi-vertus du grand ton, à demi voilées, suivies d'une duègne et d'un petit page. Elles entrèrent dans la boutique, je les y accompagnai ; elles demandèrent au marchand s'il avait quelque velours de façon nouvelle ; je pris part à l'examen des étoffes, offrant de les aider de mon choix, causant, riant, plaisantant et ne laissant plume ou aile à la raison. L'aisance avec laquelle j'agissais parut leur faire penser que j'avais du crédit dans la maison, et comme je n'avais rien à risquer, je leur fis les plus belles offres de service. Elles firent des façons, prétendant qu'elles ne pouvaient rien

accepter d'une personne qu'elles ne connaissaient pas. J'insistai et les priai de me permettre de leur envoyer des



toiles qu'on m'avait apportées de Milan et que je ferais remettre chez elles par mon page. J'indiquais, en parlant ainsi, un page qui, nu-tête au milieu de la rue, attendait son maître, occupé dans une boutique voisine. Je sortis même pour lui parler, et lui ayant fait signe avec autorité de venir à moi, je feignis de lui donner des ordres, mais je lui demandai en réalité et par contenance, s'il n'appartenait pas au commandeur mon oncle, ce qu'il nia tout naturellement. Afin de me donner de l'importance, j'ôtai

mon chapeau à tous les auditeurs et à tous les cavaliers qui passaient, et, sans en connaître aucun, je leur fis les plus grandes politesses, comme si j'eusse été leur ami le plus familier. A tout cela et à un écu d'or que je tirai de ma poche, avec mine de faire l'aumône à un pauvre, mes deux belles dames eurent lieu de juger que j'étais un cavalier distingué.

Il se faisait tard, elles se mirent en devoir de partir, et m'en demandèrent la liberté, en me recommandant de n'envoyer mon page chez elles qu'avec les plus grandes précautions. Je les priai, par faveur et par souvenir, de me laisser un rosaire monté en or que portait la plus jolie des deux, le demandant comme gage de l'entrevue qu'elles me promettaient pour un autre jour. Elles hésitèrent, je leur offris en garantie mes cent écus d'or; elles voulurent bien ne pas les accepter, tout en pensant sans doute qu'elles tireraient un jour de moi bien davantage, et me laissèrent le chapelet.

En s'éloignant, elles voulurent savoir mon adresse; je les conduisis par la rue Mayor, devant une maison de belle apparence où était un carrosse sans chevaux. Je leur dis que c'était là ma demeure, et que la maison, le carrosse et le maître étaient à leur service; j'ajoutai qu'on me nommait don Alvaro de Cordoue, et prenant galamment congé d'elles, je me dirigeai vers la maison, où je feignis d'entrer pour attendre qu'elles fussent éloignées.

XVI

CHAPITRE XVI.

Dans lequel Pablo continue le même récit jusqu'à la mise en prison de toute la bande.

Quand la nuit fut venue, nous revînmes tous au logis. J'y trouvai le soldat aux guenilles portant une torche de cire qu'on lui avait donnée pour accompagner un défunt, et qu'il avait conservée.

Ce soldat se nommait Magazo, naturel d'Olias ; il avait été capitaine dans une comédie et s'était battu contre les Maures dans une parade. Quand il parlait avec des gens qui revenaient de Flandre, il disait qu'il avait été en Chine ; à ceux qui arri-

vaient de Chine, il parlait de la Flandre. Il prétendait avoir eu part à plus d'un siége et avoir aidé à renverser plus d'un château — (château de cartes et siége de bois sans doute). — Il professait un grand culte pour la mémoire du prince don Juan, et je l'entendis dire maintes fois qu'il avait été honoré de l'amitié de Louis Quijada. Il parlait de Turcs, de galions et de capitans en homme qui connaissait par cœur tous les couplets populaires où il en est question. De la mer, il n'en savait pas un mot, car il n'avait de *naval* qu'un goût prononcé pour les *navets*, et il disait, en racontant le combat livré par don Juan à Lépante, que ce Lépante était un Maure d'une immense bravoure.

Nous fûmes rejoints par mon camarade don Torribio, qui arriva le nez poché, la tête emmaillottée, couvert de sang et de boue. Questionné sur l'origine d'un pareil état, il nous raconta qu'il avait été à la soupe de San Geronimo et qu'il avait demandé double portion pour des personnes honorables et pauvres. On en priva d'autres mendiants pour la lui donner, et ceux-ci, fort colères, se mirent à le suivre. Au détour d'une rue, ils le virent se cacher derrière une porte et y avaler ses deux portions d'un air déterminé. On commença par lui reprocher d'avoir trompé les bons pères, de se faire nourrir au préjudice des autres ; puis des paroles on passa aux coups, après les coups vinrent les contusions, puis les bosses au front. On le battit en brèche avec deux pots de terre, et une écuelle de bois qu'on lui fit flairer sans précaution lui mit le nez en compote. Il perdit son épée dans la bagarre ; et le portier du couvent, qui accourut au bruit, eut peine à mettre le

holà. Enfin, notre pauvre frère était tellement pressé, tellement serré de près, qu'il offrit de rendre ce qu'il avait pris. Cette offre, qu'il fit du plus profond de sa conscience, réveilla l'indignation générale.

— Voyez ce monceau de guenilles, s'écria un maudit étudiant — mendiant et parasite de première force — voyez cet épouvantail à moineaux, il est vide et triste comme une boutique de pâtissier en carême, il est plus troué qu'une flûte, plus tacheté qu'une pie, plus bigarré que le jaspe, plus barbouillé qu'un livre de musique, et il ose partager la soupe du saint avec nous, avec moi gradué bachelier ès arts à l'université de Siguenza [1], moi qui puis être évêque un jour ou dignitaire de l'État.... Fi! pour Dieu!

Le brave portier fut obligé de se jeter au milieu de la foule ameutée par ce forcené, et sans sa protection, notre pauvre ami ne fût rentré au logis que par moitiés.

(Entre nous tous, du reste, c'était une lutte d'amour-propre, c'était à qui raconterait la meilleure aventure ou rapporterait le plus beau trophée.) Merlo Diaz, l'un de nos frères, qui rentra quelques instants après don Torribio, avait sa ceinture garnie d'un chapelet de petits pots et de verres dont il avait fait provision à tous les tours des couvents de nonnes où il allait demander à boire à chaque instant et d'où il revenait sans honte, gardant tout, contenant et contenu [2].

Don Lorenzo del Pedroso obtint plus de succès que Diaz:

il arriva avec un très-bon manteau qu'il avait échangé dans une salle de billard contre le sien qui n'avait poil ni plume. Don Lorenzo était coutumier du fait ; en arrivant dans un billard, il ôtait son manteau sous prétexte de vouloir jouer, et le mettait avec les autres ; puis, ayant grand soin de ne s'engager à aucune partie, il retournait aux manteaux, prenait le meilleur et s'en allait. Pedroso était le fournisseur ordinaire de la société ; on lui avait donné pour quartier les jeux de bague et de boule.

Tout cela n'était rien ; il y eut unanimité d'approbation et de cris de joie lorsque parut don Cosme. Il était escorté d'une multitude d'enfants déguenillés, boiteux, blessés, manchots, affligés de toutes les maladies possibles. Don Cosme avait choisi le métier d'empirique et faisait une grande dépense de signes de croix et d'oraisons qu'une vieille de ses amies lui avait apprises [3]. Il gagnait à lui seul plus que tout le monde ; car si le consultant n'apportait pas quelque chose sous son manteau, si l'argent ne résonnait pas dans sa poche, si quelques poulets ne piaulaient pas dans le sac, le mal était déclaré incurable. Il exploitait ainsi la moitié du royaume. Il faisait croire tout ce qu'il voulait, d'autant qu'il était des plus forts en matière de mensonge, au point qu'il ne pouvait plus dire la vérité, même par mégarde.

C'était un hypocrite des plus huppés ; il opérait au nom de l'enfant Jésus, et n'entrait jamais dans une maison sans y appeler la bénédiction du Saint-Esprit ; les grains de son rosaire, le meuble indispensable d'un hypocrite achevé.

étaient pour le moins gros comme des oranges [1]. Il avait bien soin de laisser voir sous sa cape un bout de discipline taché du sang d'un poulet ; il était bien aise que quelque vermine le démangeât, afin de donner à croire qu'il portait un cillce ; il était enchanté de mourir de faim, afin de se donner le mérite d'un jeûne volontaire. Quand il nommait le diable, il ajoutait : — « Dieu nous en délivre et nous en garde. » — Il baisait la terre en entrant dans une église, il se disait indigne, il ne portait jamais les yeux sur les femmes ; la main quelquefois. Avec toutes ces grimaces, il imposait au peuple de telle sorte, que chacun se recommandait à lui, c'était se recommander au diable....

Après don Cosme, vint Folanco, faisant grand bruit et parlant bien haut ; il s'équipa en notre présence d'une besace, d'une grande croix, d'une longue barbe postiche et d'une clochette. Son métier était de parcourir les rues la nuit en psalmodiant sur un ton lugubre :

Réveillez-vous, vous qui dormez,
Priez Dieu pour les trépassés !

Il recueillait de la sorte un grand nombre d'aumônes ; quand il voyait une maison ouverte, il y entrait ; s'il était sans témoins et sans empêchement, il volait tout ce qu'il trouvait ; s'il apercevait quelqu'un, il faisait sonner sa clochette et répétait de sa voix de pénitent :

Réveillez-vous, vous qui dormez.... .

Je racontai à mes nouveaux amis mes aventures de la matinée et je leur exhibai le rosaire que j'avais conquis. Ils m'accablèrent de félicitations, et le rosaire fut remis à la mère Lebrusca, la vieille gouvernante, qui fut chargée de le vendre et d'en encaisser la valeur. La bonne vieille, directrice, conseillère et recéleuse du logis, passait une partie de son temps à courir de maisons en maisons pour y vendre les objets volés par les frères; ici elle disait qu'ils provenaient d'un grand seigneur dans la gêne; là, d'une pauvre demoiselle qui vendait tout pour avoir du pain; partout enfin elle avait un prétexte à donner, une histoire à raconter. Elle pleurait souvent, croisait les mains, sou-



pirait du plus profond de ses entrailles et appelait chacun mon enfant. Elle portait pour vêtement — à vrai dire par-

dessus une très-bonne chemise, un jupon, une robe de dessous, une robe de dessus et une mante — certain sac de bure déchirée, qui lui provenait, disait-elle, d'un bon ermite de ses amis retiré dans les montagnes d'Alcala [5].

Le diable, qui ne se tient jamais en repos et qui se mêle toujours des affaires de ses serviteurs, voulut, un jour qu'elle était allée vendre je ne sais quelles guenilles dans une maison, que quelques-unes fussent reconnues par un ancien propriétaire. On alla chercher un alguazil, on s'empara de la vieille, qui avoua tout et nous dénonça.

L'alguazil la laissa dans la prison et s'en vint à notre logis, où il trouva tout le collége d'aventuriers, moi compris. Il avait avec lui une demi-douzaine de recors, bourreaux aspirants, à l'aide desquels il conduisit notre saint ordre en prison.

XVII

XVII

CHAPITRE XVII.

Tribulations de Pablo dans la prison. Histoire de Robledo, de don Carlos, du chevalier des Miracles, de deux nourrices et d'un paquet d'habits. De quelle manière Pablo, la vieille, et les aventuriers ses amis sortent de prison.

Dieu sait combien nous prêtâmes à rire dans les rues aussi bien qu'à la prison ! Nous étions tous attachés et rudement tirés les uns par leurs capes, les autres sans capes, laissant à découvert des vêtements rapiécés de blanc et de noir. Un recors, voulant saisir l'un de nous d'une manière solide, et ne rencontrant que des haillons en charpie, chercha à l'empoigner par la peau ; mais il ne trouva rien à prendre, tant le pauvre diable était desséché. D'autres laissaient entre les mains des recors les morceaux de leurs pourpoints et de leurs

grègues, et le chemin qu'ils avaient parcouru était semé de débris et de haillons.

On mit en entrant, à chacun de nous, deux paires de fers, l'une aux mains, l'autre aux pieds, et on nous descendit dans un cachot. En me voyant sur ce triste chemin, je songeai à tirer parti de l'argent que j'avais sur moi. Je pris un ducat et m'approchai du geôlier.

— Veuillez m'entendre en secret, seigneur, lui dis-je en laissant briller mon écu à ses yeux.

Il comprit et me tira à l'écart.

— Je vous en supplie, repris-je, ayez pitié d'un homme de bien ! — Je lui pris la main, et, comme ses doigts étaient accoutumés à porter semblables bagues, il se laissa faire et entendit à merveille.

— J'examinerai la maladie, me répondit-il, et, si elle n'est pas sérieuse, vous descendrez avec les autres.

Je compris la défaite, et baissai humblement la tête sans répondre. Il me laissa dans le vestibule et conduisit mes amis tout en bas.

Quand la nuit fut venue, on m'envoya coucher au premier étage, dans la salle commune. On me désigna mon lit : il se composait d'un mauvais matelas jeté sur la dalle au milieu de vingt autres, occupés par les prisonniers. Je m'y étendis; on éteignit la lumière, et, au bout de quelques instants, nous oubliâmes tous nos chaînes.

(Il y avait près de moi, et à la tête de mon matelas, le robinet d'une fontaine destinée à fournir de l'eau à mes compagnons d'infortune ; et à ce robinet était suspendue, à l'aide d'une chaîne, une petite tasse de fer battu. Après les premières heures données au sommeil, mes voisins, réveillés par la soif, s'en vinrent les uns après les autres boire à la fontaine, et chaque fois ils laissaient retomber la tasse et avec elle l'eau qui restait au fond. Ils firent tant, que le bruit me réveilla, et je m'aperçus que mon lit et mon traversin étaient inondés des gouttes d'eau dédaignées par mes voisins. Je trouvai ce baptême fort peu de mon goût, et je le dis au premier qui vint boire. J'eusse mieux fait de me taire, car il redoubla la dose et donna le mot à quelques autres, qui firent un peu mieux que lui. Il était écrit là-haut que je serais victime de l'eau toute ma vie, mais non pas que je serais patient. N'y tenant plus, je me levai, j'arrachai la tasse de fer, la clef du robinet, les envoyai au hasard à la tête de l'un des buveurs, et l'eau, n'étant plus retenue, s'en alla par la salle, inonda tous les lits et réveilla ceux qui dormaient encore. Il faisait une obscurité complète ; chacun criait, nageait et barbotait comme il pouvait.)

L'alcaïde enfin, entendant tout ce tapage et craignant que ses vassaux ne s'évadassent, monta en toute hâte armé de ses suppôts. Il ouvre la salle, s'aperçoit de l'inondation et en demande la cause. Il y eut unanimité parmi mes compagnons pour rejeter sur moi toute la faute, et j'eus beau dire, rien ne put me justifier. Le geôlier, prévoyant d'ailleurs que plutôt que de me laisser conduire dans quel-

que cachot je lâcherais volontiers un second ducat, trouva l'occasion excellente et m'ordonna rudement de le suivre. J'obéis, mais j'étais décidé à tout souffrir plutôt que de faire une nouvelle brèche à mon gousset; et le geôlier, fort mécontent de mon peu d'intelligence, me reconduisit dans la salle basse, où mes bons amis les *hidalgos* d'industrie me reçurent avec acclamation.

Je passai assez mal le reste de la nuit. Le Seigneur fit le jour, on ouvrit tous les cachots, et nous fîmes connaissance avec nos voisins. Les plus anciens vinrent réclamer le droit de bienvenue sous peine d'anguillade [1]. Je déboursai à l'instant six réaux; mais les pauvres camarades n'avaient rien à donner, et ils furent prévenus qu'ils payeraient en nature la nuit suivante.

Il y avait parmi les doyens du logis un garçon très-borgne, très-grand, très-emmoustaché [2], de très-mauvaise mine et très-plat du dos, sans doute à force de coups de bâton; il portait sur lui plus de fer qu'il n'y en a dans toutes les mines de Biscaye, des menottes, des poucettes et des chaînes à chaque pied. On le nommait le Géant; il était d'une force redoutable, et le geôlier ne lui parlait que chapeau bas [3]. Il avait pour ami un individu du nom de Robledo, surnommé la Voltige, mis sous clef pour excès de libéralité : il disposait, en effet, avec trop de facilité du bien d'autrui; ses doigts étaient tellement crochus, qu'il pêchait tout ce qu'il touchait. Il avait reçu plus de coups de fouet en sa vie qu'un cheval de poste, et tous les bourreaux d'Espagne s'étaient fait la main sur lui. Il

avait le visage couvert de balafres, d'estafilades, et plus troué qu'une écumoire ; ses oreilles étaient en nombre impair et son nez recollé.

La réputation de Robledo était des plus grandes dans Madrid : il fut le héros et l'acteur principal d'une multitude d'aventures surprenantes, dont la dernière, qui lui a valu le coup de grâce, mérite de vous être racontée.

Ici Pablo s'arrêta, consulta du regard son illustre auditoire, et Jupiter lui ayant fait signe qu'on daignerait l'écouter, il se recueillit un instant, et reprit de la sorte.

HISTOIRE

DE ROBLEDO, DE DON CARLOS, DU CHEVALIER DES MIRACLES, DE DEUX NOURRICES ET D'UN PAQUET D'HABITS.

Il y avait à Madrid un jeune cavalier fort riche, d'un caractère des plus joyeux, et grand coureur d'aventures, nommé don Carlos. Il venait, à l'époque où commence ce récit, de faire un héritage assez important, et il était arrivé de Salamanque, après un voyage de quelques semaines,

avec une somme d'environ deux mille ducats et une jolie collection de joyaux de prix.

Un soir il se disposait à sortir, lorsqu'il reçut la visite de plusieurs de ses amis qui venaient le féliciter de l'heureuse issue de ses affaires. Parmi ces visiteurs, et le plus empressé de tous, vint un certain gentilhomme nommé don Antonio, qu'on surnommait le chevalier des Miracles. Tout, en effet, était miraculeux autant que problématique dans sa manière de vivre; on ne lui connaissait ni rente ni revenu; et cependant on le rencontrait partout, à la ville, à la cour, au Prado, en fort bel équipage, toujours bien suivi, mis avec élégance. Les jeunes cavaliers s'épuisaient en conjectures sur son compte, et on était arrivé à croire qu'il avait quelque moyen secret et peut-être peu délicat d'entretenir tout ce train. Don Carlos l'aimait beaucoup malgré tous ces doutes; il le reçut à bras ouverts, causa longuement avec lui de son voyage, et enfin le conduisit dans le cabinet où il avait renfermé ses ducats et ses joyaux; après quoi le chevalier des Miracles prit congé de lui.

Don Carlos, retenu chez lui par d'autres visiteurs, ne fut libre que fort tard, et il était plus de minuit lorsqu'il put sortir et faire, comme cela lui arrivait souvent, une promenade nocturne à travers les rues désertes de Madrid.

Il avait déjà fait beaucoup de chemin et il était loin de sa demeure, lorsqu'il lui vint la mauvaise pensée qu'il avait peut-être été trop confiant avec le chevalier, et qu'avec un homme poursuivi à tort ou à raison de doutes aussi graves,

il eût dû être plus circonspect et moins communicatif. Cette pensée grandissait à chaque moment et le tourmenta enfin de telle sorte, qu'il rebroussa chemin afin d'aller transporter son trésor dans une autre pièce s'il en était encore temps.

En passant auprès du cimetière d'une église voisine de sa maison, il entendit une voix plaintive et des cris étouffés. Don Carlos était brave; laissant donc de côté toute crainte superstitieuse, il entra dans le cimetière, s'assura que son épée était libre, et s'avança vers un petit bâtiment en planches servant de charnier, et d'où paraissaient sortir les cris qu'il entendait. Un rayon de lumière perçait à travers les planches mal jointes, il fit le tour, arriva à la porte, et il cherchait à approcher sans être entendu, lorsque son pied rencontra un ossement, l'écrasa, et ce bruit donnant l'éveil dans l'intérieur, Carlos entendit une voix demander ¿ qui va là?

Au même moment un homme, de belle taille, sortit du charnier, tenant d'une main son épée et de l'autre une lanterne sourde, dont il dirigea la lumière sur don Carlos. Celui-ci, apercevant une épée, tira la sienne et se mit en devoir d'en découdre ; mais, tout aussitôt, l'inconnu jeta son arme et s'approcha.

— Ah! seigneur don Carlos, s'écria-t-il, quel heureux hasard vous amène ici!

Grande fut la surprise de Carlos en reconnaissant la voix du chevalier des Miracles, et il lui demanda ce qu'il faisait là.

— Hélas ! seigneur don Carlos, lui dit don Antonio, vous me voyez dans un bien grand embarras. Écoutez-moi. Il y a près de deux années que j'ai épousé secrètement une jeune fille d'une des plus riches et des plus nobles familles de Madrid ; je n'ai pour confidents que deux amis qui m'ont servi de témoins, et le prêtre qui nous a mariés. Depuis ce temps, ma femme n'a pas quitté la maison de son père, et jamais, jusqu'à ce jour, aucun soupçon n'a existé sur notre liaison.

Ce soir, au moment où je venais de vous quitter, elle m'envoie chercher, elle m'écrit qu'elle ressent les douleurs de l'enfantement, me prie de l'aider à sortir de chez elle, et de la conduire en un lieu sûr où elle puisse du moins être à l'abri de la première exaspération de son père, qui la tuerait s'il avait connaissance de sa faute.

J'y cours, elle sort sans être aperçue, et j'allais la conduire près d'ici, chez une femme qui m'est dévouée, lorsque l'émotion, la douleur, la fatigue l'ont forcée de s'arrêter, et je n'ai trouvé d'autre refuge que ce charnier qui, heureusement, était ouvert.

Au moment où don Antonio achevait cette singulière confidence, de nouvelles plaintes se firent entendre ; puis, après un instant de silence et un long soupir, ces mots : — Ah ! Dieu soit loué !

Le chevalier et don Carlos coururent vers le charnier et trouvèrent la jeune femme délivrée d'un bel enfant qui peut se vanter, s'il vit encore, de s'être trouvé bien près

de la mort, au moment où il venait au monde. Le chevalier conjura don Carlos de veiller sur la mère ; et, enveloppant l'enfant dans son manteau, il partit, en courant, le porter chez une nourrice qu'il avait retenue depuis plusieurs jours.

Voilà don Carlos, le chercheur d'aventures, servi à souhait, mais dans le plus grand embarras où il se fût vu de sa vie. Il se tenait près de la jeune femme, la soutenant, lui rendant tous les soins qu'il était en son pouvoir de lui rendre en pareil lieu et à pareille heure ; mais il y avait si peu de bougie dans la lanterne, que peu d'instants après le départ du chevalier, elle s'éteignit tout à coup, et les deux patients, — je dis deux, car don Carlos l'était autant que la jeune femme, — se trouvèrent dans une complète obscurité. La jeune femme en fut tellement effrayée que, malgré toutes ses souffrances, malgré toute la faiblesse résultant de l'état où elle se trouvait, elle ne voulut pas attendre plus longtemps le retour du chevalier, et conjura Carlos de lui procurer un asile et des soins qui lui devenaient à chaque instant plus nécessaires.

Ici redoublait l'embarras de Carlos ; le chevalier ne lui avait donné, à ce sujet, aucune instruction. Enfin, il se souvint d'un ancien serviteur de sa famille qui était marié et qui demeurait à vingt pas de l'église ; et, soutenant la malade dans ses bras, il allait l'y conduire, lorsque........

Mais ici il est important que je vous raconte ce qui venait de se passer à quelque distance et dans la maison même de don Carlos. Robledo, qui, comme je vous l'ai

dit, était un des plus industrieux larrons de Madrid, avait eu vent du petit trésor que notre aventurier gardait en ce moment chez lui. Profitant de la sortie de Carlos, il avait pénétré, à l'aide de fausses clefs, dans le corps de logis qu'il habitait seul ; et, à force de fureter, il avait décou-



vert le cabinet où étaient le trésor, le meuble qui le renfermait, et s'était emparé des ducats et des joyaux. Non content de cette capture, il avait choisi deux habillements, les plus beaux de la garde-robe, il avait fait du tout un paquet au milieu duquel les joyaux étaient soigneusement enveloppés, et, chargeant sur ses épaules ce riche fardeau, il était sorti sans fermer les portes, et plus diligemment qu'il n'était entré.

A quelques pas du logis de don Carlos il se trouva presque nez à nez avec une ronde d'archers ; il fit aussitôt volteface, et, craignant d'être reconnu, il se mit à courir dans la

direction du cimetière ; les archers, entendant qu'on courait devant eux, pensèrent tout de suite que ce devait être un voleur, et se mirent à sa poursuite. Robledo était agile, il avait de l'avance ; mais, de peur que son fardeau ne finît par ralentir sa fuite, il alla vers le charnier et l'y jeta ; certain de l'y retrouver lorsqu'il aurait dépisté le guet.

Ce paquet tombant aux pieds de la jeune femme, au moment où elle se disposait à sortir, lui causa une telle frayeur, qu'elle oublia un instant ses souffrances, et don Carlos, ignorant le présent qu'on lui faisait de son bien, mit tout aussitôt l'épée à la main et s'avança vers la porte sans dire mot.

Au bruit qu'il entendit, au craquement des os sur lesquels marchait le jeune cavalier, Robledo, qui s'était appuyé un instant contre la porte pour reprendre haleine, pensa, sans doute, que quelque fantôme, envoyé par Dieu, venait lui reprocher ses crimes ; et plein d'effroi, fuyant ce nouveau danger, sans songer à celui qu'il voulait éviter un instant auparavant ; il sortit en toute hâte du cimetière, et donna tête baissée au milieu du guet. Cette rencontre fit néanmoins sur lui le même effet que produit, sur un homme ivre, le fossé plein d'eau dans lequel il se précipite. Réveillé, dégrisé, et ne voulant pas se laisser prendre comme un niais ; il mit à la main un espadon, dont il était armé, et s'en servit avec tant d'adresse, que, ne se laissant approcher par personne, il parvint à se faire jour au milieu des archers et à leur échapper à l'aide de l'obscurité.

Cependant la jeune femme, de plus en plus souffrante,

impatiente de prendre du repos, sollicitait don Carlos de l'emmener. Celui-ci, n'entendant plus aucun bruit, la souleva de nouveau dans ses bras; et, réunissant toutes ses forces, la porta chez son serviteur où elle reçut, à l'instant, tous les soins que nécessitait son état.

De son côté, le chevalier des Miracles avait porté son enfant chez la nourrice. Tout occupé des premiers soins à donner à l'innocente créature que le froid avait saisie et qui semblait plus près de mourir que de vivre, il avait chargé le mari de la nourrice de retourner, pour lui, avec une lanterne, au charnier du cimetière, et d'indiquer à don Carlos l'asile qu'il avait choisi pour la mère, ne pouvant l'y conduire lui-même.

L'homme arrive au cimetière et n'y trouve plus personne; il entre dans le charnier; il en fait le tour en tremblant et met le pied, par hasard, sur le paquet abandonné par Robledo. Il recule aussitôt d'effroi; mais, cependant, reprenant un peu d'assurance, il dirige sa lanterne vers cet objet, et dès qu'il reconnaît des habillements, il pense qu'ils ont été oubliés par don Carlos ou par la jeune femme, il les ramasse et se retire.

Don Carlos, quitte de ses obligations, avait repris le chemin de sa demeure; assailli de nouveau par les inquiétudes que son aventure de la soirée avait un instant dissipées, il monte en toute hâte dans son appartement, court à son cabinet dont il trouve la porte ouverte, la serrure forcée, et tombe à la renverse en reconnaissant que tout lui a été enlevé, bijoux et ducats.

Ne sachant qui accuser de ce vol audacieux, il pensa, dès le premier moment, que ce pouvait bien être quelque malin tour du chevalier des Miracles ; et ce larcin lui semblait l'explication naturelle de la lenteur qu'avait mise le chevalier à venir le rejoindre au cimetière. Il y retourna donc aussitôt, en toute hâte, résolu d'y attendre don Antonio, qui finirait bien, sans doute, par songer à ses devoirs, plutôt qu'à une plaisanterie pour laquelle le temps était fort mal choisi.

Carlos arriva à la porte du cimetière au moment où en sortait le mari de la nourrice. Encore tout ému de sa colère et trompé par l'obscurité, il croit reconnaître le chevalier, il se jette sur lui avec furie, l'accable d'injures et le menace de le livrer à la justice comme voleur. L'autre se débat ; et pendant la lutte, le paquet tombe et roule à leurs pieds.

Un alguazil, qui avait été de guet toute la nuit, passait en ce moment et retournait chez lui fatigué et, surtout, contrarié de n'avoir arrêté personne : il aperçoit deux hommes qui se collètent ; il marche à eux, les somme de lâcher prise et de lui répondre. La voix de la justice n'a jamais rencontré de sourds en Espagne : il est tout aussitôt obéi.

Le jour commençait à paraître, et Carlos ne fut pas peu surpris en voyant à la place du chevalier des Miracles un homme qui lui était tout à fait inconnu. L'alguazil en ce moment ayant commencé son interrogatoire d'un ton magistral ; Carlos, encore tout ému, ne sut que répondre, et pendant ce temps l'homme à la nourrice trouva bon, quoi-

que innocent, de se sauver comme un coupable, c'est-à-dire avec une rare agilité, laissant là le paquet et le reste.

L'alguazil, furieux, n'ose le poursuivre de crainte de ne pouvoir le joindre et de perdre du même coup ses deux prisonniers ; il touche don Carlos de sa baguette et lui commande de le suivre au nom du roi. Don Carlos refuse, proteste, et, l'alguazil insistant, il le menace de son épée. L'alguazil aussitôt crie : *Aide à la justice!* et ce cri, semblable à un coup d'escopette qui, tiré au milieu d'une ruine, en ferait sortir des centaines d'oiseaux de nuit, amène en un instant sur le lieu de la scène un troupeau de recors.

Notre ami Robledo, pendant toutes ces allées et venues, n'avait pas oublié sa conquête et n'avait pas renoncé à la reprendre. Il arriva de ce côté pendant qu'on se querellait, et aperçut le paquet d'habits qui gisait piteusement à terre à quelques pas des disputants. Il met le chapeau à la main, s'approche d'un air dégagé, semble écouter tour à tour, avec toute l'indifférence d'un curieux, les raisons de l'alguazil et celles de Carlos, et ne perd pas de l'œil le paquet chéri. Pendant que les recors arrivent et entourent le prisonnier, il se baisse, ramasse le paquet sans empressement, et se garde bien de fuir; tout au contraire, il marche à côté de la troupe, on le prend sans doute pour le valet du seigneur alguazil ou pour celui de l'inculpé ; et on ne s'en occupe pas le moins du monde. On passe près d'une ruelle obscure, l'habile filou ralentit sa marche, tourne à gauche, marche lentement d'abord, puis allonge

le pas, gagne au pied, se sauve, et, dans la crainte d'être repris, sort de Madrid.

A d'autres maintenant. Le chevalier des Miracles, laissant son enfant aux soins de la nourrice, court au cimetière et n'y trouve ni son messager, ni sa femme, ni Carlos. Pensant que celui-ci a trouvé un asile pour la malade, il se rend chez lui, y apprend le vol dont il vient d'être victime. Inquiet, accablé de fatigue, ne sachant où retrouver son ami ou sa femme, il retourne chez la nourrice et y arrive en même temps que le mari.

Celui-ci accourait tout effaré, pâle et défait, disant qu'il était poursuivi par la justice, qu'il était contraint de fuir et de se cacher, à cause de certain paquet trouvé entre ses mains et qu'on l'accusait d'avoir volé. Il embrasse sa femme, dit adieu au chevalier et repart sans plus attendre. La pauvre femme se trouve mal, et les dangers auxquels elle croit son mari exposé font en elle une telle révolution, que son lait s'arrête.

Voilà le pauvre chevalier dans l'embarras le plus grand, ayant sur les bras un enfant qu'il ne peut nourrir avec la meilleure volonté du monde, et prêt à perdre patience au milieu d'un tel concours d'étranges incidents. Enfin, se confiant au hasard, il prend un carrosse de louage et se fait conduire dans un petit village voisin de Madrid et nommé Getafé, où il a quelques connaissances et dans lequel, en frappant à toutes les portes, il espère enfin trouver une nourrice pour son enfant.

La Providence lui vient en aide. Après une heure de re-

cherches, il trouve une nourrice, l'arrête, lui remet son enfant et se dispose à retourner à Madrid. Au moment où il remontait dans son carrosse, il entendit un grand bruit dans la salle basse de l'hôtellerie, et la curiosité l'ayant poussé, il vit un homme qui en tenait un autre par le collet et semblait vouloir l'étrangler.

— ¿ Te voilà donc, traître de voleur ? lui disait-il ; c'est toi qui m'as volé à Tolède il y a un an ; je te reconnais, et tu ne m'échapperas plus.

Le voleur se débattait, se disait honnête homme et prétendait qu'on le prenait pour un autre.

— ¿ Quel est ce paquet que tu portes et que tu caches avec tant de soin ? reprit l'homme de Tolède ; ¿ sans doute encore quelque larcin que tu auras fait à Madrid... ?

A ces mots, le chevalier se fit place au milieu des curieux ; il s'approcha de l'accusé, le questionna adroitement et finit par acquérir la certitude qu'il n'était autre que celui qui avait dévalisé don Carlos. Tout aussitôt on fit appeler le juge, le paquet fut ouvert, on fit l'inventaire de ce qu'il renfermait ; et le chevalier ayant déclaré y reconnaître les bijoux volés à son ami, on conduisit le coupable en prison, et les pièces de conviction furent déposées jusqu'à nouvel ordre chez le maître de l'hôtellerie.

L'arrivée et les explications du chevalier firent tout aussitôt relâcher don Carlos, qui se confondit en excuses vis-à-vis de son libérateur de l'avoir soupçonné un instant. Il le conduisit chez sa femme, qui l'attendait avec la plus

vive impatience ; puis, s'occupant de ses propres affaires, il obtint qu'un alguazil et un officier de justice fussent expédiés à Getafé pour en ramener le voleur et les pièces du procès.

Tout fut bientôt expliqué. Robledo, qui avait de nombreux comptes à régler avec la justice, fut condamné à être pendu, et vint dans notre prison attendre son dernier jour. Don Carlos retrouva son trésor intact, sauf les petites brèches que fait la justice à tout ce qui lui passe par les mains ; on rappela de son exil volontaire le mari de la première nourrice, qui fut généreusement dédommagé de sa frayeur ; enfin on sut qu'il n'y avait rien de miraculeux dans la manière de vivre du chevalier des Miracles, et que sa femme, qui jouissait déjà d'une grande fortune, l'avait constamment mis à même de mener un train convenable.

Il restait à dissiper l'inquiétude des parents de la jeune femme, à leur expliquer sa disparition et à calmer leur colère, ce qui n'était pas chose facile. Don Antonio, qui avait de nombreux amis et des parents haut placés, y employa tout ce qu'il put réunir d'hommes recommandables et influents. Plusieurs d'entre eux échouèrent ; mais, comme dona Teresa était fille unique ; comme don Antonio était, sauf la richesse, un parti des plus honorables ; comme, après tout, ce qui était fait ne pouvait pas plus se défaire qu'on ne pouvait refaire ce qui était défait ; les deux amants obtinrent le pardon le plus complet, la réconciliation se fit d'une manière solennelle ; et, dès que l'état de l'accouchée le permit, une fête brillante, à laquelle fut in-

vité tout ce que Madrid comptait de noble et de distingué, servit à la fois d'assemblée de fiançailles, de fête de noces et de cérémonie de relevailles.

Rien ne troubla jamais le bonheur des jeunes époux, ni la vive amitié de don Carlos et de don Antonio [4].

Revenons à la prison. Le Géant, Robledo et quatre vauriens, leurs acolytes, se disposaient à se venger, la nuit suivante, sur le dos de mes anciens amis, de ce que leurs poches ne pouvaient fournir à la bienvenue; et, bien que j'eusse contribué pour ma part, je ne laissai pas de craindre quelques éclaboussures.

La perspective d'une nouvelle nuit d'angoisses et d'insomnie me fit faire de sérieuses réflexions, qui tournèrent toutes à l'avantage du geôlier. Je laissai là mes pauvres amis, auxquels je demandai pardon de leur fausser compagnie, et j'allai droit au geôlier, à qui je graissai la patte avec trois réaux de huit [5]. Dès qu'il m'eut dit qu'il connaissait le greffier chargé d'instruire notre procès, je le priai de l'envoyer chercher par un de ses aides. Le greffier

venu, je le tirai à l'écart, et, après l'avoir mis au fait de notre affaire, je lui confiai que j'avais quelque argent ; je le priai de me le garder, et lui demandai de prendre les intérêts d'un malheureux gentilhomme compromis par mégarde, et fort innocemment, dans cette malheureuse aventure.



— Vous n'ignorez pas, seigneur cavalier, me dit-il quand il eut palpé ce que je lui destinais, que tout, en pareil cas, dépend de nous, et qu'il peut arriver malheur à celui qui, avec nous, n'agit pas en homme de bien. J'en ai plus envoyé aux galères à titre gratuit qu'il n'y a d'articles dans la loi. Fiez-vous à moi, et soyez certain que je vous tirerai de là sain et sauf.

Il s'en alla là-dessus, et à peine arrivé à la porte, il revint à moi pour me demander quelque chose en faveur du brave Diego Garcia l'alguazil, auquel il était convenable, disait-il, de mettre un bâillon d'argent; puis en faveur du rapporteur, afin de l'aider à avaler tout l'article qui me concernait.

— Un rapporteur, seigneur cavalier, ajouta-t-il, est homme à anéantir un chrétien d'un froncement de sourcils, d'un éclat de voix, ou d'un coup de pied frappé sur le sol afin de réveiller l'attention distraite de l'alcade, — ce qui arrive quelquefois.

Je compris, me le tins pour dit et j'ajoutai cinquante réaux à ceux que je lui avais déjà donnés. En retour de tant de générosité, il m'engagea, d'un air dégagé, à redresser le collet de mon manteau, qui était de travers, et m'indiqua deux remèdes contre la toux que m'avait donnée mon baptême de la veille autant que la fraîcheur de la prison.

— N'ayez aucun souci, ajouta-t-il en s'éloignant, et ne négligez pas votre geôlier ; avec huit réaux vous obtiendrez de lui toutes les douceurs et tous les allégements possibles; ces gens-là n'ont de vertu et de bonté que par intérêt.

Je compris l'avertissement, le geôlier reçut un écu, m'enleva tous mes fers et me permit d'entrer dans son logis, où je trouvai bientôt l'occasion d'être au mieux avec lui.

Il avait pour femme une baleine, et pour filles deux diablesses, laides, méchantes, et menant, en dépit de leur visage, assez joyeuse vie.

Il arriva que le soir, pendant que j'étais là, le seigneur Blandones de San Pablo, le susdit geôlier, rentra pour souper après sa besogne faite et ses pensionnaires parqués ; il paraissait préoccupé, de fort mauvaise humeur, et ne voulut pas manger. Sa femme, dona Ana Moraes, que cette disposition de son mari paraissait inquiéter, s'approcha de lui et le pressa, l'importuna de telle sorte, qu'il se décida à parler.

— Il y a, il y a, lui dit-il, que ce fripon d'Almendros l'Aposentador m'a dit, pendant que nous nous disputions pour le fermage, que vous n'étiez pas propre.

— L'insolent ! répondit-elle, ¿ est-il donc chargé d'ébarber les éméchures de mes jupons? Sur les jours de mon aïeul ! tu n'es pas un homme si tu ne lui as pas arraché la barbe. ¿ Faut-il pas qu'il m'envoie ses valets pour me nettoyer ? Dieu me soit en aide, ajouta-t-elle, en se tournant vers moi, il voudrait faire croire que je suis juive comme lui ; mais on sait que, s'il vaut vingt maravédis, il en a dix de vilains et deux fois cinq d'hébreux. Sur ma parole, seigneur don Pablo, que je l'entende, et je lui rappellerai la croix de Saint-André que méritent ses épaules [6].

— Allons, allons, calmez-vous, femme, dit le geôlier.

— Bon Dieu, il a dit que j'étais juive, et vous avez écouté cela de sang-froid ! C'est ainsi que vous soutenez

l'honneur de dona Ana Moraes, votre femme, fille de Stefania Rubio et de Juan de Madrid !

— ¿ Comment, interrompis-je, de Juan de Madrid ?

— Oui, Juan de Madrid, naturel d'Aunon... Je vous jure que l'homme qui a osé parler de moi de la sorte est un juif, un fripon et pis encore.

— Juan de Madrid, seigneur, dis-je au geôlier, d'un air grave, était le frère aîné de mon père, je prouverai ce qu'il est et ce qu'il mérite. J'ai dans mon pays un titre de famille, en lettres d'or, portant le nom de mon père et le sien [7] : je prends ma part de cette injure, et si je sors de prison, je forcerai cet insolent à se désavouer cent fois.

La découverte d'un nouveau parent causa une grande joie à mes hôtes, et surtout l'histoire du titre de famille. Le mari voulut avoir des détails plus précis sur notre parenté ; et, de crainte d'être pris en flagrant délit de mensonge, je jouai le courroux, la colère, l'indignation, et il ne put obtenir de moi que des jurements. Tous deux alors se mirent à me calmer, me priant de laisser dire l'Aposentador et de n'y pas penser davantage, mais rien n'y put faire (et, comme un chien qu'on a mis en colère, je grognais, je murmurais, et je me remettais à aboyer au moment où on y pensait le moins).

— Juan de Madrid, disais-je, je prouverai le respect qui lui est dû......! — Puis, un instant après : Juan de Madrid, l'aîné !... dont le père, Juan de Madrid, avait épousé Ana de Acevedo !....... Juan de Madrid !......

(Tant de zèle pour l'honneur de la famille ; le récit que je leur fis, à ma manière, de mes aventures, et les preuves évidentes que je leur donnai de mon innocence, me firent, du geôlier et de sa femme, des partisans dévoués ; je fus chez eux, bien choyé,) bien couché, bien nourri ; et le bon greffier, sollicité par mon cousin et encouragé par quelques nouveaux écus, fit si bien, qu'au bout de quelque temps, la vieille fut mise dehors sur un palefroi gris à longues oreilles, conduit par la bride et précédée d'un crieur public. Hélas ! on abusa de ce qu'elle était femme, pauvre et sans défense, et ces méchantes gens, certains que personne ne serait là pour y mettre opposition, osèrent faire la leçon au crieur qui la proclama voleuse, et au bourreau, qui eut la lâcheté de la battre. Mes compagnons la suivirent dans une tenue un peu décolletée, leurs haillons les ayant entièrement quittés de la tête à la ceinture inclusivement ; mais la justice ne s'en offensa pas, au contraire [1]. On eut l'aimable attention de leur faire visiter la ville, ce qu'ils n'avaient pu faire depuis si longtemps ; puis on les mit dehors pour six années.

Je sortis complétement blanc par la grâce du greffier et du rapporteur, qui, pour tenir l'engagement pris en son nom, changea de ton, parla bas, sauta plus d'une phrase, et avala maint article lorsqu'il fut question de moi.

XVIII

CHAPITRE XVIII.

Pablo s'installe dans une hôtellerie. Il lui arrive de nouvelles disgrâces.

QUAND je fus sorti de prison, je me trouvai bien isolé et bien triste d'être sans mes amis. Je n'ignorais pas qu'ils avaient pris le chemin de Séville sous la protection de la charité publique, mais je tenais peu à les suivre. Je pris le parti d'aller m'installer dans une hôtellerie. Celle dont je fis choix était habitée par une jeune fille blonde et blanche, éveillée, clignotante, un peu rieuse, un peu coquette. Elle zézayait quelque peu, elle avait peur des souris et se piquait d'avoir de jolies mains ; aussi, pour les faire voir, elle

mouchait très-souvent les chandelles et découpait à table. A l'église, elle avait toujours les mains jointes; dans les rues, elle avait sans cesse quelque chose à désigner; chez elle, c'était à tout moment une épingle à remettre dans sa chevelure; elle jouait de préférence aux dames; elle faisait sans cesse semblant de bâiller afin de montrer ses dents, et de se faire des croix sur la bouche[1]. Enfin toute la maison n'était occupée que de ses mains, et tout le monde, même ses parents, en était ennuyé.

Il n'y avait dans la maison des logements que pour trois locataires. Un seul était vacant lorsque je me présentai, et je trouvai dans les deux autres un Portugais et un Catalan, qui m'accueillirent fort bien, et avec lesquels je fis prompte connaissance. Je jugeai, tout en m'installant, que la jeune fille serait pour moi une distraction des plus agréables; et l'avantage d'habiter sous le même toit me parut inappréciable. Je me mis donc à lui faire les yeux doux; je faisais à sa mère et à elle une multitude de contes que j'imaginais à plaisir; je leur apportais toutes les nouvelles de la ville, vraies ou fausses; et je leur rendais, en un mot, tous les petits services possibles, pourvu qu'ils ne me coûtassent rien. Je leur fis croire que je savais faire des enchantements, que j'étais nécromancien, que je pourrais, si je voulais, faire disparaître la maison ou la faire paraître en feu, et mille autres choses dont elles ne doutaient pas, car elles étaient des plus crédules. J'acquis bientôt, de la sorte, les bonnes grâces de la jeune fille, mais ce n'était pas son amour. Il est vrai que l'habit fait tout en ce monde, et je n'étais pas des mieux vêtus. Mon

cousin le greffier, que je me gardais de négliger et que je visitais souvent, par reconnaissance du pain que je man-



geais à sa table, m'avait aidé, il est vrai, à améliorer ma garde-robe; mais elle n'était pas encore assez brillante pour que mes hôtesses eussent de moi toute la bonne opinion convenable. Il fallait donc à toute force me faire passer pour riche et faire croire que j'en voulais faire un secret. J'employai à cela deux ou trois anciens amis que le hasard me fit retrouver. L'un d'eux, que j'envoyai à mon logis en mon absence, alla y demander le seigneur don Ramiro de Guzman ; c'était le nom que je m'étais donné, mes amis m'ayant convaincu qu'il n'en coûtait rien de se choisir un nom, et que cela pouvait être fort utile. Il s'informa de don Ramiro, un homme d'affaires fort

riche, occupé pour le moment de contracter avec le roi deux traités importants. Les hôtesses ne me reconnurent pas à ce portrait, et répondirent qu'il ne demeurait chez elles qu'un don Ramiro de Guzman plus râpé que riche, petit de corps, d'un visage ordinaire et pauvre.

— C'est celui-là même que je cherche, répliqua l'autre, et je ne demanderais rien à Dieu si j'avais toutes les rentes qu'il possède au delà de deux mille ducats.

Cette confidence et quelques autres firent un grand effet sur les pauvres femmes ; et mon officieux ami leur laissa, en les quittant, une fausse lettre de change de neuf mille écus, qu'il les pria de me remettre afin que je l'acceptasse. La mère et la fille ne doutèrent plus de ma fortune, et jetèrent tout de suite leur dévolu sur moi pour en faire un mari. Je rentrai de l'air d'un homme qui ne s'attend à rien, et elles me remirent tout aussitôt la lettre de change.

— Seigneur don Ramiro, me dirent-elles, il est deux choses qu'on cache difficilement : la fortune et l'amour. ¿ Pourquoi Votre Grâce, qui sait combien nous lui sommes dévouées, nous a-t-elle fait un secret de sa position ?

Je feignis d'être fort contrarié de l'arrivée de la lettre de change, et sans leur répondre, je montai à mon appartement.

Dès le moment qu'elles me crurent de l'argent, tout ce qui venait de moi fut trouvé charmant Elles applaudissaient à toutes mes paroles ; personne n'avait meilleur air que moi. Quand je les vis si bien amorcées, je fis ma dé-

claration à la petite, qui m'écouta avec une grande joie et me répondit de la manière la plus tendre. Le soir même, afin de les confirmer dans leur opinion sur ma fortune, je m'enfermai dans ma chambre, qui n'était séparée de celle de la mère que par une cloison très-mince, et tirant de ma ceinture cinquante écus, je les comptai tant de fois, qu'elle put calculer jusqu'à six mille. L'heureuse croyance dans laquelle je les mis eut pour moi les plus beaux résultats, et toutes deux ne songeaient qu'à me servir et à m'entourer des soins les plus minutieux.

Mon voisin le Portugais se nommait O Senhor Vasco de Meneses, chevalier de l'ordre du Christ. Il portait le manteau noir, les bottes, le petit collet et d'immenses moustaches. Il se consumait d'amour pour dona Berengère de Rebolledo, c'était le nom de notre jeune hôtesse ; et quand il était amoureusement assis auprès d'elle, il soupirait plus qu'une béate à un sermon de carême. Il se mêlait de chanter et le faisait d'une manière pitoyable, et passait une partie de sa vie à jouer au pharaon avec le Catalan.

Celui-ci était la créature la plus triste et la plus misérable que Dieu eût jamais créée. Il mangeait un jour sur trois, et un pain tellement dur, qu'un médisant eût eu peine à y mordre[2]. Il faisait le brave, et il ne lui manquait cependant que de pondre des œufs pour être une poule complète, car il était vaniteux comme nul au monde.

Quand ils s'aperçurent tous deux que j'allais si vite en affaires, ils se mirent à dire du mal de moi. Le Portugais m'appelait fripon et déguenillé ; le Catalan me traitait de

lâche et de débauché. Tout cela, je le savais, je l'avais entendu plus d'une fois, mais je ne voyais pas qu'il fût nécessaire d'y répondre, et je les laissais dire. Cette persécution ne m'empêchait d'ailleurs pas de faire ma cour à la petite ; je lui parlais fréquemment, et je lui écrivais des billets passionnés, commençant tous par les phrases d'usage :

« Je prends la hardiesse... »

« Votre divine beauté... »

Je dépeignais mes peines dans un style de feu, je m'offrais comme esclave, et je signais toujours avec un cœur percé d'une flèche. Nous en vînmes bientôt au *tu*, et un jour, pour entretenir la haute opinion que j'avais donnée de ma qualité, je sortis de la maison, je louai une mule, je me déguisai complétement, et je revins à l'hôtellerie. Là, changeant ma voix, je me demandai moi-même.

— ¿ N'est-ce pas ici, dis-je, que demeure Sa Grâce le seigneur don Ramiro de Guzman, seigneur de Valcerrado et Vellorote?

— Il y a ici, répondit la jeune fille, un cavalier de ce nom, de petite taille...

— ¿ Voulez-vous avoir la bonté de lui dire que Diego de Solorzano, intendant de ses rentes, passant par ici pour des recouvrements, est venu lui baiser les mains?

Cela dit, je m'en allai, et je revins dans ma tenue ordi-

naire au bout de quelques instants. On me reçut avec encore plus de prévenances que de coutume; et, tout en me faisant la commission de l'intendant, on me demanda pourquoi j'avais caché que j'étais seigneur de Valcerrado et Vellorote.

Cette comédie acheva la jeune fille; elle eut envie d'un mari aussi riche, et consentit à me donner un rendez-vous. Nous convînmes donc que la nuit suivante, vers une heure du matin, elle m'attendrait à la fenêtre de sa chambre. Il me fallait, pour cela, suivre une longue galerie et escalader un toit qui séparait son appartement du mien. Mais le diable, qui est toujours aux aguets, voulut être de la partie. Je traverse la galerie sans être vu ni entendu, j'arrive au toit, je m'y hasarde; mais le pied me manque, je glisse et je m'en vais tomber sur un toit inférieur dépendant de la maison d'un greffier, et si lourdement, que je brisai toutes les tuiles, dont les morceaux ne me laissèrent pas les côtes sans impression.

Le bruit réveilla la moitié de la maison, on crut que c'étaient des voleurs, — il est vrai que les gens de ce métier ont quelquefois le caprice de choisir semblable promenade; — enfin, on monta sur le toit. Je cherchai alors à me cacher derrière une cheminée, mais ce mouvement ne fit qu'accroître les soupçons. Le greffier et deux clercs me rouèrent de coups et me garrottèrent sous les yeux de ma belle sans me donner le temps de me reconnaître. L'innocente fille riait comme une folle, je lui avais dit que j'étais habile dans l'art des enchantements, et elle pensait

que ma chute n'était qu'une plaisanterie ; elle s'imaginait que, pendant que j'occupais les autres à la poursuite d'un semblant de moi-même, j'allais en réalité paraître à sa fenêtre ; aussi m'attendait-elle toujours en m'engageant tout bas à entrer. Mais, hélas ! c'était bien moi qui recevais les coups de poing et les coups de bâton ; je criais, et elle riait toujours.

Enfin le greffier, séance tenante, et sans perdre de temps, se mit à verbaliser ; il me fouilla, me trouva des clefs dans la poche et écrivit, malgré l'évidence et toutes mes protestations, que c'étaient des rossignols et des crochets. Je lui dis que j'étais don Ramiro de Guzman, et il se mit à rire. Battu devant ma belle, pris sans raison, injustement accusé, je ne savais plus à quel saint me vouer. Je me mis à genoux devant le greffier, je le priai, je le conjurai au nom de Dieu, mais rien ne fit, et il ne voulut pas me relâcher. Tout cela se passait sur le toit, et je compris qu'à tout en ce monde, même à des tuiles, on peut faire porter faux témoignage. Enfin, le procès-verbal dressé, on me fit descendre, par une lucarne, dans une cuisine où je fus enfermé.

XIX

CHAPITRE XIX.

Comment Pablo tente une grande aventure.

Je ne fermai pas les yeux de toute la nuit, songeant à mon malheureux sort qui n'était pas tant d'être tombé sur un toit, que de me trouver entre les mains du greffier. Quand je songeais aux crochets qu'il prétendait avoir trouvés dans ma poche, aux pages qu'il avait écrites sur ce point, je reconnaissais avec douleur que rien ne croît autant en ce monde qu'un délit en puissance de greffier.

Je passai la nuit à faire des projets; un instant je songeai à le conjurer au nom de Jésus-Christ, mais je fus

arrêté par le souvenir de tout ce que les scribes avaient fait souffrir au fils de Dieu [1]. Plusieurs fois je tentai de me délier, mais le traître m'entendait aussitôt et s'en venait examiner mes liens. Il était plus occupé du bon procès qu'il allait me faire, que je ne l'étais moi-même de ma délivrance. Il se leva au point du jour, s'habilla à la hâte et le premier de la maison, puis il reprit sa courroie et revint me caresser les côtes, tout en me faisant un long discours sur le péché de vol, avec l'éloquence d'un homme qui connaît à fond le métier.

Nous en étions là, lui, dans une grande veine de générosité et me donnant force coups, moi, fort tenté de ne pas être en reste avec lui et de lui offrir de l'argent, lorsque survinrent le Portugais et le Catalan. Le résultat trop réel de mon escapade avait fini par détromper Berengère. Après m'avoir vu tomber, et recevoir une aussi cruelle correction, elle avait compris qu'il y avait, dans mon fait, du malheur et non pas de l'enchantement; alors elle fit de telles prières à mes deux commensaux, qu'ils se décidèrent à venir à mon aide.

En les voyant entrer, et en s'apercevant qu'ils me connaissaient, le greffier les prit pour mes complices et dégaina sa plume pour les inscrire au procès.

Le Portugais ne s'y prêta pas, et malmena fort le greffier.

— Apprenez, lui dit-il, que je suis un noble cavalier, gentilhomme de la chambre du roi; le seigneur que voici,

ajouta-t-il, en me désignant, est un noble hildalgo ; et le tenir attaché est le fait d'un coquin.

Alors, et malgré le greffier, qui hurlait comme un Maure et appelait à l'aide, il se mit en devoir de me délier. Aux cris de leurs patrons accoururent les deux clercs — demi-recors, demi-crocheteurs. — Ils foulèrent aux pieds leurs propres capes, chiffonnèrent leurs collets ; comme ils agissent toujours, pour faire croire aux coups de poing qu'ils n'ont pas reçus ; puis, sans oser prêter assistance à leur maître, ils criaient comme lui et demandaient secours au roi. Mes deux voisins ne m'en détachaient pas moins. Le greffier, ne se voyant pas secouru, changea de système :

— Je jure devant Dieu, s'écria-t-il, qu'on n'agit jamais de la sorte avec moi, et si vous n'étiez pas ce que vous êtes, seigneurs cavaliers, il pourrait vous en coûter cher. Veuillez désintéresser ces témoins, m'indemniser des tuiles cassées et me rendre la justice de reconnaître que je n'y mets point d'animosité.

Je compris à l'instant, et lui mis huit réaux dans la main. J'étais bien tenté de lui rendre les coups de bâton qu'il m'avait donnés ; mais comme il eût fallu reconnaître que je les avais reçus, je l'en tins quitte et m'en allai avec mes voisins, que je remerciai — le visage meurtri de gourmades, et les épaules quelque peu moulues de coups de gaule — de ma délivrance et de la liberté que je leur devais.

Le Catalan riait comme un fou et conseillait à Berengère

de m'épouser sur-le-champ, afin de renverser le proverbe, disant que, s'il est dans l'usage d'être battu après avoir été **, il est fort rare d'être battu d'abord, et ** ensuite. Le lourdeau ne me ménageait pas les équivoques ; et il abusait de ses droits à ma reconnaissance qui ne me permettait plus de me fâcher. — Dès que j'entrais chez mes voisins pour les visiter, il n'était question que de gaule, de manche à balai, de bois vert, d'habits à secouer, et de noix à gauler.

Ainsi poursuivi, persécuté, forcé de rougir sans cesse devant ma belle, battu incessamment en brèche par la plus redoutable de toutes les armes, le ridicule, je songeai à quitter la maison, mais je voulais surtout ne payer ni logis ni pension.

Je m'entendis, à ce sujet, avec un brave licencié de ma connaissance, nommé Brandalangas, naturel de Hornillos, et avec deux de ses amis. Un soir ils arrivèrent tous les trois, demandèrent l'hôtesse et lui déclarèrent qu'ils venaient pour m'enlever secrètement, au nom du saint office. Cette déclaration l'effraya, mais la surprit d'autant moins que je m'étais fait passer pour nécromancien. Lorsqu'on m'emmena, elle n'osa rien dire ; mais lorsqu'elle vit qu'on enlevait aussi mes effets, elle voulut y mettre opposition et les retenir, en garantie de ce que je lui devais ; mais les braves familiers déclarèrent que tout ce qui m'appartenait appartenait à l'Inquisition. A pareille réponse il n'y avait mot à souffler, elle laissa faire et fut réduite, pour se consoler, à dire qu'elle s'y était toujours attendue. Le

Catalan et le Portugais, auxquels elle conta l'aventure, demeurèrent persuadés que j'avais été enlevé par des démons plutôt que par des familiers. Il n'y avait cependant pas de différence ; et il est de fait qu'en m'aidant à quitter le logis, libre et sauf de tout payement, Brandalangas et ses amis me rendirent un véritable service de démons familiers.

Une fois hors de là, je tins conseil avec mes libérateurs, et je décidai de changer complétement de système aussi bien que d'habit. Je résolus de prendre le costume à la mode, les chausses de cuir fauve, le grand collet relevé, plus un laquais, ou mieux deux petits laquais, ce qui était en ce moment du meilleur ton. Mes conseils prétendaient que le plus sûr résultat de ce système, qui me donnerait l'apparence d'un riche cavalier, serait un brillant mariage, résultat très-commun à Madrid ; ils me promirent même de se mettre en quête pour moi, de me chercher un parti convenable et de m'aider de tous leurs moyens.

(Je dois avouer, avec franchise, que cette existence de vagabond m'était à charge ; j'avais du noir dans l'âme, des accès de mélancolie ; cette idée de pêcher une femme me souriait, et je l'adoptai à l'instant. Nous arrêtâmes un appartement d'honorable apparence ; j'avais sauvé du greffe, de la prison et des industriels une somme encore assez ronde, qui pouvait me conduire quelque temps ; je pris donc résolument mon parti.

Avant de me séparer de mes amis, je jugeai convenable de leur faire quelques recommandations. Je pris pour cela le ton d'un homme d'importance, et me posant complai-

samment dans un grand fauteuil pendant qu'ils se tenaient debout devant moi :

— Un instant, leur dis-je en souriant. Puisque Vos Seigneuries veulent bien faire pour moi l'office d'agents matrimoniaux, il est de toute justice qu'elles connaissent mes principes à ce sujet. Dès le moment que je suis un noble cavalier, il m'est permis de dire quelles conditions je désire chez la femme qui deviendra la mienne. Écoutez-moi......)

« Je désire qu'elle soit noble, vertueuse, et surtout intelligente ; car, si elle est sotte, elle ne saura ni conserver ni utiliser les deux autres qualités. Dans la noblesse, je ne veux point de morgue ; et je veux qu'elle ait la vertu d'une femme mariée et non pas celle d'un ermite, d'une béate ou d'une religieuse. Son meilleur missel doit être son mari, et ses prières seront ses devoirs.

« Je ne la veux ni laide ni belle. Laide, ce n'est pas une compagnie, mais un ennui ; belle, ce n'est pas un plaisir, mais une sollicitude. S'il me faut choisir entre ces deux conditions, je l'aime mieux belle que laide, parce qu'il vaut mieux avoir sollicitude qu'ennui, et avoir à garder qu'avoir à fuir.

« Je ne la veux ni riche ni pauvre ; je veux qu'elle ait de l'aisance ; je ne veux pas qu'elle m'achète et ne veux pas l'acheter. (Prenez-la riche, cependant ; les circonstances où je me trouve me permettent cette infraction aux règles que je m'étais faites.)

« Gaie ou triste, je l'aime mieux gaie ; car, un jour ou l'autre, la tristesse ne nous manquera pas. Prendre une femme soucieuse, boudeuse, cherchant les petits coins comme une araignée, pleureuse comme un oignon, c'est épouser un perpétuel compliment de condoléance.

« Je veux qu'elle ait de l'élégance pour ma satisfaction, non pour celle des oisifs ; elle doit adopter une tenue décente et non celle qu'inventera la coquetterie des autres femmes. Elle ne doit pas faire ce que font quelques-unes, mais ce que toutes doivent faire ; je l'aime mieux avare que prodigue ; car, de la prodigalité il y a tout à craindre, de la parcimonie il y a beaucoup à espérer. La trouver libérale serait un bonheur extrême.

« Qu'elle soit blanche ou noire, brune ou blonde, je n'y mets ni importance ni préférence ; je veux seulement, si elle est noire, qu'elle ne cherche pas à se faire blanche. De pareils mensonges rendent défiant plutôt qu'amoureux.

« Petite ou grande, peu m'importe.

« Grasse ou mince : je déclare que si elle n'est entrelardée, c'est-à-dire entre gras et maigre, je l'aime mieux mince. Je préfère une âme dans un roseau ou des os habillés de peau, qu'une cuve sur des tréteaux.

« Je ne la veux ni jeune, ni vieille, ce serait le berceau ou la tombe ; j'ai oublié les chansons à endormir les enfants ; et je n'ai pas encore appris les répons. Je veux une femme faite ; si elle est jeune, tant mieux.

« Je désirerais beaucoup qu'elle n'eût pas de trop jolies mains, de trop jolis yeux ou une trop jolie bouche. Quand ces trois choses arrivent à la perfection, elles rendent insupportable celle qui les possède ; elle gesticule pour qu'on voie ses mains, elle fait des mines pour qu'on voie ses yeux, et elle sourit toujours pour qu'on admire ses dents. L'afféterie gâte les perfections, la simplicité fait oublier les défauts.

« Je ne la veux pas orpheline, parce que je hais les anniversaires, les bouts de l'an et les commémorations; je ne lui veux pas, non plus, une parenté au grand complet. Je lui désire un père et une mère, parce que je ne les redoute pas. Les tantes, je les verrai avec plaisir au purgatoire et je ferai dire des messes pour elles, tant et plus.

« J'adresserais à Dieu bien des actions de grâce si elle était sourde et bègue ; deux inconvénients qui mettent un frein aux conversations et qui rendent les visites difficiles ; si elle était de moyenne qualité, ce serait une affaire d'or, car une femme de haute condition dépense l'année entière en paroles, en visites reçues et rendues ; bègue et sourde, rien de tout cela n'est à craindre.

« Encore un mot ; j'aurai grande estime pour la femme qui sera comme je la désire ; et je saurai supporter celle qui sera comme je la mérite.

« Telles sont, seigneurs, mes désirs et ma volonté, et maintenant je me recommande à vous[2]. »

Ceci fut prononcé avec un ton de fatuité qui me fit dire, par le licencié, qu'avant peu j'en remontrerais aux plus huppés. Nous sortîmes en riant, eux, pour vaquer à leurs affaires, et moi, pour réunir tous les éléments de ma tenue. Je visitai tous les fripiers, j'allai à toutes les ventes à l'encan, et je finis par me composer un costume de fort bon goût. J'allai de là chez un loueur de chevaux, j'en choisis un sur lequel je me redressai de mon mieux. Il ne me manquait plus que les laquais, mais je n'en pus trouver à louer le premier jour. J'allai dans la rue Mayor et je m'arrêtai devant une boutique de harnais, en ayant l'air de choisir un équipage pour mon cheval.

Je fus accosté, au bout de quelques instants, par deux cavaliers de bonne mine, montés sur de jolis chevaux ; ils me demandèrent si j'avais intention d'acheter un harnais garni d'argent, que j'examinais avec attention. A cette question je cessai de m'occuper du harnais, affectant l'air d'un homme peu satisfait ; et, me tournant vers les deux cavaliers, je leur fis mille politesses et entamai avec eux une longue conversation. L'un d'eux portait sur la poitrine une broderie d'ordre, l'autre une chaîne de diamants que je reconnus pour les signes distinctifs de l'ordre de Santiago et d'une commanderie. Ils me dirent qu'ils allaient se promener au Prado, et je leur demandai la permission de me joindre à eux. Je priai le marchand, s'il voyait venir mes pages et mes laquais, de les envoyer au Prado; je lui décrivis ma livrée, puis je me plaçai entre mes deux nouveaux amis. Ils réunirent leurs pages, leurs laquais, et nous nous mîmes en route. Cet arrangement m'enchantait

d'autant plus, que, pour ceux qui nous voyaient passer, il était impossible de déterminer à qui appartenait cette valetaille, pas plus que de désigner celui de nous trois qui n'en avait pas. Nous causâmes de tout et nous causâmes beaucoup, des fêtes, des joutes, des femmes, du carrousel de Talavera; d'un cheval, couleur porcelaine, que je prétendais posséder; et je leur vantai, avec emphase, une jument rouane qu'on devait m'amener de Cordoue. Dès que je rencontrais un page ou un laquais, conduisant un cheval, je le faisais arrêter, je liu demandais à qui était la bête, j'en examinais les qualités, les marques, et je demandais si elle était à vendre. Je priais qu'on lui fît faire sous mes yeux deux tours de rue; et eût-elle été parfaite, j'avais toujours soin de lui trouver quelque défaut, et j'indiquais le moyen de le corriger. Le bon hasard voulut qu'il se présentât, pendant notre promenade, plusieurs occasions de ce genre; mes compagnons étaient tout interdits et semblaient se demander quel était ce diable d'écuyer. Je leur dis que j'étais à la recherche de bons chevaux pour moi et pour un mien cousin. Nous arrivâmes de la sorte au Prado. En y entrant, je dégageai mon pied de l'étrier, je portai le talon en arrière, et mettant mon cheval au pas, je parcourus lentement la promenade, toujours entre mes deux compagnons. J'avais mon manteau rejeté sur l'épaule, mon chapeau à la main; je regardais fièrement tous les promeneurs, et je crus reconnaître avec joie qu'aucun ne se rappelait m'avoir rencontré en d'autres temps et sous d'autres habits, en plus triste compagnie et en plus humble allure. Nous joignîmes une voiture, dans laquelle étaient des dames, et les deux cavaliers me proposèrent de les

aborder, et de leur faire notre cour. J'acceptai ; je leur cédai galamment le côté des plus jeunes et me plaçai à la portière des deux plus âgées, qui semblaient la mère et la tante [3].



Ces dames étaient fort aimables : l'une avait environ cinquante ans, l'autre un peu moins. Je leur dis mille choses tendres qu'elles voulurent bien écouter — car il n'y a femme au monde, quelque vieille qu'elle soit, qui ait autant d'années que de présomption. — Je leur dis que je serais trop heureux si je pouvais leur faire agréer quelque présent ; je leur demandai quelle était la position des jeunes dames qui les accompagnaient, elles me répondi-

32

rent qu'elles étaient demoiselles — on le jugeait, du reste, à les entendre. — Je répliquai, ce qui est d'usage en pareil cas, que je leur souhaitais vivement de les voir colloquées comme elles le méritaient. Le mot colloquées parut leur faire grand plaisir. Elles me demandèrent ensuite à quoi je m'occupais à Madrid.

— Je fuis, leur dis-je, un père et une mère qui voudraient me marier, contre mon gré, avec une femme laide, sotte et mal née, mais possédant une grande dot. Et moi, mesdames, j'aime mieux une femme à peau blanche, qu'une juive brodée d'or ; la bonté de Dieu m'a donné un majorat de quarante mille ducats de rente, et si je sors victorieux d'un procès qui est en ce moment en bonne voie, je n'aurai besoin de rien.

— Ah! seigneur, combien je vous approuve! me dit la tante avec vivacité ; ne vous mariez que selon votre goût et avec une femme de race..... Quelque peu riche que je sois, je n'ai pas encore voulu marier ma nièce — et il s'est présenté pour elle de riches prétendants — parce qu'aucun n'était de qualité. Elle est pauvre, elle n'a que six mille ducats de dot, mais elle ne doit rien à personne sous le rapport du sang.

— Je vous crois, madame, lui répondis-je.

En ce moment les deux demoiselles mirent fin à la conversation en demandant à mes âmis de leur faire servir quelque collation. Tous deux se regardaient avec embar-

ras, et leurs barbes en tremblaient. Je devinais que les deux nobles chevaliers étaient pris à court ; et m'emparant de l'occasion, je m'écriai que je regrettais l'absence de mes pages que j'eusse envoyés à l'instant chez moi prendre des caisses de confitures que je venais de recevoir. On me remercia de ma gracieuse intention, et je suppliai ces dames de venir le lendemain à la Casa del Campo [1], où je serais bien heureux de leur offrir une collation. Elles acceptèrent à l'instant, m'indiquèrent leur demeure et me demandèrent la mienne ; puis leur voiture les emmena. Je repris avec mes compagnons le chemin de la ville. Ma générosité à l'endroit de la collation et mon empressement à les tirer d'un mauvais pas, m'avaient acquis leur affection ; et pour m'en donner le témoignage, ils me supplièrent de venir souper avec eux. Je me fis un peu prier, puis je montai à leur logis, affectant de temps à autre un accès de mauvaise humeur contre mes valets qui m'avaient abandonné, et jurant de les chasser le lendemain. Quand six heures sonnèrent, je leur dis que j'avais un rendez-vous galant, et leur demandai la permission de me retirer. Je les quittai, et nous convînmes de nous retrouver le lendemain soir à la Casa del Campo.

J'allai rendre mon cheval au loueur et je rentrai chez moi, où je trouvai mes deux suppôts jouant au quinola. Je leur racontai mon aventure, nous tînmes conseil, et il fut arrêté que nous ferions servir la collation, et que nous y consacrerions deux cents réaux ; cela convenu, nous nous mîmes au lit. J'avoue que je ne pus dormir de toute la nuit, et que je fis, tant qu'elle dura, mille projets sur l'em-

ploi de la dot. Ce qui me souriait le plus était de faire bâtir une maison ou de la placer en rentes; je ne savais trop ce qui serait le meilleur et ce qui me rapporterait le plus.



XX

CHAPITRE XX.

Continuation des aventures de Pablo ; ses succès se succèdent, mais de notables disgrâces succèdent aux succès.

Il fit jour le lendemain, et nous nous levâmes tous pour nous occuper des valets à enrôler, de la vaisselle plate à emprunter et de la collation à préparer. L'argent a pouvoir sur tout, il commande à tout, il n'est personne qui ose lui manquer de respect. Je m'abouchai avec un chef d'office de grande maison, qui pour une bonne somme, mit à mes ordres argenterie, valets et collation. La matinée se passa à tout disposer, et, le soir, j'allai louer un nouveau cheval sur lequel, à l'heure convenue, je me dirigeai vers la Casa del

Campo. J'avais ma ceinture garnie de papiers et de mémoires, six boutons de mon pourpoint déboutonnés et d'autres papiers apparaissaient par cette ouverture.

J'avais été précédé au rendez-vous par les dames et mes amis de la veille ; on m'attendait. Les dames me reçurent avec toutes les marques possibles d'affection, les cavaliers me dirent *vous* au lieu de *Votre Grâce*, en signe de familiarité [1].

J'avais dit que je me nommais don Felipe Tristan, et ce ne fut, pendant toute la soirée, que Felipe par ci, Felipe par là. Je m'excusai d'être arrivé le dernier, sur les occupations que me donnaient le service de Sa Majesté et l'examen des comptes de mon majorat; j'ajoutai que j'avais eu un instant la crainte de manquer au rendez-vous, et je les engageai à se disposer, sans plus tarder, pour la collation.

Un instant après moi arriva le chef d'office avec son attirail, son argenterie et ses valets ; mes conviés ne faisaient que me regarder et ne savaient que dire. Je lui donnai ordre d'aller au cabinet de verdure, d'y dresser son service et je proposai, en l'attendant, d'aller visiter les pièces d'eau. Les vieilles vinrent à moi pour me faire toute sorte de cajoleries, et je pus enfin voir les jeunes personnes à visage découvert. Jamais, depuis que Dieu m'a octroyé mes entrées dans ce monde, je n'ai vu chose plus gracieuse et plus parfaite que celle vers qui je braquais mes espérances matrimoniales. Elle était blanche, blonde, rose, sa bouche était petite, ses dents menues et bien rangées,

son nez bien fait, ses yeux grands, bien fendus et verts ; elle était convenablement grande, elle avait des mains



charmantes et l'accent un peu zezayant. L'autre n'était pas mal, mais elle avait une tournure plus délibérée et elle portait le nez trop en avant. Nous parcourûmes les jardins, visitant les pièces d'eau, et je découvris, pendant ce peu de temps, que ma fiancée en espérance eût couru de grands dangers du temps d'Hérode par excès d'innocence, elle ne savait pas parler. Du reste, je me consolai facilement

de cette première dérogation à mes principes. Rien ne dédommage de la laideur d'une femme, pas même un grand esprit; un peu de beauté, au contraire, fait oublier beaucoup de sottise, on peut trouver une compensation à ce malheur dans la compagnie d'Aristote, de Sénèque ou d'un bon livre.

Nous nous dirigeâmes vers le cabinet de verdure, et, en passant près d'un buisson, une branche accrocha la garniture de mon col et me le déchira un peu. Ma prétendue accourut, me l'attacha avec une épingle d'argent, et la mère me dit d'envoyer le col chez elle le lendemain, et que dona Ana — c'est ainsi que se nommait sa fille — me le raccommoderait. Tout allait à ravir, mes amours aussi bien que la collation, et tout fut trouvé à merveille, les fruits, les confitures et les sucreries.

Au moment où on desservait, je vis venir à travers le jardin un cavalier, suivi de deux laquais, et je reconnus en lui, au moment où je m'y attendais le moins, mon ancien maître et ami, don Diégo Coronel. Je ne perdis toutefois pas contenance, je suis persuadé que je ne me laissai pas trahir par un seul pli de mon visage; cependant il parut tout surpris en m'apercevant, s'arrêta devant moi et regarda alternativement mon costume et ma figure. Enfin, il salua mes amis de la veille, s'approcha des dames, qu'il appela ses cousines, et pendant tout ce temps, ne cessa de porter ses regards sur moi. J'allai, par maintien et de l'air du monde le plus dégagé, dire quelques mots au chef d'office, et en même temps don Diégo engagea avec mes deux convives, qui paraissaient être ses amis, une

conversation très-animée. Il leur demanda mon nom — ainsi que je le reconnus depuis — ils répondirent que je me nommais don Felipe Tristan, que j'étais un cavalier fort honorable et fort riche. Don Diégo me regardait et se signait. Enfin, en présence de ces dames, de tout le monde, il vint à moi.

— Que Votre Grâce me pardonne, me dit-il. Dieu m'est témoin qu'avant qu'on m'eût appris votre nom, je vous prenais pour tout autre que vous êtes. Jamais je n'ai rien vu d'aussi extraordinaire. Vous ressemblez, à s'y méprendre, à un valet nommé Pablillos, que j'avais à Ségovie et qui était fils d'un barbier de la même ville.

Tous se mirent à rire, et je me tins à quatre pour qu'un peu d'embarras ne vînt pas me trahir. Je lui répondis en souriant que j'avais le plus grand désir de voir cet homme auquel on m'avait dit plusieurs fois que je ressemblais beaucoup.

— Jésus! beaucoup! reprit don Diégo, il ne peut y avoir de ressemblance plus frappante. La taille, l'organe, la tournure, rien n'est plus singulier. En vérité, seigneur, j'en suis tout ébahi.

Les deux dames, la mère et la tante se récrièrent et prétendirent qu'il était de toute impossibilité qu'un cavalier d'autant de distinction pût avoir quelque chose de commun avec un semblable valet.

— Je connais fort bien le seigneur don Felipe, ajouta l'une d'elles — sans doute pour se justifier de toute com-

plicité dans les soupçons de don Diégo — c'est lui qui voulut bien, à la prière de mon mari, nous donner l'hospitalité à Ocaña.

Je compris et je répondis avec un profond salut que ma plus ardente volonté était et serait toujours de servir ces dames en toute occasion selon mes faibles moyens. Don Diégo me fit mille protestations de dévouement et me demanda vivement pardon de l'offense qu'il m'avait faite en me prenant pour le fils d'un barbier.

— Vous ne voudrez pas le croire, seigneur, ajouta le traître, sa mère était sorcière, son père filou, son oncle bourreau, et lui-même était le plus mauvais garnement, l'homme le plus pervers, que Dieu ait mis sur terre.

Je n'en pouvais plus, il me fallait un immense effort de courage pour écouter en face, et sans sourciller, un aussi triste éloge des miens et de moi-même. Quelques instants encore, et j'étais au bout de mes forces.

Enfin, et grâces à Dieu, on parla de rentrer. Je remontai à cheval avec les deux autres cavaliers, et don Diégo prit place dans la voiture des ces dames. Il leur demanda qui avait fait servir la collation et comment elles me connaissaient. La mère et la tante répondirent que j'étais un riche héritier de bon nombre de ducats et que je paraissais vouloir épouser Anita ; elles l'engagèrent à prendre des informations qui lui prouveraient, sans nul doute, que j'étais un parti non-seulement convenable, mais même fort honorable pour toute la famille. Ces dames rentrèrent ainsi à

leur maison, qui était dans la rue de l'Arenal près San Felipe.

De notre côté, nous montâmes, comme la veille, au logis qu'occupaient mes deux amis. Ils me proposèrent de jouer, sans doute dans l'intention de me plumer ; je devinai la ruse, et néanmoins je consentis. Ils prirent des cartes — elles étaient dressées et façonnées comme des petits pâtés — je perdis un tour et feignis de vouloir partir ; je me rendis à de nouvelles instances et me mis à leur gagner environ trois cents réaux avec lesquels je pris congé d'eux pour rentrer chez moi.

J'y trouvai mes deux camarades, le licencié Brandalangas et Pero Lopez qui étudiaient, avec des dés, quelque merveilleuse tricherie. Dès qu'ils me virent, ils quittèrent tout pour me demander le récit de mes aventures de la journée. Je leur racontai tout de suite comment la rencontre de don Diégo m'avait mis dans une cruelle perplexité et ce qui s'était passé entre lui et moi, ils me consolèrent, me conseillèrent de dissimuler toujours et de ne reculer en aucune manière, ni pour aucune raison, devant le but que j'avais choisi.

Ils me dirent alors qu'on jouait au lansquenet, ce soir-là, chez un apothicaire voisin ; j'étais devenu fort habile sur ce jeu et j'en connaissais à merveille toutes les ruses. Nous résolûmes d'aller y faire un mort — c'est-à-dire y enterrer une bourse — et j'envoyai mes deux amis m'annoncer.

Ils demandèrent humblement qu'on voulût bien admettre à la partie un frère de Saint-Benoît qui était ma-

lade et qui, venu à Madrid chez une parente pour se soigner et se guérir, était muni d'une passable quantité de réaux de huit et d'écus. Cette confidence fit ouvrir de grands yeux.

— Bravo ! s'écria-t-on de toutes parts ; vienne le frère.

— C'est un homme fort considéré dans l'ordre, reprit Pero Lopez, et pendant qu'il en est momentanément dehors, il veut causer à son aise ; c'est surtout dans ce but qu'il désire être admis.

— Qu'il vienne, qu'il vienne, et qu'il en soit selon son gré.

— Et pour la bienvenue ? demanda Brandalangas.

— Nous n'en parlerons pas, dit vivement le maître du logis.

Mes acolytes vinrent me rejoindre ; j'étais déjà travesti. J'avais un mouchoir autour de la tête, un vêtement complet de bénédictin, que je m'étais procuré par hasard il y avait quelque temps, et des lunettes. Ma barbe, coupée court, contrairement aux règles de l'ordre, me donnait un air demi-laïque, une apparence de moine en congé qui ne nuisait nullement. J'entrai d'un air très-humble, je m'assis. Le jeu commença et s'engagea bien, tous s'entendaient comme larrons en tripot. Mais ils eurent beau s'entendre, j'en savais plus qu'eux, je les menai bon train et leur donnai de tels coups de griffe que, dans l'espace de trois heures, j'amenai à moi plus de treize cents réaux. Je déposai mon étrenne, murmurai d'un air contrit un

« Loué soit le Seigneur, » priai mes victimes de ne pas se scandaliser de me voir jouer, ajoutant que c'était un passe-temps et rien de plus. Je les avais mis à sec, et ils se donnaient à tous les diables ; je pris congé d'eux et me retirai avec mes deux amis.

Il était une heure et demie du matin quand nous rentrâmes au logis ; nous partageâmes le gain et nous couchâmes. Le lendemain, entièrement rassuré sur mes craintes de la veille, je m'habillai de bonne heure et allai chercher mon cheval ; je n'en trouvai pas un à louer, ce qui me fit reconnaître qu'il y avait bien d'autres cavaliers de mon espèce. Il est de si mauvais ton d'aller à pied ! Je le sentais encore mieux maintenant que j'y étais contraint. J'allai vers l'église de San Felipe et j'aperçus le laquais d'un licencié tenant un cheval par la bride et attendant son maître qui était descendu pour aller écouter la messe. Je lui mis quatre réaux dans la main et lui demandai, pendant que son maître était à l'église, de me laisser faire deux tours dans la rue de l'Arenal. C'était là, vous le savez, seigneurs, que demeurait ma dame. Il y consentit, je montai et fis deux tours dans le haut de la rue, deux tours dans le bas sans voir personne ; au troisième, dona Ana parut. Dès que je l'aperçois, je veux faire caracoler mon cheval, mais je ne connaissais pas ses habitudes et je n'étais pas excellent cavalier ; je lui donne deux coups de cravache, je relève la main, il se cabre ; puis, lançant deux ruades, il se met à courir et se jette avec moi, les oreilles en avant, dans un tas d'ordures. A l'instant tous les enfants du quartier m'entourent, et je me relève furieux au der-

nier point d'une semblable mésaventure arrivée en présence de ma dame. — Maudite bête, m'écriai-je tout haut, et maudit soit celui de qui je la tiens. On m'avait averti de ses caprices, j'ai eu tort de vouloir les combattre.

Le laquais avait couru à son cheval qui s'était arrêté de suite, je me remis en selle, et au même moment, attiré par le bruit, parut à la fenêtre don Diégo Coronel qui demeurait dans la même maison que ses cousines. Sa vue manqua me faire perdre contenance. Il me demanda si je m'étais blessé, je lui répondis que non, bien que j'eusse une jambe contusionnée. Le laquais me priait tout bas de laisser là le cheval, de crainte que je ne fusse aperçu par son maître qui allait bientôt sortir pour se rendre au palais. Le malheur me poursuivra partout! — Au moment même l'avocat arrive par derrière, s'empare de son valet, l'accable de coups de poing et lui reproche à très-haute voix d'avoir prêté son cheval. Il ne s'en tient pas là, il vient tout droit à moi et m'invite, d'un air fort courroucé et en jurant Dieu, à mettre pied à terre.

Tout cela se passait sous les yeux de ma dame et en présence de don Diégo. Jamais homme roué de coups, fouetté et bâtonné, n'eut si grande honte. J'étais accablé, et ce n'était pas à tort, d'être, à deux pas de distance, la victime de deux disgrâces aussi humiliantes. A la fin il me fallut descendre ; l'avocat reprit sa place et s'en alla. J'avais à donner à don Diégo une défaite passable, je tâchai de reprendre un peu d'assurance et je m'avançai jusqu'au-dessous de la fenêtre où il s'était placé.

— Jamais, lui dis-je, je n'ai monté de ma vie une plus mauvaise bête. J'étais venu ce matin à San-Felipe sur un charmant cheval aubère fort emporté et très-coureur. Je parlais de ses défauts à plusieurs cavaliers de mes amis en leur prouvant toutefois que j'avais su m'en rendre maître. Ils me dirent qu'ils én connaissaient un que je ne dompterais pas aussi facilement, c'était celui de ce licencié. Je voulus l'essayer. Vous ne pouvez vous imaginer combien ce maudit animal a les hanches dures, et c'est miracle qu'avec une aussi mauvaise selle je ne me sois point tué.

— C'est la vérité, répondit don Diégo, et il me paraît que Votre Grâce s'est blessée à la jambe.

— En effet, repris-je ; aussi vais-je retrouver mon cheval et regagner mon logis.

Dona Ana parut aussi satisfaite de me voir hors de danger qu'elle avait été émue et effrayée de ma chute ; mais don Diégo ne me sembla pas convaincu.

Un malheur n'arrive jamais seul ; j'avais mal commencé la journée, et ce ne fut, tant qu'elle dura, que disgrâces sur disgrâces. Rentré chez moi, je courus rendre visite à un coffre dans un coin duquel j'avais déposé tout l'argent qui me restait de mon héritage, et mon gain de la nuit précédente, moins cent réaux que j'avais sur moi ; le coffre avait disparu, le bon licencié Brandalangas et son ami Pero Lopez s'en étaient chargés et n'étaient pas rentrés. Je restai comme mort et ne sachant comment remédier à cette terrible perte.

— Malheur, me dis-je tout bas, à qui se fie sur un bien

mal acquis; il s'en va comme il est venu! Malheureux que je suis! ¿Que ferai-je? ¿Vais-je me mettre à leur poursuite? ¿Irai-je porter plainte à la justice? — S'ils sont pris, ils dénonceront mes fredaines et m'enverront mourir à la potence; si je veux les poursuivre, ¿où les trouverai-je?

Tout bien calculé, pour ne pas perdre encore le mariage que j'espérais — et je comptais sur la dot pour réparer toutes mes pertes — je me résolus à rester et à en presser la conclusion. Je dînai du meilleur appétit que je pus, et le soir j'allai louer mon cheval et me promener dans la rue de ma belle. Comme je n'avais pas de laquais et que je ne voulais pas paraître n'en pas avoir, j'attendis, au coin de la rue, que je visse passer quelque homme qui en eût l'apparence, et je le précédai, le prenant ainsi à mon service à son insu. Je fis ce manége toute la soirée, profitant de tous les passants dont la tournure prêtait à la circonstance.

Don Diégo cependant conservait la persuasion que j'étais bien le fripon qu'il avait connu autrefois; il ne se payait pas trop de l'histoire de mon cheval aubère, et mon aventure avec le laquais de l'avocat lui semblait fort mal expliquée. Il se mit à m'épier, à s'informer de moi et de la manière dont je vivais. Il fit tant enfin, qu'il sut la vérité de la manière du monde la plus imprévue. Il rencontra un jour le licencié Flechilla — le même chez qui je m'étais invité à dîner lorsque je vivais avec les chevaliers d'industrie — et celui-ci, me gardant rancune de l'avoir si brusquement quitté et de n'être pas retourné le voir, se plaignit de moi à don Diégo dont il savait que j'a-

vais été le valet ; il lui raconta comment et dans quelle tenue je l'avais accosté un jour, comment il m'avait reconnu la veille à cheval sous un costume fort élégant, et comment, n'ayant pu l'éviter, je lui avais raconté que j'allais faire un très-riche mariage. Don Diégo n'en demanda pas plus long et retourna chez lui. Près de la Puerta del Sol, il aperçut nos deux amis, le commandeur et le chevalier de Santiago, il courut à eux, leur conta l'aventure et les engagea à venir me guetter le soir même dans la rue de l'Arenal, afin de m'y laver la tête d'importance. Il les prévint qu'ils me reconnaîtraient à son manteau qu'il me ferait prendre. Les cavaliers acceptèrent la partie avec empressement. Vers la fin de la journée je les rencontrai tous les trois, ils dissimulèrent de telle sorte que je ne pouvais croire avoir jamais eu de meilleurs amis. Nous tînmes conseil sur ce qu'il serait convenable de faire en attendant l'*Ave Maria*. Puis les deux cavaliers nous quittèrent et descendirent la rue ; don Diégo et moi restés seuls, nous nous dirigeâmes vers San-Felipe. A l'entrée de la rue de la Paz, don Diégo m'arrêta.

— Sur mon âme, don Felipe, me dit-il, changeons de manteau ; il faut que je passe dans cette rue et je ne veux pas être reconnu.

— Avec grand plaisir, lui répondis-je.

L'échange se fit à l'instant, je lui offris mes services, mais il me témoigna le désir d'être seul, et s'éloigna.

Je l'avais à peine quitté, que deux sacripans qui l'atten-

daient pour lui administrer une correction au nom de quelque maîtresse délaissée, me prenant pour lui à la couleur du manteau que je portais, m'assaillirent et firent pleuvoir sur moi une grêle de coups de plat d'épée; je criai, ils reconnurent à ma voix que j'étais un autre, et s'enfuirent, me laissant sur les épaules la créance de don Diégo, et sur la figure trois ou quatre contusions.

Cette alerte diminuait un peu mon penchant pour les promenades nocturnes; cependant à minuit, heure à laquelle depuis quelques jours je venais causer avec dona Ana, je m'engageai dans la rue de l'Arenal. J'arrive à la porte, je m'annonce par le signal accoutumé et je vais pour entrer; au même instant l'un des deux cavaliers qui me guettaient pour don Diégo, me barre le passage, m'assène deux coups de bâton sur les jambes et me renverse sur le sol; l'autre arrive et me fait une saignée d'une oreille à l'autre. Puis ils m'enlèvent ma cape et me laissent dans la rue en me disant : « C'est ainsi qu'on punit les fripons et les imposteurs de bas étage. »

Je me mis à crier et à demander confession ; et comme je ne savais par qui j'avais été assailli, je pensai que ce pouvait être l'hôte de chez qui j'étais sorti à l'aide de l'Inquisition, ou le geôlier dont je m'étais joué, ou les camarades qui m'avaient volé; enfin j'attendais dans des transes terribles le couteau qui allait me donner le coup de grâce, sans savoir à qui je devrais en tenir compte, et sans soupçonner un instant don Diégo ou ses amis. J'appelai, je criai au voleur; à l'assassin; la justice accourut. J'étais sans cape, avec une rigole longue d'une palme à travers la

figure ; on m'accabla de questions auxquelles je ne sus que répondre, et enfin on m'enleva pour me faire soigner. On me porta chez un barbier qui me pansa, puis on me demanda où je demeurais, et l'on m'y conduisit.

Je me couchai et je passai une nuit bien triste et bien agitée ; j'avais le visage divisé en deux régions, le corps contusionné, les jambes tellement meurtries de coups de bâton, que je ne pouvais me tenir debout. J'étais blessé, volé, défiguré, je ne pouvais plus poursuivre ni mes voleurs ni mon mariage ; je ne pouvais ni rester à Madrid ni en sortir.

XXI

XXI

CHAPITRE XXI.

Pablo, estropié et roué de coups, suit par distraction un cours public de mendicité.
Il obtient de grands succès, se guérit, s'enrichit et s'en va.

Le lendemain, dès l'aube, j'aperçus au chevet de mon lit l'hôtesse de la maison. C'était une femme de bien, frisant la cinquantaine, armée d'un grand chapelet et dont le visage était sec et ridé comme une pomme cuite au four ou comme une coquille de noix. Sa réputation était grande dans le quartier, elle y était aimée, choyée, recherchée autant que le fut en son temps la vieille Célestine, d'illustre mémoire. Sa maison était connue de tout ce qui avait du cœur, de la jeunesse, de la

beauté ; et il était peu de jeunes filles qui ne fussent ses écolières. Nulle aussi bien qu'elle ne savait enseigner la manière de porter le voile et de laisser coquettement à découvert les parties du visage les plus dignes d'être vues. A celle qui avait de belles dents, elle conseillait de rire toujours, même en pleurant ; à celle qui avait de jolies mains, elle donnait des leçons d'escrime ; elle enseignait à la blonde de laisser flotter ses cheveux en longues boucles sous la toque et sur les épaules ; à celle qui avait de beaux yeux, elle apprenait ces clignotements, ces élans vers le ciel, ces manœuvres sans nombre qu'on ne pourrait analyser dans un volume de cinq cents pages. Elle en remontrait aux plus savantes dans l'art de composer des fards ; elle prenait les brunes, les noires, les corbeaux les plus invétérés, et les blanchissait de telle sorte, que les maris ne les reconnaissaient plus lorsqu'elles rentraient chez elles. Elle disait qu'il était, pour chaque âge, une manière d'obtenir les générosités d'un galant : pour les fillettes, par gentillesse ; pour les jeunes filles, par faveur ; et pour les vieilles, par dévouement. Elle avait des recettes pour tous les maux, pour toutes les passions, pour tous les désirs. Enfin, et ici je m'arrête, de peur d'en trop dire, la brave femme était des plus habiles dans l'art si familier à ma pauvre mère et à la bonne Cyprienne, ma gouvernante. Que d'innocences toutes trois ont protégées [1] !

J'ai cru ce portrait nécessaire, et je demande qu'on me le pardonne; on aura, du moins, quelque pitié de moi en songeant aux mains dans lesquelles j'étais tombé, et on comprendra mieux les discours que me tint mon hôtesse

qui ne parlait que par proverbes, ainsi qu'on peut en juger.

— A toujours prendre et ne rien mettre, me dit-elle, on voit bientôt le fond du sac; à chacun ici-bas selon ses œuvres; selon la poussière la boue; selon la noce le gâteau. Je veux te conseiller, mon fils, et t'indiquer une meilleure manière de vivre ; tu es jeune, aussi je ne m'étonne pas que tu fasses fausse route, que tu gaspilles ton temps autour de la bonne, sans penser que tout en dormant nous marchons vers la tombe. Je ne suis plus qu'un tas de terre, mais je puis, mon enfant, t'indiquer ton chemin. Il m'est revenu que tu as dépensé beaucoup de bien sans savoir comment; qu'on t'a vu, ici, tantôt étudiant, tantôt coquin fieffé, tantôt cavalier, selon que t'a poussé le hasard et suivant ce que les circonstances t'ont inspiré. Dis-moi qui tu hantes, mon fils, je te dirai qui tu es ; qui se ressemble se rassemble, et la brebis recherche sa pareille ; mais sache que de la main à la bouche se perd souvent la soupe [2]. Comment, nigaud ! les femmes te mettent martel en tête, tu loges chez moi, tu sais ce que je suis et tu ne penses pas à moi ! Oubliais-tu donc que je suis sur cette terre l'inspectrice perpétuelle de cette sorte de marchandise, que je ne vis que des services que je suis appelée à rendre, et que nulle aussi bien que moi ne sait engager une intrigue et mener à bonne fin une aventure. Au lieu de t'adresser à moi, tu t'en vas, avec un fripon et un autre fripon, à la poursuite d'une poupée de céruse et d'amidon qui t'en a donné à retordre. Avant d'user leurs jupons, ces dames veulent toujours savoir ce qu'il leur en reviendra. Sur ma foi, mon fils, tu

eusses épargné bien des ducats si tu te fusses adressé à moi, car moi je ne tiens pas à l'argent : je le jure sur les âmes de ceux que j'ai perdus, et puisse m'échoir un bon mariage en récompense de ma franchise, je ne te demanderais pas, à l'heure qu'il est, un maravédis de ce que tu me dois pour ton logement, si je n'en avais besoin pour acheter des simples et des petites bougies.

La bonne femme allait sur les brisées des apothicaires, elle se graissait souvent les mains pour s'en aller par le chemin de la fumée tenir conseil avec les sorcières, ses pareilles.

Je compris que, malgré tout le désintéressement affecté par mon hôtesse, sa visite, son discours et ses bons conseils n'avaient pas d'autre but qu'une demande d'argent. Je me mis en devoir de lui compter ce que je lui devais, et au même instant le malheur, qui jamais ne m'oublie, et le diable, qui toujours pense à moi, voulurent que des recors fussent envoyés pour l'arrêter sous accusation de concubinage, et on savait que son amant était au logis. Les recors entrèrent dans ma chambre ; me voyant au lit et elle auprès de moi, deux d'entre eux me prirent pour celui qu'ils cherchaient, me tirèrent dehors et me traitèrent fort rudement. Les deux autres, pendant ce temps, s'emparèrent de l'hôtesse en l'appelant voleuse et sorcière. Au bruit qu'ils firent en nous arrêtant, aux cris que m'arracha la douleur, l'amant de la belle, qui était dans une pièce voisine, chercha à s'échapper. Les recors qui l'aperçurent, et à qui un autre habitant du logis avait

appris que je n'étais pour rien dans leur mandat, coururent après lui, l'empoignèrent et me laissèrent là, fort meurtri et fort maltraité, mais riant, malgré ma douleur, de tout ce qu'ils débitaient à l'hôtesse.

— Qu'une mitre vous ira bien, la mère, disait l'un, et que je serai heureux de voir mettre trois mille navets à votre service [3].

— Les seigneurs alcades, disait l'autre, vous ont déjà choisi des plumes afin que vous fassiez brillamment votre entrée.

Ils attachèrent côte à côte leurs deux prisonniers, me demandèrent pardon de leur erreur et s'en allèrent.

Je restai huit jours encore dans cette maudite maison, souffrant beaucoup et livré aux barbiers du voisinage qui me firent une douzaine de points sur la figure. Il me fallut prendre des béquilles, et, pour comble de misère, lorsque je pus sortir je venais de dépenser le dernier de mes cent réaux; l'hôtesse, les barbiers, les drogues, le logis et la nourriture avaient tout absorbé. Je pris le parti d'aller vendre ma défroque de cavalier, mes beaux pourpoints, mes cols brodés, mes chausses, tout cela était fort bon encore. De l'argent que j'en tirai, j'achetai un vieux colletin de cuir de Cordoue, un large pourpoint de toile d'étoupe, un gaban de pauvre rapiécé, mais propre, des guêtres et de vastes souliers. Je me renversai sur la tête le collet de mon gaban, je pendis à mon cou un christ de cuivre et un rosaire à mon côté. Je cachai dans la doublure de mon

pourpoint soixante réaux qui me restaient, puis je m'abandonnai à ma nouvelle fortune. Un pauvre, qui savait



parfaitement son état, m'apprit à donner à ma voix un ton douloureux, m'enseigna quelques phrases bien larmoyantes; et je me traînai par les rues de la ville, pratiquant mon nouveau métier.

— Donnez, bon chrétien, disais-je d'une voix exténuée,

donnez, serviteur de Dieu, au pauvre estropié, il est sans ressource et il a faim.

C'était là ma formule de la semaine, mais pour les jours de fête j'en avais une autre que je débitais sur un ton différent.

— Fidèles chrétiens, disais-je, dévots du Seigneur, au nom de la reine des anges, mère du Christ, faites l'aumône au pauvre perclus qu'a frappé la main de Dieu.

Je m'arrêtai un instant, chose des plus importantes, et je reprenais :

— Le mauvais air et une heure fatale m'ont frappé pendant que je travaillais dans une vigne ; et mes membres sont restés perclus. Je me suis vu sain et robuste comme vous tous et comme je demande à Dieu qu'il vous conserve..... Loué soit le Seigneur !

Là-dessus pleuvaient les doubles maravédis, et je gagnais beaucoup d'argent. J'eusse gagné bien davantage si je n'avais eu un concurrent redoutable. C'était un gros garçon, laid comme le péché, manchot des deux bras, estropié d'une jambe, qui parcourait les mêmes rues que moi dans une charrette, et recueillait beaucoup plus d'aumônes parce qu'il parlait fort mal.

— Prenez pitié, serviteurs de Jésus-Christ, disait-il d'une voix rauque en terminant par un cri de fausset, prenez pitié des maux que le Seigneur m'a envoyés pour mes péchés. Donnez au pauvre, et Dieu vous le rendra.... Donnez au nom du bon Jésus.......

Le malheureux parlait faux, écorchait tous les mots et n'en gagnait pas moins gros comme lui ; je compris qu'en matière d'aumône le style et le ton font plus de mal que de bien ; c'était une science que l'étude et les épreuves pouvaient seules me donner ; aussi en peu de temps j'eus changé de langage, les doubles maravédis revinrent à ma sébile, et je fis de magnifiques récoltes. Du reste, j'étais digne de compassion ; mes deux jambes étaient enveloppées, attachées ensemble, enfermées dans une poche de cuir ; et je ne pouvais me traîner sans mes deux béquilles. Je passais la nuit sous la porte d'un chirurgien avec un pauvre du quartier — l'un des plus effrontés coquins que Dieu ait créés. — Il était fort riche, et nous le considérions comme le recteur de l'ordre des mendiants ; il gagnait plus que tous les autres. Le pauvre diable ne manquait pas d'infirmités naturelles, mais il comptait davantage sur celles que produisait l'artifice, pour émouvoir la charité publique ; il se serrait un bras près de l'épaule avec un cordon, de sorte que sa main était gonflée et son bras tout enflammé ; il avait près de lui un coussin sur lequel reposait ce bras malade et immobile.

— Considérez, disait-il d'une voix dolente, les afflictions que Dieu envoie au chrétien !

Si une femme passait : — Belle señora, lui criait-il, Dieu conduise votre âme. Et toutes les femmes du quartier passaient à dessein devant lui et lui faisaient l'aumône pour être appelées belle señora.

S'il voyait venir un soldat, jeune ou vieux : — Ah ! seigneur capitaine !

Si c'était un homme, mal ou bien mis : — Ah! seigneur cavalier !

A ceux qui passaient en voiture, il disait : — Votre Seigneurie.

Au clerc qui venait sur une mule : — Seigneur archidiacre, — et seigneur docteur, à l'apprenti chirurgien.

En un mot, il flattait d'une manière terrible. Je me liai avec lui d'une telle amitié, qu'il me prenait pour compère de toutes ses ruses, pour confident de tous ses secrets, et plus d'une fois il m'associa à ses bénéfices.

Il avait trois petits enfants qui s'en allaient par les rues demandant l'aumône et volant tout ce qu'ils pouvaient. Ils lui rendaient compte chaque soir de leurs recettes de la journée, et il gardait tout. Il était de moitié avec plusieurs des enfants commis dans les églises à la garde des troncs, et il partageait avec eux les saignées qu'il parvenait à y faire. Avec les conseils et les leçons d'un si bon maître, j'acquis bientôt un talent égal, et j'exploitai aussi à merveille toute cette petite engeance. En moins d'un mois j'étais le possesseur de plus de deux cents réaux qui ne devaient rien à personne, mais que je devais à tout le monde ; et ce petit pécule fut bientôt considérablement accru par une nouvelle invention pour laquelle mon camarade de chambre me proposa un acte de société. Jamais mendiant n'eut une idée plus industrieuse. Nous enlevions chaque jour, à nous deux, quatre ou cinq en-

fants; on les faisait réclamer à son de trompe; nous allions, l'un ou l'autre, en demander le signalement.

— En vérité, disions-nous, c'est celui-là même que j'ai recueilli à telle heure, et sans moi un carrosse l'écrasait; il est dans mon logis.

Nous rendions l'enfant, et on nous donnait la récompense. L'affaire fut excellente et nous enrichit de telle sorte, que j'amassai cinquante écus d'or. Pendant ce temps mes jambes s'étaient guéries, bien que je les tinsse toujours enveloppées; et je sentais revenir avec la santé mes idées de vagabondage et de changement. Riche, et en état de tenter la fortune sur un échelon un peu plus élevé, je résolus de quitter Madrid et de m'en aller à Tolède, où je trouverais l'avantage de ne connaître personne joint à celui de n'être pas connu. J'achetai un habillement gris avec l'épée et le petit collet, et je pris congé de mon ami Valcazar — le pauvre dont je viens de parler — pour chercher, d'hôtellerie en hôtellerie, le chemin de Tolède.

XXII

CHAPITRE XXII.

Don Pablo se fait comédien, poëte, galant de nonnes. Traité du bonheur au point de vue de chaque profession.

A quelque distance de Madrid, je rencontrai, dans une hôtellerie, une compagnie de comédiens qui s'en allaient à Tolède. Leur équipage se composait de trois charrettes. Dieu voulut qu'au milieu d'eux je reconnus un de mes anciens camarades d'Alcala qui avait renié les sciences pour se faire histrion. Le brave garçon eut d'abord grand'peine à me reconnaître, mais enfin, après maint signe de croix, il me tendit la main et nous renouâmes connaissance. Je lui dis que je quittais Madrid et que je cherchais

navire — ce navire arrivait désemparé et sans provision ; j'eus à dire : « Voici le port » ; j'appelai « sénat » les gens qui se trouvaient là, je demandai pardon des fautes [2], je me tus et je m'en allai. Il y eut des bravos, et, à dater de ce jour, j'eus des succès au théâtre.

On mit à l'étude une comédie composée par un de nos camarades ; cela me surprit beaucoup, et je ne comprenais pas que les comédiens fussent poëtes ; je croyais qu'un si beau titre ne pouvait appartenir qu'à des hommes doctes et savants, et non à des êtres aussi complétement ignorants. Mais cela est venu à un tel point, qu'il n'y a pas un auteur qui n'écrive des comédies, pas un comédien qui ne fasse sa farce de Maures et chrétiens ; et je me souviens cependant que dans le principe il n'y avait de comédies que du bon Lope de Rueda et de Naharro [3].

Enfin nous représentâmes notre comédie, et personne n'y comprit rien, ce qui ne nous empêcha pas de la reprendre le lendemain. Elle commençait par une bataille ; j'entrais en scène armé de toutes pièces, y compris la rondache ; et sans cette circonstance, qui fut des plus heureuses pour moi, j'eusse succombé sous la pluie de coings, de concombres et de trognons de toute espèce que nous envoya le bon public. Jamais on ne vit un tourbillon semblable, et la comédie le méritait bien. On y voyait un roi de Normandie qui, hors de tout propos, se faisait ermite ; puis un intermède composé de deux laquais bouffons, et enfin, au dénoûment de l'intrigue, tout le monde se mariait... et bonsoir.

Nous traitâmes fort mal notre camarade le poëte ; et comme pour ma part je lui remontrais assez vivement à quel danger il nous avait exposés, il me répondit qu'il n'y avait rien de lui dans cette comédie ; qu'en prenant à l'un un incident, à l'autre un autre, il avait fabriqué du tout un manteau de pauvre, et que tout le mal venait de ce que les coutures avaient été mal faites. Il m'avoua que les comédiens-poëtes étaient tous sujets à restitution parce qu'ils n'avaient d'esprit que celui qu'ils avaient appris, et de talent qu'à l'aide de leur mémoire ; que l'appât de deux ou trois cents réaux rendait fort communs ces petits larcins. Puis, quand une compagnie voyage, il ne manque pas sur son chemin de poëtes qui viennent lui offrir des comédies ; on les prend pour les lire et on ne les rend pas ; le plus habile de la bande y ajoute une niaiserie, en retranche quelque chose de bien dit, et s'en déclare l'auteur.

— Jamais comédien, ajouta-t-il, n'a fait un couplet d'une autre manière.

Cette manière d'agir ne me parut pas des plus mauvaises, je fus tenté d'en essayer, et je me sentis tout à coup le feu sacré de la poésie ; je connaissais quelques-uns de nos poëtes, j'avais lu Garcilaso, j'en savais assez pour pratiquer l'art avec succès ; je me mis à l'œuvre ; et la poésie, l'amour de la danseuse et les représentations remplirent ma vie de la manière la plus agréable. Au bout d'un mois de séjour à Tolède, nous avions joué beaucoup de bonnes comédies et obtenu du public le pardon de nos erreurs

passées ; j'avais déjà une certaine réputation, on me nommait Alonsete, du nom d'Alonso que j'avais pris dès mes débuts [4], et on me surnommait le Cruel, du titre d'un rôle que j'avais rempli à la grande satisfaction du parterre et de la populace. Ma fortune marchait à grands pas, j'avais déjà trois habillements complets ; les auteurs de plusieurs compagnies me faisaient des propositions et voulaient me débaucher. Je faisais l'entendu et je tranchais du connaisseur ; je critiquais les comiques en renom ; je reprenais Pinedo sur quelques-uns de ses gestes ; je donnais mon approbation au jeu naturel de Sanchez ; je disais de Morales qu'il était délicieux [5] ; on me demandait mon avis pour les décorations et pour la mise en scène ; si quelqu'un proposait de lire une comédie, c'était moi qui l'écoutais. Enfin, infatué de tant de succès, je mis au jour quelques stances, mes premiers-nés en poésie ; puis un intermède qui ne fut pas du tout trouvé mauvais. Cela fait, j'osai une comédie, et, afin qu'elle ne pût manquer d'être une chose divine [6], je pris pour sujet et pour titre *Notre-Dame du Rosaire*. Elle commençait par la symphonie de rigueur ; on y voyait les âmes du purgatoire et les démons parlant le langage reçu et proférant les cris d'usage — bou... bou... ou...ou, en entrant en scène, et ri...ri...i...i...i, en sortant. Ma comédie eut du succès ; on applaudit surtout quelques strophes où j'avais mis le nom de Satan, et des stances où je racontais sa chute du ciel et le reste.

Je n'eus bientôt plus assez de mains pour composer ; j'étais assailli par tous les amoureux ; les uns voulaient des couplets sur des sourcils, les autres sur des yeux ; ce-

lui-ci me demandait une ode à propos de mains, celui-là des stances pour des cheveux. J'avais un prix fixe pour chaque chose ; et comme il y avait d'autres boutiques, je travaillais à bon marché, afin d'achalander la mienne. Je fournissais de cantiques les sacristains et les sœurs converses ; les aveugles seuls m'eussent fait vivre par une prodigieuse dépense d'oraisons qu'ils payaient huit réaux la pièce. Deux d'entre ces oraisons ont eu longtemps une grande réputation, celle du *Juge équitable* qui était grave, harmonieuse et pleine d'action, et cette autre qui commence ainsi :

> Mère du Verbe incarné,
> Fille du divin Père,
> Daigne m'accorder la grâce, etc.

J'avais le vent en poupe, j'étais riche, heureux, et déjà j'aspirais à être auteur. Il m'arriva, un jour que je travaillais à une comédie, une aventure originale que je vais vous raconter, seigneurs, bien qu'elle soit un peu à ma honte. J'avais l'habitude, quand je composais, de me promener dans ma chambre et de réciter toutes mes tirades à mesure que l'inspiration me les dictait, avec autant de chaleur que si j'eusse été au théâtre. Ce jour-là donc, j'étais à l'œuvre, j'écrivais une scène de chasse ; la servante du logis montait l'escalier qui était étroit et obscur, et m'apportait mon dîner ; elle arrive à la porte de ma chambre et l'entr'ouvre au moment même où je récitais avec de grands cris cette strophe de ma scène :

> Fuyez ! fuyez ! gardez-vous de cet ours,
> Il m'a blessé, il est furieux,
> Et va se précipiter sur vous !

La brave fille m'entend, elle était Galicienne et partant des plus simples ; elle veut fuir, marche sur ses jupes, tombe et roule dans l'escalier, renverse la soupe, brise les plats, descend jusqu'en bas comme une boule, se relève sans avoir aucun mal, et se sauve dans la rue en criant : — A l'aide, un ours est dans la maison, il a tué un homme!

J'entends ses cris, je descends en toute hâte, et je trouve tous les voisins déjà réunis se disposant à chasser la bête fauve. Alors je leur racontai la cause de l'effroi de la servante et j'eus beaucoup de peine à les persuader. Je fus obligé de jeûner ce jour-là, et pour comble d'ennui, l'aventure fut connue de mes camarades et devint en un instant la fable de toute la ville.

Ce ridicule épisode, et quelques autres du même genre, commençaient à me dégoûter du métier de poëte, lorsqu'il nous survint une catastrophe qui m'acheva. Mon auteur — ils sont tous de même — avait des créanciers. Ceux-ci, sachant qu'il avait fait à Tolède d'assez bonnes affaires auxquelles il ne daignait pas les admettre à participer, le firent arrêter et mettre en prison. Cet événement mit le désordre parmi nos comédiens, et chacun s'en alla de son côté. Quant à moi — je dois dire la vérité — bien que les camarades voulussent m'entraîner avec eux dans quelque autre compagnie, je refusai et m'en tins là. Je n'avais choisi cette profession que par nécessité, elle me plaisait peu, j'étais riche, en bon chemin, je préférai rester libre et vivre aussi joyeusement que possible. Je pris congé de tous et les laissai partir.

Une fois dégagé du triste métier d'histrion, je commençai une vie nouvelle, et je devins — je prie vos seigneuries de ne pas s'offenser de ce que je vais dire — je devins amoureux de parloirs et de grilles, je me fis le rival de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et je fis la cour aux nonnes des couvents.

L'une d'elles qui était belle comme la déesse Vénus.....

A ces mots, l'illustre auditoire fit entendre un murmure approbateur, et Vénus essaya de baisser modestement les yeux.

Pablo continua :

L'une d'elles m'avait demandé, lorsque j'étais poëte, un grand nombre de cantiques. Elle était devenue éprise de moi après m'avoir vu représenter saint Jean l'évangéliste dans une comédie divine. Je lui avais confié que j'étais le fils d'un noble cavalier, et elle me comblait de bontés; mais elle m'avait dit qu'elle était fort peinée de me voir comédien. Devenu libre enfin, je lui écrivis la lettre suivante [7] :

« Pour vous seule, et pour vous plaire, j'ai renoncé à tout, j'ai quitté ma compagnie. Toute autre que la vôtre est pour moi la solitude. Maintenant je serai d'autant plus à vous que je serai plus à moi. Daignez me faire savoir quand il y aura réception au parloir, et je saurai en même temps quand j'aurai le bonheur, etc. »

Une sœur converse se chargea de mon billet. Rien ne peut dépeindre la joie de l'excellente nonne quand elle apprit mon changement d'état. Elle me répondit de la sorte :

« C'est à moi de recevoir et non pas d'envoyer des félicitations sur l'heureux succès dont vous me faites part ; j'en éprouverais de la peine si je pouvais croire que ma volonté et votre profit ne soient pas tout un. Nous pouvons dire que vous êtes revenu à vous-même, il ne vous faut plus maintenant qu'une persévérance égale à celle que j'aurai. Je doute qu'il y ait parloir aujourd'hui, mais ne manquez pas de venir aux vêpres, nous nous y verrons ; puis ensuite au balcon, et peut-être pourrai-je tromper la surveillance de l'abbesse. Adieu. »

Cette lettre me combla de joie, car la nonne était réellement belle et remplie de qualités. Je dînai, je revêtis le costume avec lequel je jouais les galants à la comédie, et me rendis à l'église. Je priai, puis je me mis à examiner tous les jours et toutes les ouvertures de la grille à laquelle elle devait paraître, et, l'oreille au guet, j'attendis le signal d'usage au couvent : un petit accès de toux. Enfin, par la grâce de Dieu et pour mon bonheur — je devrais dire plutôt pour mon malheur, et par la malice du diable, — j'entendis tousser. En pareil cas, cependant, on tousse légèrement et timidement ; mais ce fut cette fois une toux des plus opiniâtres, à laquelle je répondis sur le même ton, de telle manière, qu'on eût dit qu'on avait semé du poivre dans l'église. Fatigué de ce langage, je m'ap-

proche et je vois paraître à la grille une vieille asthmatique.



C'est là le trop fréquent résultat des signaux de couvent, ce qui n'est qu'un jeu pour la jeunesse est une habitude chez les vieilles; et l'homme qui attend, prend trop souvent pour l'appel d'un rossignol le sifflement de la chouette.

J'attendis sur nouveaux frais jusqu'au commencement des vêpres; je les écoutai tout au long, et c'est pour cela qu'on nomme les galants de nonnes des amoureux solen-

nels ; d'abord parce qu'ils sont grands consommateurs de vêpres; en second lieu, parce que rarement ils en sortent contents, l'inexactitude et l'oubli des promesses étant les défauts dominants des nonnes [8].

(Ici je veux raconter, non pas seulement ce qui m'arriva, mais encore ce qui arrive en général; aussi dois-je avouer, dans toute la naïveté de mon âme, que cette fois ne fut pas la seule que j'attendis ma belle nonne, ou du moins que j'attendis sans qu'elle pût nous ménager un entretien à travers les grillages.) J'entendis des vêpres par paires, je m'allongeai le cou d'une aune à force de guetter ou de regarder ; je devins le camarade du sacristain et de l'enfant de chœur ; et le vicaire, qui était un homme de bonne humeur, me prit en amitié. Rien de tout cela ne me décourageait, j'y mettais une opiniâtreté digne de plus de succès.

Après vêpres, j'allais sous les fenêtres du couvent; elles donnaient sur une terrasse passablement grande, et néanmoins il fallait envoyer retenir sa place, dès midi, comme pour une comédie nouvelle ; il y avait queue de dévots. Je me plaçais où je pouvais ; et c'était un spectacle curieux que les différentes postures des amants qui venaient là ; celui-ci regardait sans cligner de l'œil, celui-là prenait position, une main sur son épée et l'autre sur son rosaire, comme une figure de pierre sur un tombeau ; tel levait les mains et tendait les bras d'un air séraphique ; tel autre, ouvrant la bouche plus qu'une pauvresse, ne disant mot, semblait montrer son cœur à sa bien-aimée à travers sa

gorge; l'un, collé contre la muraille, se frottant aux briques, paraissait vouloir prendre sa mesure; l'autre se promenait, pour faire juger de son allure, sans doute, comme on fait d'un mulet. Les jaloux formaient bande à part; on en voyait qui, réunis en petits comités, riaient en regardant vers le couvent; d'autres qui lisaient ou apprenaient des stances; celui-ci, pour tourmenter sa belle, passait sur la terrasse en donnant le bras à une femme; celui-là causait avec une servante qui lui remettait un message. Tout cela se passait en bas, de notre côté, (du côté des hommes); mais en haut, où se trouvaient les nonnes, c'était chose plus curieuse encore. Leur galerie était formée par une tourelle pleine de barbacanes et par une muraille percée de petites lucarnes qui lui donnaient quelque ressemblance avec une poudrière ou une boîte à odeurs.

A toutes ces ouvertures on apercevait des signaux; ici une main, là un pied, plus loin pieds et mains tout ensemble; d'un autre côté, c'étaient des attributs diaboliques, des têtes, des langues et peu de cervelles; plus loin, une boutique tout entière : le rosaire de l'une, le mouchoir de l'autre, le gant de celle-ci, le ruban vert de celle-là. D'une lucarne il partait quelques mots dits à la hâte; à l'autre on toussait.

L'été, les pauvres cavaliers se rôtissent, se brunissent au soleil sans se plaindre, et c'est chose plaisante que de voir ces dames si blanches, si fraîches et leurs adorateurs si rissolés [9]. L'hiver, nous ne manquons pas un flocon de neige, il n'est pas une pluie dont nous n'ayons notre part;

et tout cela, au bout du compte, pour voir une femme à travers un grillage ou une vitre comme l'ossement d'un saint ; autant vaut s'amouracher d'une grive en cage, pourvu qu'elle parle, ou d'un portrait si elle ne parle pas. Les faveurs qu'on obtient de ces dames sont : un doigt qu'on ne parvient jamais à toucher, une chiquenaude qu'on ne peut jamais recevoir, un signe de tête derrière le grillage, des soupirs qui s'arrêtent aux embrasures des lucarnes, et des paroles qu'on *voit* et qu'on ne peut entendre. Pour tant de bonheur, il faut supporter la colère de quelque vieille, les ordres d'une portière, ou les mensonges d'une tourière, et combien d'autres tribulations encore !

A tout cela je me soumis avec une patience extrême. Je connaissais tout le monde du couvent, et tout le monde me connaissait ; je disais madame à l'abbesse, mon père au vicaire, et frère au sacristain. Le temps et les choses peuvent conduire bien loin un homme désespéré ! Cependant les nonnes qui m'appelaient sans cesse et les tourières qui m'éconduisaient toujours commencèrent à m'ennuyer. Je me mis à calculer toutes les souffrances que j'endurais, tout le mal que je me donnais ; tout ce que me coûtait, en un mot, un enfer que tant d'autres reçoivent gratis ; et fatigué de parler bas, de ne rien atteindre et de prendre chaque jour sur mon front l'empreinte de toutes les grilles et de tous les grillages, je me sentis peu à peu complétement refroidi..... Il y avait, du reste, assez longtemps que j'étais à Tolède ; je priai donc ma nonne de me confier, pour une loterie, une provision de colifichets de

prix, des voiles, des bas de soie, des sachets d'ambre; et m'adjugeant, d'autorité privée, tous ces lots dont la valeur allait bien à cinquante écus, je pris le chemin de Séville où je comptais trouver plus d'espace pour courir l'aventure. Je vous laisse à penser, seigneurs, combien la nonne donna de regrets et de larmes, sinon à moi, du moins à ce que j'emportais.

XXIII

XXIII

CHAPITRE XXIII.

Pablo donne à son noble auditoire une leçon d'argot et lui apprend comment on triche au jeu. Il s'enrôle avec des spadassins et commet un grand acte de prudence. Imitation de la bataille de Philippes.

Je fis de Tolède à Séville un voyage agréable et prospère; j'avais pris un métier facile : je jouais, et nul ne pouvait m'en remontrer en matière de tricherie; j'avais une grande provision de dés pipés, de cartes préparées, et de tous les instruments nécessaires pour duper le Maure, saigner le chrétien, et plumer la poule sans la faire crier. Je déballais et dressais ma boutique dans toutes les hôtelleries de la route; et de l'argent qui venait sur la table il m'en

échappait bien peu. Je n'ose, seigneurs, vous faire le récit de mes tours d'adresse, le détail en serait trop long, et si je vous les disais tous, vous me prendriez pour un singe plutôt que pour un homme; je craindrais d'ailleurs d'être un faux frère, de divulguer des secrets qu'il est bon de tenir cachés, et de professer des vices qu'il est bon de fuir. Cependant si je vous faisais connaître quelques-unes des ruses les plus usitées, je rendrais peut-être service à d'honnêtes ignorants; ceux qui les connaîtront et qui se laisseront tromper n'auront plus le droit de se plaindre.

Ici tous les dieux se regardèrent en souriant; les rôles changeaient; le tribunal devenait un auditoire attentif et soumis; le prévenu devenait professeur; il ne lui manquait qu'une chaire à la place de son pliant, et une robe de bachelier au lieu de son costnme mi-partie rouge et noir. Mercure, qui jusque-là s'était renfermé scrupuleusement dans ses attributions d'huissier, et qui, par excès d'exactitude, avait dormi plus d'une fois, redressa la tête, secoua les oreilles, toussa, cracha, se frotta les yeux et écouta. Il était bien aise, lui maître pipeur de dés et piqueur de cartes, de connaître quels progrès avait faits l'art de tricherie depuis qu'il ne pratiquait plus.

— Seigneurs, reprit Pablo, n'abandonnez jamais votre jeu de cartes, sinon on vous le changera tout en mouchant la chandelle.

— Gardez pour vous les cartes dont les coins sont usés ou brunis — c'est à cela qu'on reconnaît les as.

— S'il y a parmi vous quelque aide d'office ou quelque marmiton, qu'il n'oublie pas que dans les cuisines et dans les écuries on pique les as avec une aiguille, ou bien on en plie les coins afin de les reconnaître.

— Si vous jouez avec d'honnêtes gens, gardez-vous des cartes imprimées, elles portent le péché avec elles ; l'impression traverse le papier, et on les reconnaît à l'envers aussi bien qu'à l'endroit.

— Ne vous fiez pas aux cartes blanches, elles se salissent trop, et pour celui qui tient le jeu la moindre tache suffit.

— Quand vous jouez au jeu d'écart, surveillez celui qui tient les cartes; s'il fait des cornes aux figures, c'est comme s'il vous les faisait à vous-même, et votre argent n'est plus à vous.

— Je ne vous en dirai pas plus long, seigneurs, ceci suffira pour vous prouver que vous devez agir de prudence; soyez certain que le nombre des manigances que je vous cache est immense.

Passons au langage maintenant. *Donner la mort à quelqu'un*, signifie lui gagner son argent ; on appelle *reflux* un mauvais coup joué à un ami. Les simples d'esprit étant notre meilleure ressource, nous appelons *doubles*, par opposition, ceux qui les racolent. *Blanc* est le synonyme de

l'homme sans malice, bon comme le pain; *noir*, la qualification de celui qui a oublié la délicatesse.

Je vécus de ce langage et de ces artifices jusqu'à Séville ; gagnant, avec l'argent de mes dupes, le loyer de mes mules, mon logis, ma nourriture, et l'argent d'autres dupes. A Séville, j'allai loger à l'hôtellerie du Maure, où je rencontrai un mien condisciple d'Alcala, qui s'était nom-



mé Mata, mais qui, trouvant son nom peu sonore, se faisait appeler Matorral. Il faisait commerce de vies, et était

marchand de coups de couteau [1], commerce dont il paraissait fort satisfait. Il en portait, du reste, la preuve sur son visage, il n'y manquait pas de cicatrices; et il disait d'ordinaire qu'on juge du talent d'un maître d'armes, et de l'habileté d'un spadassin, aux balafres de sa figure [2]. Il m'engagea à aller dîner avec lui et d'autres camarades, et me promit de me ramener ensuite à mon hôtellerie. Il demeurait dans une auberge de l'un des faubourgs de la ville.

— Allons, me dit-il quand nous fûmes arrivés, ôtez votre cape et montrez que vous êtes un homme; vous verrez ce soir tous les bons fils de Séville, et, afin qu'ils ne vous prennent pas pour une poule mouillée, abattez-moi ce col, courbez les épaules, la cape traînante — c'est ainsi que nous sommes toujours. — Défaites-vous de cette bouche qui fait la moue, prenez un air délibéré, des gestes à droite, des gestes à gauche, parlez gras: en Andalousie il faut avoir le jargon des Andalous. Ma leçon faite, il me prêta une dague longue comme une épée et large comme un coutelas. Buvez maintenant, ajouta-t-il, cette demi-mesure de vin pur [3]; si vous n'avez pas une pointe, vous n'aurez pas l'air vaillant.

J'étais encore tout étourdi de ce qu'il venait de me faire boire, lorsque entrèrent quatre gaillards qui avaient pour visage des souliers de goutteux [4]; ils marchaient comme des balançoires, leurs capes drapées sur les reins, leurs chapeaux perchés sur le front, les ailes de devant relevées en forme de diadème, des dagues et des épées par paires,

la pointe du fourreau traînant sur le talon droit, les yeux fixes et flambants, les moustaches cirées et formant les cornes, les barbes à la turque et les cheveux de même.

Ils firent en entrant un mouvement de la bouche d'un air de mauvaise humeur.

— Seiteur, seur compère [5] ! dirent-ils d'une voix maussade et brève.

— Votre serviteur ! répondit Matorral.

Ils prirent place, et pour savoir qui j'étais, l'un d'eux, sans dire un mot, regarda mon condisciple, ouvrit la bouche, allongea vers moi sa lèvre inférieure en clignant d'un œil et en me regardant. Mon maître répondit à cette demande sur le même ton, en empoignant sa barbe et en regardant en bas. Après ce muet colloque, les quatre fier-à-bras se levèrent d'un air joyeux, m'embrassèrent, me firent mille amitiés que je leur rendis de mon mieux. L'heure du dîner étant venue, la table fut dressée par quatre vagabonds tout déguenillés, et nous nous installâmes. On servit d'abord les câpres ; puis, pour fêter ma bienvenue, mes hôtes burent à mon honneur comme jamais mon honneur n'avait vu boire. Vinrent le poisson, la viande, tout cela assaisonné de soif [6]. Au milieu de la pièce était une auge pleine de vin devant laquelle se mettait à genoux celui qui voulait faire raison. Aussi, après deux visites, pas un des convives ne put reconnaître les autres, sauf moi toutefois, qui m'abstins et ne bus que de petites gorgées. Les têtes une fois montées, la conversa-

tion alla bon train ; on causa métier tout à l'aise, les jurons arrivèrent à la file, les santés furent portées par vingt ou trente. On voua vingt coups de poignard à l'assistant de Séville [7], on but à la mémoire de Domingo Tiznado et do Goya, on renversa du vin en quantité pour le repos de l'âme d'Escamilla [8]. Ceux qui avaient le vin triste versèrent des larmes en souvenir de l'infortuné Alonso Alvarez. Tout cela dérangea les rouages de la tête de mon ami Matorral qui se leva soudain, prit un pain des deux mains, regarda la lumière, et se mit à hurler plutôt qu'il ne parla :

— Sur ce pain qui nous vient de Dieu, fit-il, sur cette lumière qui est sortie de la bouche de l'ange, si vous voulez, enfants, nous irons cette nuit donner une leçon au recors qui a arrêté notre pauvre Alonso.

Ils se levèrent tous en poussant une affreuse clameur, tirèrent leurs dagues, posèrent leurs mains sur les bords de l'auge au vin, et jurèrent solennellement. Puis se mettant à genoux et buvant à l'auge.

— De même que nous buvons ce vin, s'écrièrent-ils, de même nous boirons le sang de tout espion quo notre vengeance atteindra !

— ?Quel est, demandai-je, cet Alonso Alvarez dont la mort cause tant de regrets?

— Jeune homme, me répondit l'un d'eux, c'était un brave combattant, une main habile et un vaillant compa-

gnon. Allons, hâtons-nous, j'ai hâte de me trouver face à face avec ces démons.

Nous sortîmes ensemble de la maison pour faire la chasse aux recors [9].

Mes honorables commensaux étaient complétement ivres et marchaient avec une résolution digne d'une meilleure cause; j'avais plus de sang froid qu'eux, et je les suivais en hésitant, entrevoyant vaguement les risques que nous allions courir. Matorral, le plus déterminé, marchait à l'avant-garde, flamberge au vent; nos quatre assassins formaient le corps de bataille, et moi, le plus prudent et le plus calme, j'étais à l'arrière-garde presque entièrement dégrisé par la gravité de l'entreprise.

Au détour de la rue de la Mar, Matorral se trouve nez à nez avec la ronde; il se replie sur le corps de bataille, qui n'était pas encore démasqué, et qui tout aussitôt dégaine et attaque. J'arrive, je mets l'épée à la main comme mes compagnons, mais, en tacticien habile, je juge plus prudent de rester en arrière pour former la réserve et pour couvrir, au besoin, les derrières des combattants. L'affaire s'engage chaudement, les fers se croisent, les deux partis se défient et s'insultent; la réserve brûle du noble désir de se joindre au corps de bataille, mais elle a la conscience de sa mission, elle se tient à l'écart, l'arme basse, la barbe sur l'épaule, immobile et impassible comme un seul homme. Enfin, deux corps d'archers sont débarrassés de leurs méchantes âmes. L'alguazil et le reste de la ronde battent en retraite en demandant justice et en appelant à

l'aide ; mes compagnons les suivent, et, de loin, j'entends le cliquetis du fer et les cris : *Tue* et *Mort*! L'affaire prenait une tournure grave, un engagement général devenait imminent, je tiens conseil.

Il me vient au souvenir que, lorsque j'étais à Tolède, rimaillant malgré Minerve, j'avais maintes fois voulu imiter le célèbre poëte Horace ; je comprends que je ne saurais trop suivre en tout un aussi noble exemple, et, comme lui, à Philippes, je jette mon épée, je prends la fuite, et j'entraîne avec moi la réserve.

Loin du champ de bataille, n'entendant plus les cris et le tumulte, je m'arrête ; je me hâte de réparer le désordre de mon costume et de reprendre les allures d'un cavalier de bon ton ; je relève mon col, je drape mon manteau sur mes épaules, je redresse mon chapeau et je m'achemine lentement vers l'hôtellerie du Maure, renonçant pour jamais au spadassinage, et ne rêvant plus que l'amour et le jeu.

XXIV

XXIV

CHAPITRE XXIV.

Amour, passion, bonheur, rêve..... et réalité.

Le lendemain, après une nuit fort agitée, pendant laquelle je rêvai sans cesse qu'on m'arrêtait, je revêtis mon costume le plus élégant, et affectant l'air dégagé d'un cavalier à la mode, j'allai visiter les rues témoins de notre engagement nocturne. Sans faire la moindre question et en prêtant l'oreille avec soin aux conversations des gens du quartier, j'appris que mes compagnons, obligés de battre en retraite devant la supériorité du nombre, s'étaient réfugiés dans l'église cathédrale où la justice ne pouvait les poursuivre. Ils y étaient blo–

qués, surveillés, sans permission d'en sortir ; mais ils avaient de bons amis, de bonnes amies surtout, qui leur portaient des provisions et les aidaient à supporter les rigueurs du cloître. J'avoue que j'eusse préféré pour mes complices une mort honorable, les armes à la main ; elle m'eût sauvé, d'ailleurs, de dénonciations ultérieures et d'une bien redoutable accusation de complicité. J'en voulus à mon ami Matorral de me laisser dans un aussi cruel embarras, et je résolus de ne pas aller le visiter dans sa retraite. Je me savais faible, je craignais de me laisser entraîner par lui et de ne plus pouvoir le quitter.

N'ayant pris encore aucun parti sur la vie que je voulais mener à Séville, je continuai, ce jour-là et les jours suivants, à en parcourir tous les quartiers, apprenant les noms des rues et ceux des grands seigneurs qui en habitaient les principaux hôtels ; ne sachant encore si je deviendrais honnête homme ou fripon, si je ferais des dupes ou des amis.

Un jour, en inspectant de la sorte l'une des rues de la ville, je m'étais arrêté devant une maison de fort belle apparence, et, appuyé contre un mur voisin, j'en considérais, d'un air distrait, les détails et l'architecture. Tout à coup je vis s'ouvrir une fenêtre de l'étage principal, et une jeune fille, d'une parfaite beauté, qui ne paraissait pas avoir plus de seize ans, vint s'appuyer sur le balcon.

Pendant que je la contemplais, elle se retira, ferma la fenêtre et disparut. Fasciné par cette gracieuse apparition, je restai longtemps à la même place, puis je continuai ma

promenade. Ce jour-là je rentrai de bonne heure et fort préoccupé. Quand le souper fut servi, je me mis à table, mais il me fut impossible de manger; mes commensaux, qui étaient des cavaliers fort aimables et des officiers de milice, m'adressèrent la parole, et je ne sus que leur répondre. Après le repas ils me proposèrent de jouer et je refusai; enfin, je pris le parti de monter me coucher, et de toute la nuit, je ne pus dormir.

Dès qu'il fit jour, je me rendis dans la rue où j'avais aperçu cette si belle personne, et me postai, pendant toute la matinée, à la place que j'avais occupée la veille; mais, ne pouvant l'apercevoir, je me décidai à aller aux informations dans le voisinage. J'appris alors que cette maison appartenait à un riche marchand qui, depuis six mois, était allé aux Indes, et que cette beauté, qui était sa fille, était à Séville en compagnie de sa mère et d'un oncle, associé du marchand. On me dit qu'elle se nommait Antonia et qu'elle était recherchée par plusieurs cavaliers de Séville, autant parce qu'elle était unique héritière d'une brillante fortune qu'à cause de sa remarquable beauté. A tous ces détails je me sentis perdu, je compris que mon amour était sans espérance aussi bien que sans guérison. Toutefois j'appris encore, par hasard, qu'il venait de mourir un serviteur de la maison qui était ordinairement chargé d'accompagner les dames quand elles sortaient, et que l'oncle avait tout récemment congédié le sien. Cette double nouvelle me donna beaucoup à penser, et, comme l'amour éveille l'esprit et suggère bien des inventions, je rentrai en toute hâte chez moi, méditant un projet des plus

extravagants, celui de m'introduire dans la maison à l'une des places vacantes, et de faire prendre l'autre à un homme dévoué qui pût me prêter assistance au besoin.

Parmi les domestiques de l'hôtellerie il y en avait un qui me servait d'habitude et que j'affectionnais particulièrement. Pedrillo était un garçon de joyeuse humeur, honnête, actif et zélé. Dès que je fus rentré au logis, je l'appelai et montai dans ma chambre avec lui.

— Pedrillo, lui dis-je, j'ai besoin de toi, de ton aide.

— Je suis à vos ordres, seigneur.

— Il me faut un homme discret et dévoué.

— Seigneur, je vous promets l'un et l'autre.

— Je te prends à mon service et me charge de toi si tu me sers bien.

— J'accepte avec reconnaissance, seigneur; parlez et ordonnez, je suis prêt.

Alors je racontai à Pedrillo ma rencontre, mon amour subit, les informations que j'avais prises et mon projet de m'introduire avec lui, comme serviteur, dans la maison du seigneur Alvaro Mendez, le riche marchand.

L'aventure était du goût de mon nouveau valet, il sauta de joie quand j'eus fini. Je lui donnai dix réaux d'argent en guise de denier à Dieu, et de suite, je pris un costume

plus convenable à ma future condition. Nous allâmes trouver un tailleur qui demeurait auprès de la maison du marchand, et nous lui promîmes vingt réaux s'il pouvait nous obtenir les deux places vacantes. Notre offre lui donna de l'adresse, et il fit si bien, que peu de jours après, il nous mena dans le logis et nous présenta à l'oncle d'Antonia qui examina notre mine, nous fit quelques questions, et satisfait de notre tenue autant que de nos réponses, nous prit à son service pour entrer dès le lendemain.

Pour la meilleure réussite de notre aventure, nous avions arrêté, Pedrillo et moi, que je porterais sous mon pourpoint pour en faire usage quand le moment en serait venu, un costume de chevalier de l'ordre de Santiago. Nous passâmes la soirée dans les magasins des fripiers et nous vînmes à bout d'y trouver le déguisement que nous cherchions. C'était une camisole de Milan, brodée d'argent et d'or, à laquelle étaient attachés les insignes de l'ordre : une coquille d'or et la croix couverte et échancrée.

Le lendemain, de bonne heure, nous fîmes notre entrée dans notre nouveau domicile ; l'oncle nous reçut, nous donna nos instructions, et nous mit en possession du service auquel nous étions destinés. Afin de nous gagner l'affection des autres serviteurs, je leur fis, comme par bienvenue, quelques petites libéralités — libéralité est fille aînée de l'amour — et en peu de temps j'eus en eux les camarades les plus dévoués ; le service de la maison était d'ailleurs des plus faciles, j'y mettais beaucoup de zèle et

autant d'intelligence que si je n'eusse fait autre chose de ma vie; de telle sorte, qu'au bout de quelques jours l'oncle me témoigna son contentement ainsi qu'à Pedrillo, et nous déclara qu'il avait grande reconnaissance pour celui qui nous avait donnés à lui.

Je ne négligeais, comme bien vous le pensez, seigneurs, aucune occasion de voir et de rencontrer Antonia. Quand elle appelait quelque serviteur, j'étais toujours le premier à me présenter, et j'y mis tant d'affectation, qu'elle finit par s'en apercevoir. Mes yeux non plus n'étaient pas inactifs, j'étais loin d'être inhabile dans la science des œillades amoureuses, et je n'avais point oublié en cela mes succès du théâtre de Tolède; aussi me surprenait-elle à tout moment les yeux fixés sur elle. Ma passion, qui n'était que trop évidente, lui donna beaucoup à penser, et, quelques circonstances que je fis naître à dessein la préoccupèrent encore bien davantage. Outre mes fréquentes libéralités qui, de la part d'un valet, ne paraissaient pas naturelles à mes camarades, j'avais quelquefois, dans mes rapports avec eux et comme par oubli, des éclairs de hauteur et de fierté; ils avaient remarqué en outre que dans la familiarité obligée qui existait entre moi et Pedrillo, il y avait de la part de celui-ci une hésitation marquée. Un jour même que nous étions seuls ou du moins que nous feignions de nous croire seuls, on s'était aperçu qu'il se tenait nu-tête devant moi, et qu'il avait relevé avec empressement un objet que j'avais laissé tomber. Tout cela donna lieu à de nombreux soupçons, on en chuchota à l'office, à la cuisine, en mon absence et en celle de Pe-

drillo, et je crus même remarquer que ceux avec lesquels j'avais affecté le plus de camaraderie n'osaient plus être aussi familiers avec moi. Du valet au maître le chemin n'est pas long ; et bientôt il arriva aux oreilles d'Antonia, avec tous les commentaires d'usage, que j'étais un cavalier déguisé, et Antonia ajouta : amoureux.

Aussi mes services furent bientôt reçus avec un gracieux sourire, mes regards amoureux ne rencontrèrent point de regards courroucés ; Antonia prit intelligence de ma passion, ne s'offensa nullement de se voir aimée ; bien au contraire, la curiosité s'en mêla — c'est bien souvent par cette porte qu'entre l'amour chez les femmes — son imagination se donna beau jeu sur ma fortune et ma qualité ; et la découverte de la vérité sur mon compte devint bientôt sa pensée de tous les instants. Je fus entouré de surveillants ; toutes mes actions, toutes mes démarches furent épiées et interprétées ; on chercha à connaître les personnes que je fréquentais afin d'obtenir d'elles des renseignements. Je ne craignais rien de ce côté. Il n'est pas jusqu'à Pedrillo qui ne fût pris à partie par Antonia elle-même, mais il fit si bien l'innocent, il répondit si naïvement qu'il ne savait pas ce qu'on voulait dire, qu'elle ne put rien apprendre de lui, si ce n'est que, bien que de condition servile, j'avais le cœur, le courage et l'honneur d'un noble cavalier.

Quand Pedrillo m'eut rapporté l'interrogatoire qu'il avait subi, je jugeai que le moment était venu de frapper un coup plus décisif. Je courus m'enfermer avec lui dans

ma chambre, j'écrivis une lettre que je méditais depuis longtemps, et à laquelle mon confident donna toute son approbation. Puis je la pliai et je la scellai d'un cachet armorié. Cela disposé, je rompis le cachet, je froissai la lettre comme pour indiquer qu'elle avait été lue, et je la plaçai négligemment à l'entrée de ma poche. Je descendis ensuite pour guetter un moment favorable à l'exécution de ma ruse. Je ne l'attendis pas longtemps. Au bout d'une heure ou deux, j'aperçus Antonia se promenant, seule, dans une galerie qui donnait sur le jardin. J'entre dans la galerie sous un prétexte quelconque, je la traverse sans dire mot; en passant près de ma maîtresse je la salue, et en même temps je tire mon mouchoir de ma poche; ma lettre tombe, je feins de ne pas m'en apercevoir, et je sors.

Antonia, restée seule, relève la lettre avec empressement, la regarde en tous sens, en examine le cachet et pâlit d'émotion en lisant la suscription suivante :

A don Fernando Armindez de Mendoza,
Chevalier de l'ordre de Santiago.

Puis elle la cache dans son sein, se retire en toute hâte, et va s'enfermer dans sa chambre pour la lire sans témoin.

Voici ce que contenait cette lettre :

« Vos adversaires font des recherches si actives, qu'il faut

user d'une prudence extrême pour vous écrire; ils sont puissants, ils ont des espions partout, ne m'accusez donc pas du long silence que j'ai gardé. Voici cependant une occasion sûre de laquelle je me hâte de profiter. Rodrigo, le page du comte d'Arangol, votre frère, s'en va aux Indes et doit passer à Séville ; en lui remettant cette lettre, je lui donne un moyen de vous prouver son zèle et sa fidélité à votre service.

« Je m'empresse de vous faire part que le roi, sollicité, tourmenté par tous nos amis, vous donne votre grâce à la condition que vous irez le servir six ans en Flandre. C'est une espèce d'exil, mais nous espérons que lorsque la colère de Sa Majesté sera calmée, il vous sera fait faveur entière. Nous comptons pour cela sur vos adversaires eux-mêmes. Jusque-là prenez patience, supportez avec courage la condition servile que vous avez choisie. Elle vous cache, et nul ne songera à vous poursuivre dans votre asile. Dieu vous tienne en sa garde.

« DON JOSÉ PIMENTEL.

De Valladolid, etc

Chaque ligne de cette lettre était un trait acéré qui pénétrait dans le cœur d'Antonia ; tous ses soupçons étaient justifiés, tous ses rêves se réalisaient. L'homme qui l'aimait, qui s'était revêtu d'humbles vêtements pour arriver jusqu'à elle, était d'une haute naissance, portait un nom illustre ; il avait obtenu, il obtiendrait encore la faveur du roi; le coup était porté et l'amour était maître de la place.

Antonia replia ma lettre avec soin, la cacha dans ses vêtements et descendit dans la galerie. Je venais d'y rentrer. En l'apercevant je la saluai avec le même respect que de coutume, mais l'air de mon visage témoignait d'une grande préoccupation et d'une vive inquiétude. Antonia suivait tous mes mouvements, et, sans paraître m'en apercevoir, je feignais de chercher ma lettre de tous côtés.

Enfin, n'y tenant plus, elle s'approcha de moi.

— ¿Que cherchez-vous donc? me dit-elle.

— Rien, madame, lui répondis-je avec hésitation, et en redoublant d'embarras.

— Vous ne me dites pas la vérité, reprit-elle en insistant, vous êtes agité, vous paraissez inquiet..... ¿Qu'avez-vous perdu?

— Une chose de fort peu de valeur, madame, et qui ne mérite pas qu'on s'en occupe. Ce n'est qu'un papier sur lequel sont des vers d'un de mes amis. — Et, tout en parlant de la sorte, mon air inquiet prouvait que ce papier avait plus d'importance que je ne voulais le dire.

Antonia était fort émue, et sa main, cachée dans les plis de sa robe, y froissait avec agitation la lettre qu'elle venait de lire. En ce moment je me baisse presqu'à ses pieds pour regarder sous un meuble ; les boutons de mon pourpoint de dessus, à demi assujettis, en partie détachés, cèdent, mon pourpoint s'écarte et laisse à découvert les riches broderies de ma camisole de Milan ; Antonia s'en

aperçoit, pousse un cri de surprise, pendant qu'à genoux devant elle, je courbe la tête d'un air confus.

— ¿ Qu'est-ce que ceci ? s'écrie-t-elle.



— Grâce, madame, grâce, je vous en conjure, et ne trahissez point votre esclave le plus soumis.

— Vous ne pouvez plus dissimuler, seigneur don Fernando, reprend ma maîtresse en me tendant ma lettre avec une vive rougeur et un divin sourire; et bien loin d'être esclave, vous êtes de condition à dicter des lois partout où vous êtes.

— Grand Dieu, m'écriai-je en me relevant et en fermant mon pourpoint.

— Non, non, continue Antonio, cela est inutile, vous ne pouvez rester déguisé davantage, je sais maintenant qui vous êtes; vous avez trop d'éclat, don Fernando, pour demeurer si longtemps inconnu. Mais dans tout ceci il y a une énigme que je ne puis comprendre, et j'en attends l'explication de votre loyauté.

— Un seul mot, madame, suffit à cette énigme, et ce mot est l'expression d'une ardente passion.

Un geste charmant m'empêcha d'en dire davantage. Antonia voulut, avant tout, connaître le sujet de mon déguisement, mon récit était prêt, je le lui fis sans tarder.

— « Vous saurez, madame, que je servais, plutôt par galanterie que par amour véritable, une dame de la cour à laquelle un des plus illustres cavaliers d'Espagne rendait en même temps que moi des soins assidus. Bien que ses mérites fussent incomparables, il ne put jamais obtenir d'elle la plus petite faveur, et elle en était fort libérale pour moi qui étais loin de les mériter, puisque je ne l'aimais pas. Ce cavalier devint jaloux de moi et me vint trouver une nuit que je causais avec elle à une fenêtre de sa maison. Il m'attaqua sur le lieu même ; mais, bien que vaillant et accompagné de gens dévoués, il éprouva une vigoureuse résistance et resta sur le carreau. Sa mort effraya ses serviteurs, ils prirent la fuite et nous laissèrent maîtres du champ de bataille, Pedrillo et moi. Or, ma-

dame, je vous l'ai dit, c'était un seigneur de qualité, le roi l'affectionnait; sa famille est puissante, il me fallut en toute hâte éviter les poursuites de la justice, et je me sauvai à Séville, déguisé.

« Deux jours après notre arrivée, je me promenais dans les rues ; je passai devant votre maison, vous étiez à votre fenêtre et vous m'apparûtes comme une divinité du ciel. Dès ce moment, ma liberté me fut ravie, il me fut impossible de vivre hors de votre présence. C'est alors qu'inspiré par l'amour, je parvins à m'introduire chez vous en qualité de serviteur, et si ma malheureuse étoile ne me permet pas d'être trouvé digne de vous, je considérerai néanmoins comme une gloire d'avoir servi une aussi belle maîtresse. Maintenant, prononcez, madame ; mon dessein était d'attendre en ce logis et dans cet heureux servage que mes amis eussent apaisé le courroux du roi et qu'il me fût permis de vous déclarer mon nom et mes intentions ; mais puisque le ciel a devancé ce moment en vous découvrant qui je suis, je ne puis plus contenir mon amour, et je vous conjure, à genoux, de recevoir l'offre que je vous fais de mon cœur et de tout ce que je possède d'honneurs et de biens en ce monde. »

En terminant ce discours je m'étais agenouillé de nouveau devant Antonia, et mon émotion n'était pas feinte, car j'éprouvais une véritable passion. Ma belle maîtresse m'écouta avec de telles démonstrations de tendresse, que j'avais presque regret de la tromper ainsi.

— Seigneur don Fernando, me dit-elle, si vos senti-

ments sont tels que vous les dépeignez, je puis m'avouer bien heureuse d'être honorée d'une recherche comme la vôtre. Je vous laisse libre d'agir, et le consentement que je vous donne aujourd'hui, je vous le donnerai de nouveau, et librement, le jour où vous aurez obtenu celui de ma mère.

En parlant ainsi, elle m'abandonna sa main que je portai à mes lèvres ; une vive rougeur anima ses joues, et elle me laissa encore plus épris et plus passionné.

Antonia, en me quittant, courut chez sa mère et lui fit un récit fidèle de tout ce qui s'était passé ; la mère fut si transportée de joie, qu'elle se rendit aussitôt à l'appartement de son beau-frère pour tenir conseil avec lui. Le soir même tous deux vinrent me trouver dans ma chambre, me firent leurs offres de service et me témoignèrent leurs vifs regrets de n'avoir pas été assez clairvoyants pour deviner ma condition sous les vêtements qui la cachaient.

Dès ce moment, le serviteur disparut, et don Fernando Armindez, déclaré l'hôte et l'ami de la maison, fut traité comme il convenait à son rang, et logé dans une chambre magnifiquement meublée. J'insistai, toutefois, pour que mon nom fût encore un secret pour les amis et les parents auxquels on me fit connaître comme un simple gentilhomme d'Aragon.

Pendant un mois, je reçus mille courtoisies de mes

hôtes, et d'Antonia de douces et honnêtes faveurs. Mon violent amour pour elle m'avait grandi, m'avait ennobli le cœur et avait jeté sur ma vie passée un voile qui, chaque jour, me semblait plus épais et plus impénétrable. Le respect que je lui portais, mes attentions galantes, la sainte religion que je professais pour les lois de l'hospitalité et qui m'aidait à combattre l'impatience et l'ardeur de mon amour, augmentaient sa croyance en ma noblesse et en la haute origine que je m'étais attribuée.

Craignant qu'un malin esprit, qu'un regard de ma mauvaise étoile, ne vinssent renverser tout l'édifice de ma fortune nouvelle, je feignis enfin d'avoir reçu de la cour une lettre par laquelle on me mandait que le roi m'avait entièrement pardonné, qu'il me permettait de rentrer chez moi, et qu'il était nécessaire que je me rendisse à Valladolid, où la cour résidait alors, pour remercier Sa Majesté. Cette nouvelle combla de joie toute la famille, et Antonia surtout ne se sentait pas de bonheur. Je m'approchai alors de la mère, et avec une grande émotion, que j'éprouvais véritablement, je lui déclarai que je ne pouvais mieux reconnaître tous les soins que j'en avais reçus qu'en contractant avec elle une alliance indissoluble, et je la conjurai de m'accorder en mariage la señora Antonia. L'excellente femme et son beau-frère, engoués de moi, fascinés, ne rêvant depuis longtemps que cet heureux résultat, craignant que cette déclaration de ma part ne fût parole aventurée plutôt que le fruit d'une mûre délibération, s'empressèrent de me prendre au mot; et sans demander l'avis d'aucun des leurs, sans s'informer

plus amplement de mes biens et de ma personne, ils m'accordèrent à l'instant la main d'Antonia et voulurent fixer au surlendemain la cérémonie nuptiale.

Qu'elle fut heureuse cette dernière journée! que de riants projets l'occupèrent! que de beaux rêves embellirent ma dernière nuit! et combien mon fidèle Pedrillo fut joyeux de mon bonheur! — Avec quelle impatience j'attendis le jour où Antonia allait être à moi! Je ne voyais qu'elle; j'oubliais même, tant mon amour était ardent, l'immense fortune qu'elle allait me donner; j'oubliais aussi, tant j'étais aveugle, ma méprisable condition.



XXV

CHAPITRE XXV.

Dans lequel Pablo raconte la promenade triomphale qu'il fit de Séville à Ségovie. On y lira ce qu'on a vu au commencement de ce livre.

Bis repetita placent.

Le matin de ce jour, qui devait être le plus heureux de ma vie, je sortis de bonne heure pour prendre quelques dispositions indispensables. Au détour d'une rue, je me trouvai face à face avec mon ancien ami Matorral. Cette rencontre produisit sur moi l'effet d'une apparition de l'autre monde ; et, je ne sais pourquoi, je me mis à trembler de tous mes membres ; en un instant, une sueur froide me parcourut le corps. Une chose qui me frappa dès le premier moment, et que je ne compris que trop bien plus tard, c'est que Matorral

avait changé de costume, et, qu'au lieu de ses vêtements d'aventurier de carrefour, il portait ceux d'un archer ou d'un recors — c'est tout un.

— Enfin je vous retrouve, me dit-il avec un éclat de rire qui me glaça. Vive Dieu, Pablillo, mon ami, voici bien longtemps que je vous cherche !

— Merci, mon brave, lui répondis-je tout décontenancé, merci, je suis enchanté moi-même de vous revoir.

— ¿N'est-ce pas? Ah ! c'est que nous avons été séparés par une rude circonstance...

— Silence ! interrompis-je, le lieu est mal choisi pour parler de semblable chose.

— Qu'importe ! je suis vêtu d'un habit respectable, et je n'ai plus rien à craindre. Mais vous, ami Pablo, savez-vous que vous avez joué de bonheur, vous avez habilement quitté la partie au moment où elle n'était plus tenable, c'est fort bien. Seulement je vous ferai un petit reproche.....

— Assez, lui dis-je, tout cela est passé et je désire n'en plus parler.

— Si fait, par Dieu, on aime toujours à revenir sur le passé. Écoutez-moi, mon ami, vous avez eu tort de retirer si tôt votre épingle du jeu. L'affaire était grave, c'est vrai, nous avions peut-être été un peu loin ; mais ce n'est pas au moment où le danger augmente qu'on doit laisser

là ses amis. Avec vous nous pouvions tenir tête au nombre et nous retirer avec les honneurs de la guerre ; sans vous nous avons eu la honte, et nous avons été obligés de fuir comme des lâches..... Or, ami Pablillo, le lâche cette nuit-là.....

— Matorral !

— Par le chapelet de la Vierge ! le lâche, ce fut vous, je vous le dis en face, tout grand seigneur que vous paraissez être devenu, et d'autres vous le diront après moi.

— Il est d'un honnête homme, et non point d'un lâche, seigneur Matorral, d'éviter la compagnie des assassins. Brisons là, je vous prie ; peu m'importe votre opinion et celle de vos semblables.

— ¿ Et vous pensez que cela peut se passer de la sorte ; vous croyez que vous aurez forcé de braves assassins, soit, c'est dit, à vivre douze jours dans une église ; que vous les aurez réduits à vendre leur liberté sans qu'ils cherchent à en tirer vengeance? Vous vous trompez, seigneur don Pablo, et je ne vous quitte plus.

— Quelle audace ! m'écriai-je. Puis, feignant de prendre la chose en plaisantant : — Ami Matorral, repris-je, je vois bien que vous voulez rire, vous êtes jaloux de ce qu'en me retirant de la bagarre, j'aie pris un meilleur chemin que vous ; avouez que si, au lieu d'une église, vous aviez trouvé sur votre route quelque petite ruelle bien obscure et bien tortueuse, vous en eussiez à l'instant profité. Vous porteriez encore aujourd'hui la longue rapière, le col ra-

battu et la cape sur les reins, au lieu de cette toilette qui me semble une énigme.

— Une énigme dont vous ne saurez le mot que trop tôt, me dit Matorral d'un ton qui m'effraya, et ce mot vous fera comprendre que je ne veux point rire. Sachez donc, seigneur Pablo que nous n'avons obtenu notre liberté qu'à une condition, celle de faire connaître et de livrer l'auteur ou les auteurs du meurtre commis la nuit que vous savez bien ; et comme nous n'avons pas jugé convenable de nous livrer nous-mêmes, il nous a semblé plus simple et surtout plus conforme à nos désirs de vengeance, de signaler un effronté coquin, nommé Pablo, naturel de Ségovie.

— Jesus Maria ! murmurai-je anéanti.

— Et nous avons promis à la justice de le lui livrer. On nous a enrôlés recors jusqu'à l'entier accomplissement de notre promesse. Aussi cette rencontre me charme, ami Pablo, car j'ai hâte, comme vous venez de le dire, de reprendre ma longue rapière, mon collet rabattu et ma cape sur les reins.

— Voici une joyeuse plaisanterie, maître Matorral, repris-je en cherchant à rire ; je la comprends, vous voulez avoir part à ma fortune nouvelle ; à quoi bon tant de détours? parlez..., et je lui tendis la main garnie d'une poignée de ducats.

— Non, non, je ne plaisante pas, ceci ne me rendrait pas ma liberté, pas plus que mon honneur ; et il se mit à rire d'un air diabolique. Vous êtes accusé, Pablo mon

ami, et accusé par nous, vos complices, ce qui est plus clair. Ma rapière, vous le pensez bien, n'ira pas dire, non plus que celle de mon frère Perico, où elle s'est fourrée ce soir-là. Le juge vous attend, et, de gré ou de force, nous vous mènerons à lui.

Je reculai en portant la main sur mon épée. — C'est inutile, me dit Matorral en me saisissant le bras, nous savons ce dont elle est capable.

Alors j'essayai de me débattre, je le menaçai d'appeler à mon aide; mais il poussa un léger cri, et au même instant quatre recors, dans lesquels je reconnus ses amis les spadassins, vinrent lui prêter main-forte; ils m'enlevèrent malgré ma résistance, et me portèrent au juge.

¿A quoi pouvaient servir mes larmes, mes prières, mes protestations, les preuves que je voulais donner de mon innocence? Le juge était persuadé, et depuis longtemps son opinion était faite; le greffier était convaincu, et depuis un mois son procès-verbal était dressé; j'étais seul, et les deux coupables étaient au nombre de mes accusateurs.

Ce sera comme il vous plaira, l'ami, me dit le greffier, vous avouerez ou vous n'avouerez pas; je pense toutefois que l'eau tiède, le chevalet et les brodequins vous en feront dire de belles sur votre compte. Avouez ou n'avouez pas, nous en savons assez. Vous avez volé à Alcala, volé à Madrid, escroqué à Tolède, tué à Séville; il y a, dans tout cela, plus qu'il n'en faut pour vous faire pendre, et vous serez pendu.

En attendant on me mit au cachot, et, toute la nuit, je pensai à mes rêves de la veille et à la triste réalité qui se préparait pour le lendemain ; je pensai à Antonia, à mon amour, à l'inquiétude où la mettait mon absence, à son désespoir si elle en apprenait la véritable cause, et je versai d'abondantes larmes, des larmes de sang. Alors je me mis à genoux, et pour la première fois de ma vie, j'adressai une prière à Dieu. Je le conjurai de ne pas permettre que cette noble fille sût jamais la fin ignominieuse de l'homme qu'elle avait aimé; j'appelai sur moi seul toute la colère céleste, et je demandai que le juste châtiment du criminel n'entraînât pas la mort ou la honte de l'innocente.

Quand on vint me chercher le lendemain pour la torture, j'étais tout disposé ; peu m'importait de retrancher ou d'ajouter un crime à la liste du juge, je ne voulais plus que mourir. Je n'attendis pas la question, et j'avouai que j'avais pris part au meurtre des deux archers. Je fus condamné, et le tribunal, me mettant au rang des grands coupables, ordonna que je serais conduit et publiquement promené dans toutes les villes que j'avais habitées, à Tolède, à Madrid, à Alcala, et enfin à Ségovie, où je serais pendu. En entendant cet arrêt inique et cruel, je songeai à mon oncle ; j'ignorais s'il vivait encore, mais je me souvins que mon père avait été exécuté par lui ! ! !

Matorral et ses amis furent chargés de m'escorter pendant ce triste voyage. Le jour où je quittai Séville, on me promena par la ville avec tout l'appareil d'usage : je passai

dans la rue qu'habitait Antonia ; de loin je l'aperçus à son balcon, elle était pâle et paraissait avoir bien souffert. Quand elle vit venir le cortége qui me traînait, elle le parcourut du regard ; un instant elle me fixa, mon cœur cessa de battre, je crus que j'allais mourir; mais elle ne me reconnut pas, et, pour éviter ce pénible spectacle, elle rentra chez elle et ferma sa fenêtre. Je levai les yeux au ciel et je remerciai Dieu ; je l'avais revue et elle ne savait rien.

Ici Pablo parut vivement ému ; il s'arrêta, cacha sa tête entre ses mains; puis faisant un effort sur lui-même, après un instant de silence, il continua d'un ton presque enjoué.

On me fit parcourir, de Séville à Tolède, la route que j'avais suivie il y avait peu de temps, et partout je retrouvai les dupes que j'avais faites. A Tolède, je fus exposé et fouetté sur la petite place en avant du couvent des nonnes ; à Madrid, on me fit parcourir le quartier San Luis, les environs de San Felipe et la rue de l'Arenal; je vis à une fenêtre dona Ana et sa sœur, plus loin le chevalier et le commandeur de Santiago, plus loin encore Berengère, sa mère, le Portugais, le Catalan, le greffier leur voisin, le licencié Flechilla et mon cousin Blandones,

geôlier de la prison. Le cul-de-jatte, mon concurrent en mendicité, et Valcazar, le vieux pauvre mon maître, me reconnurent et me jetèrent des trognons de fruits.

A Rejas, entre Madrid et Alcala, nous rencontrâmes sur la route un riche cavalier, se promenant à pied et suivi, à une assez grande distance, par un laquais qui conduisait en bride un superbe cheval alezan. Ce gentilhomme avait bonne mine, il était botté et éperonné, les chausses relevées, l'épée ceinte, le manteau rejeté sur l'épaule laissant apercevoir quelques parties d'un collet de dentelle et le chapeau à larges bords; il se rangea pour nous laisser passer, et je reconnus mon ancien mentor, don Torribio



Rodriguez de Ampuero y Jordan. Je ne pus retenir un

cri de surprise, son nom s'échappa de mes lèvres, il me regarda, me reconnut, et en un instant nous fûmes dans les bras l'un de l'autre. Nous pûmes à peine échanger quelques mots, mes gardiens ne voulurent pas le permettre; mais du moins, à la vétusté de son manteau qui montrait la corde, au dérangement causé par notre embrassade dans l'harmonie de son costume et qui me laissa voir d'immenses lacunes dans le collet de dentelle et de grossières reprises dans le pourpoint, je pus reconnaître que mon ami Torribio, l'hidalgo d'industrie, n'avait pas changé de métier.

Mon arrivée à Alcala fut presque un triomphe. On s'y souvient encore, je vous l'ai dit, seigneurs, de mes espiègleries et des mauvais tours que je jouais à tout ce qui avait boutique ouverte sur la voie publique; les marchands de légumes, les épiciers, les confiseurs et les apothicaires, informés du passage du célèbre Pablillo, qu'on menait pendre, accoururent sur mon chemin et me firent une ovation semblable à celle que reçoit le saint sacrement à la procession du *corpus Christi* [1] ; il n'y avait de différence que dans la nature du projectile. Le seigneur corrégidor, auquel je fus présenté, daigna se souvenir que je m'étais moqué de lui et que j'avais volé les épées d'une ronde qu'il conduisait en personne; il voulut bien me dire qu'il avait prévu ce qui m'arrivait, et il descendit jusqu'à me citer le proverbe : *no hay buen fin por mal camino*, — « à mauvais chemin mauvaise fin ». Je ne pus même éviter, pendant ma traversée d'Alcala, le coup de pied de l'âne, et par surcroît de disgrâce, au lieu d'un âne il en vint

deux : le Morisque, notre ancien hôte, et Cyprienne, la gouvernante de notre logis. Le Morisque me fit la nique et quelque autre geste de mépris, et Cyprienne — elle était bien vieille et bien cassée — s'agenouilla d'un air cafard, et récita une dizaine de son rosaire. J'eusse mieux aimé des injures.

Après une nuit passée dans la maudite hôtellerie de Viveros, où don Diégo, mon maître, avait hébergé, bon gré mal gré, des sacripans, des filles de joie, deux fripons d'étudiants et un curé, nous prîmes le chemin de Ségovie, où nous entrâmes sur le soir par la porte où, quelques années auparavant, venant recueillir mon héritage, j'avais aperçu les restes de mon père privés de sépulture. Un pareil sort m'était réservé........ Je poussai un cri de douleur et je fermai les yeux.

A la prison, le geôlier m'apprit que mon oncle vivait encore, qu'il était ivre du soir au matin, et que, bien qu'il eût pris un aide depuis quelque temps, il se garderait de laisser à un autre le soin de caresser les épaules de son neveu et de lui mettre sa dernière cravate.

Je dois dire à la louange d'Alonso Ramplon, qu'aussitôt qu'il apprit l'arrivée du seul membre qui restât de sa famille, il laissa là sa soupente, ses compagnons de débauche et son ivresse commencée, pour venir me voir. On me l'annonça; je pensais qu'il allait se jeter dans mes bras et pleurer avec moi sur mon malheur, d'autant que le bourreau avait le vin sensible; mais il n'en fut rien, Alonso me gardait rancune. Il daigna cependant me re-

connaître, mais ce fut pour me reprocher la lettre que je lui avais laissée en le quittant.

— A merveille, seigneur mon neveu, me dit-il, vous vouliez être le seul de votre race, mais vous aviez compté sans votre destinée, et votre destinée a dit que votre père et vous vous auriez même fin et même sépulture. Soyez tranquille, je suis là et je mettrai bon ordre à ce qu'il n'y ait point de différence entre vous deux. Je vous attendais, j'étais bien sûr que vous réclameriez un jour ce qui me reste de l'héritage de votre père. Je vous ai gardé tout cela précieusement : le fouet qui lui a caressé les épaules et la corde qui l'a pendu ; cela vous revenait de droit ; à chaque saint sa chandelle. A demain, Pablo, mon neveu ; je me charge de vous et vous aurez mesure complète ; je serais désolé qu'on m'accusât de faire pour vous moins que pour un étranger ; adieu et bonne nuit, il vous en cuit d'avoir été trop vite. — Qui veut être riche au bout de l'an, dans les six mois on le pend. [2]

J'arrive en tremblant aux événements de ce jour que je croyais devoir être le dernier de ma vie.—Un valet de mon oncle vint me faire ma toilette, un moine vint me confesser, et je descendis dans la cour où je trouvai mon âne sur lequel je montai, mon oncle, armé de son fouet de cuir, une respectable escorte, composée de mes assassins de Séville et de tous les recors de Ségovie, le greffier portant ma sentence, l'alguazil portant sa baguette, et le crieur en disposition d'aboyer.

Nous nous mîmes en route, et mon oncle commença à

opérer de manière à me prouver qu'il était de parole. Nous parcourûmes lentement les principales rues de Ségovie au milieu d'une foule nombreuse qui m'accablait d'injures et de projectiles. Les vieilles femmes avaient été



les amies ou les rivales de ma mère ; les jeunes hommes étaient tous mes camarades, mes condisciples, et avaient été mes sujets le jour où je fus roi des coqs.

Pendant tout ce temps, mon oncle frappait en chantant un noël, et le crieur criait. Nous passâmes de la sorte devant

la maison de mon père, devant l'école où j'avais souffert sous Ponce d'Aguirre, devant le logis du licencié Cabra et devant l'hôtel de don Diégo, mon ancien ami et mon maître, qui parut à sa fenêtre et joignit les mains en me voyant passer.

Au bas de la potence le moine me fit un sermon et me montra le ciel; je montai à l'échelle, mon oncle me suivit, et, pendant qu'assis sur la traverse je disposais la corde qui avait pendu mon père, il me fit, avec une certaine tendresse, ses derniers adieux et ses dernières recommandations.

— Tu n'as pas voulu, neveu, me dit-il, rester ici pour me succéder un jour; tu as eu tort; en bonne conscience, je suis vieux, ennuyé, mon temps est fait; il me serait presque égal que tu fusses à ma place et moi à la tienne. Enfin, ce qui doit être ne peut manquer : *lo que ha de ser no puede faltar*. Bon courage! Adieu, Pablo, tiens-toi bien et meurs comme mourut ton père.

Alors je me signai, j'adressai à Dieu, du fond du cœur, ma dernière prière, et je me repentis ; mon oncle me mit la main sur l'épaule en versant une larme, peut-être la première de sa vie, et..........

Mais, au même instant, j'entendis un grand cri, un éclair brilla, un nuage passa sur mes yeux ; et sans que je puisse dire comment tout cela s'est fait, je me suis trouvé au bas de la potence, étourdi comme l'homme qui se ré-

veille d'un rêve pénible, et je vis mon pauvre oncle au-dessus de ma tête à la place que je devais occuper!

Vous savez tout, seigneurs.



ÉPILOGUE.

ÉPILOGUE.

C'EST bien, fit Jupiter tout préoccupé, nous aviserons.

Pablo salua et se retira.

— ¿Qu'est-ce que cela prouve? dit Bacchus en se frottant les yeux et en se détirant. — A boire! j'ai la gorge sèche d'avoir tant écouté. Où diable est Ganymède, ce garçon n'est jamais là ; j'aimais mieux Hébé. A boire!

— Silence, cria Jupiter qui retomba tout aussitôt dans une profonde méditation. Le maître du tonnerre préparait le résumé de la cause.

— Cela prouve, dit Vénus, que ce pauvre Pablo a été plus étourdi que méchant, plus entraîné que vicieux ; il a la tête faible, mais le cœur bon.

— Je t'y attendais, interrompit Mercure, en éclatant de rire ; voici venir, sans doute, un pendant à l'histoire de maître Pâris ; dès le moment que ce petit vaurien s'est avisé de te trouver belle, ce ne peut être qu'un fort honnête garçon. A d'autres, chère amie, allez vendre ailleurs vos coquilles.

Vénus devint toute rouge. Mercure allait continuer mais Mars toussa, et le messager des dieux jugea prudent de se taire.

— Cela prouve, dit Vulcain, que l'enfance n'est pas assez surveillée et que la jeunesse est trop souvent abandonnée à elle-même. Elle est comme l'airain chauffé à blanc, le moindre coup de marteau y laisse une trace ineffaçable.

— Bravo ! fit une voix.

— Or, reprit Vulcain encouragé, les pères font leurs fredaines par ci, les mères prennent leurs ébats par là, et......... (Ici le dieu Terme lui donna un coup de coude) et.......... et..........

— ¿ Et quoi ? cria Neptune ; achève donc !

— Enfin, si Pablo eût été moins négligé dans sa jeunesse et surtout moins persécuté, il fût resté bon sujet, mais il jura qu'il se vengerait un jour de toutes les tribulations dont il était victime, et la vengeance....... (Bravo ! bravo !)

— Est le plaisir des dieux, murmura Junon en regardant Ganymède qui versait à boire à Bacchus.

— Point du tout, fit le Soleil, c'est l'amour-propre qui l'a perdu comme il perdit Narcisse, Icare et mon pauvre Phaéton. On a ri de ses premières espiègleries, on l'a mis au défi de mieux faire, on l'a excité, on l'a lancé, et une fois en bon chemin, il a couru jusqu'à la potence. Chacun là-bas, ici-bas veux-je dire, a son mauvais génie; celui de Pablo, c'est don Diégo, son maître.

— ¿ Pourquoi? demanda Pluton.

— Parce que don Diégo a applaudi aux sottises de son valet, plutôt que de l'en châtier.

— Alors pendez Diégo, et n'en parlons plus; mais l'oncle Alonso, ¿ me direz-vous pourquoi.....

— Ceci, dit Minerve, doit être une allégorie.

— ¿Et que signifierait cette allégorie?

— Qu'en pendant un homme vous amusez la populace, vous faites gagner une vacation au bourreau, une haute paye aux alguazils, des rôles au greffier, une extinction de voix au crieur public; vous donnez une leçon aux gens qui n'en ont pas besoin, mais vous mettez le criminel hors d'état de la recevoir et de s'amender.

— Alors, dit Argus, on pendra les oncles pour corriger les neveux.

— Tu es un niais, répondit Pallas irritée.

— Mais enfin, reprit Pluton, dites-moi pourquoi Alonso s'est trouvé à la place de Pablo; il n'y a plus de sorciers que diable! nous ne sommes plus au temps des métamorphoses, et tout escamotage a son explication naturelle. Nous étions si loin, que nous n'avons pas bien vu.

— ¿ Si on recommençait? demanda naïvement le vieux Silène.

Toute l'assemblée partit d'un immense éclat de rire.

Jupiter se réveilla. Il toussa, ouvrit et ferma les yeux, pria Mercure de réclamer le silence et prit la parole.

Il fit une rapide analyse de l'histoire de Pablo, depuis sa naissance jusqu'à la pendaison de son oncle ; il passa légèrement sur les détails oiseux, appuya sur les circonstances dignes d'une appréciation morale ; semblable à l'ingénieur chargé d'exploiter une terre nouvelle, il planta çà et là des jalons pour indiquer la route que son auditoire devait suivre avec lui ; il tonna avec indignation, au sujet des hidalgos d'industrie, contre les travers, les fautes et les crimes des humains ; sa voix, lorsqu'il arriva aux amours de la belle Antonia, prit un accent tendre et mélancolique ; il fit des vœux pour que l'avenir lui donnât autant de bonheur qu'elle avait excité d'intérêt ; il retrouva, en un mot, de l'émotion, de la sensibilité, des larmes, et toute l'assemblée pleura comme lui.

Enfin, reprenant toute sa fermeté et résumant la cause avec une grande netteté et une sagacité remarquable, il déclara Pablo coupable de bien des fredaines, mais innocent du meurtre des deux archers de Séville ; il émit l'avis que le jugement prononcé contre lui devait être cassé, et que Matorral et consorts devaient être appréhendés au corps et mis en cause ; enfin — ici redoubla l'attention de l'auditoire — quant à la pendaison d'Alonso Ramplon, il avoua n'y rien comprendre, il hasarda l'opinion que ce pouvait bien être un caprice de la roue de la Fortune, et prononça qu'il n'y avait pas lieu à s'en occuper, le mal étant sans remède.

— ¿Qu'est-ce que cela prouve ? fit Bacchus quand le tumulte fut calmé. A boire, mon vieux Silène, à boire! j'ai mal à la gorge de Jupiter.

— ¿Et ma roue? demanda la Fortune; si vous la laissez faire des siennes sur terre, elle aura bientôt tout renversé. ¿Que décidez-vous? continuerons-nous comme par le passé, ou bien me démettez-vous de mes fonctions? Vous m'avez demandé une heure d'épreuve; dans quelques minutes cette heure aura sonné.

— J'ai reconnu, prononça Jupin, que les choses sont comme elles doivent être, je te rends ma confiance, fais à ta guise; reprends ta roue, et qu'il n'en soit plus question; nous verrons une autre fois. En voilà assez pour aujourd'hui, messeigneurs et mesdames, je ne vous retiens plus.

A ces mots l'illustre assemblée se sépara, chacun retourna à son poste; le Soleil à son char, Vulcain à son enclume, Vénus à son miroir, et Bacchus à son tonneau. Quelques instants après, le plus profond silence régnait dans la maison, tout à l'heure si bruyante, de la rue déserte de Ségovie; il n'y resta qu'une odeur de musc et de nectar.

CONCLUSION.

Nous avons copié ce qui suit dans un ancien manuscrit espagnol, qu'on conserve religieusement dans les archives de l'église San Pedro de Teruel (province d'Aragon).

« Un singulier événement fut, pendant longtemps, le sujet de toutes les conversations dans la ville de Ségovie. Un grand coupable, condamné à mort, avait été conduit à la potence avec le cérémonial accoutumé ; une circonstance peu commune avait porté au comble la curiosité publique : le condamné était neveu du bourreau, et celui-ci avait voulu

procéder lui-même à l'exécution. Au moment où le bourreau se disposait à passer la corde au cou du patient, un violent orage éclata sur la ville, et la couvrit un instant d'une obscurité presque complète ; la foudre éclata, la potence fut ébranlée, le condamné renversé au pied de l'échafaud, et le bourreau, qui était un peu pris de vin (*ebrio*), s'entortilla dans la corde en cherchant à se retenir, et se pendit.

« Cet événement fut considéré comme une manifestation de la volonté céleste ; on revit la cause du condamné ; on reconnut qu'il était innocent du principal crime qui lui était imputé, et la justice lui donna, avec sa grâce, l'héritage de son oncle.

« On raconte que cette sévère commutation de peine fit sur le coupable une profonde impression ; il s'amenda et vécut en honnête homme. Mais de grands chagrins et l'ignominie de son métier altérèrent bientôt sa santé, et il mourut après une année d'exercice. Il eût été regretté, s'il n'eût été le bourreau.



NOTES.

NOTES.

PROLOGUE.

[1] Page 3. — L'idée principale de ce prologue appartient à Quevedo; les douze premières pages sont la traduction presque littérale de l'introduction d'une fantaisie morale de cet écrivain, intitulée *la Fortuna con seso ó la hora de todos*; les deux pages suivantes sont le résumé de tout ce curieux opuscule; nous ne réclamons, comme nous appartenant, que l'incident qui amène en présence du lecteur le héros de ce livre.

Il nous serait facile, sans doute, de donner de belles raisons sur les motifs qui nous ont porté à mettre ce prologue en tête du *Gran Tacaño*. Nous nous contenterons de dire qu'il nous fallait une introduction, et que nous l'avons trouvée là toute faite et digne, par son extrême originalité, de précéder l'originale histoire de Pablo. Ceci donnera peut-être à ce livre l'apparence d'un pastiche; Dieu veuille qu'il ne soit pas traité de rapsodie.

Le texte de notre prologue abonde en pensées aussi plaisantes qu'imprévues; nous avons été obligé, pour les conserver dans notre traduction, de recourir à des expressions peu accoutumées

aux acceptions que nous leur avons données. C'est une hardiesse nécessaire, et elle ne nous met pas même au niveau de la hardiesse de l'original.

Nous avons commis une faute d'irréflexion en conservant, dans le prologue, la phrase où Quevedo compare Mars à don Quichotte ; on pourrait induire de là que le *Tacaño* est postérieur au livre de Cervantes, contrairement à ce que nous avons dit dans notre lettre à M. Charles Nodier. Nous prions nos lecteurs de se souvenir que ce prologue ne fait pas partie du *Tacaño*, et qu'il a été extrait d'un opuscule beaucoup moins ancien, quoique du même auteur.

[2] Page 4. — Le texte dit *remostada la vista,* le regard plein de moût. Beaumarchais, recueillant un mot de Garrick à Préville, avait dit : « Vos jambes seulement un peu plus avinées. » Nous avons employé la même expression à l'égard des yeux de Bacchus; elle est encore loin de l'expression espagnole.

[3] Page 4. — Nous n'avons pas osé traduire *la palabra bevida* par l'expression littéralement correspondante en français « la parole bue ; » nous avons craint d'employer un terme par trop populaire. Le même mot peut avoir, dans deux langues, deux nuances différentes ; accepté en espagnol, il est de très-mauvais ton en français. Nous avons pris pour règle de donner, autant que possible, hardiesse pour hardiesse, exagération pour exagération ; mais aussi de nous arrêter dès qu'il y a péril de trivialité.

[4] Page 4. — Cloper, vieux verbe presque inusité, dérivé du grec *cholopous,* boiteux, et qui ne s'emploie plus qu'au participe présent dans clopin-clopant. Le texte dit seulement *asomò,* parut.

[5] Page 4. — Il y a dans le texte *no lo amanecia* ; cette belle expression est intraduisible à moins d'une périphrase. *Éclairer* c'est simplement donner de la lumière ; *amanecer*, tel que l'a employé Quevedo, voudrait dire ici : faire matin, donner la lumière de l'aube. — « Le voisinage du soleil pouvait à peine faire poindre l'aurore sur les vêtements de Pluton. »

[6] Page 4. — Il y a dans le texte *hervia todo el cielo de Manes, etc.,* tout le ciel bouillait de Mânes, etc. Nous avons mis : « le ciel était bouillonnant, » et c'est déjà bien hardi. Pour être

français il eût fallu dire rempli, encombré, inondé. Ces mots, sans doute, ont une signification bien étendue, mais ils sont usés; l'esprit s'est familiarisé avec les images qu'ils représentent, et ne les cherche plus ; il faudrait nécessairement une expression nouvelle pour traduire un mot nouveau.

[7] Page 6. — « N'est-ce pas un mauvais usage de placer le point « d'interrogation à la fin de la phrase ? Il faudrait au moins qu'il « y en ait un autre au commencement ; car le lecteur ne le dé- « couvre que lorsqu'il a déjà mal prononcé, ce qui l'oblige sou- « vent de recommencer sa phrase. »

Le sens de cette note nous porte à croire qu'en l'écrivant, Franklin ignorait que la ponctuation qu'il demande est admise par les Espagnols. Ils placent toujours un point d'interrogation, en le renversant pour le distinguer du point final ¿, au commencement de la phrase ou de la partie de phrase interrogative. Ce point ainsi placé avertit le lecteur et le prépare à donner à sa voix le ton convenable. Il nous semble plus utile et plus important que le point d'interrogation final. Nous avons adopté ce mode dans ce volume, bien que l'Académie française ne se soit pas encore prononcée sur son opportunité. Nous n'avons nullement la prétention de faire école et de trouver des imitateurs ; ce n'est ici qu'une affaire de caprice ou de convenance personnelle.

[8] Page 8. — Cette longue liste des caprices de dame Fortune est. ainsi que nous l'avons dit dans notre première note, le résumé de *la Fortuna con seso.* Tout cela est décrit dans cent quatre-vingts pages au milieu des rapprochements les plus singuliers, des pensées les plus philosophiques, d'applications morales et politiques d'une haute importance, et d'expressions originales dont Quevedo a seul le secret. Une semblable idée est féconde en incidents, et nous sommes étonnés qu'aucun de nos écrivains modernes n'ait songé à en tirer parti. Il est vrai qu'il faudrait bien du courage et de la persévérance pour traduire *la Fortuna con seso.* Ici du reste s'arrêtent les emprunts que nous avons faits à l'original. L'épisode qui suit nous appartient; il est réellement le prologue et l'introduction de l'histoire de don Pablo.

[9] Page 10. — Nous remettons à une note du corps de l'ouvrage quelques détails sur le cérémonial accoutumé des exécutions en Espagne.

[10] Page 1re — Mercure, en dieu bien appris, ne peut donner le *Don* à un aventurier, à un homme d'aussi basse extraction que Pablo, et surtout à un condamné à mort.

CHAPITRE I.

[1] Page 19. — Il y a dans l'original : *era hombre de buena cepa :* on dit en français en pareil cas, « c'était un homme de bonne souche » ; l'expression espagnole est plus précise et prête davantage au jeu de mots que nous avons conservé : « C'était un homme d'un bon cep, dit le texte, et selon ce qu'il buvait c'était facile à croire. »

[2] Page 20. — Pablo affecte un air innocent qu'on lui retrouvera plusieurs fois, et dont le succès serait complet s'il avait affaire à un auditoire plus crédule. Il importe d'expliquer que tout ce qu'il vient de raconter de la promenade triomphale de son père n'est rien autre chose que l'appareil du supplice.

L'âne était la grande utilité, la base de la pénalité espagnole, il était le guide et le soutien obligé des coupables condamnés au fouet, à l'emplumage, à la potence; voleurs, escrocs, assassins ou gens de mauvaise vie. Nous n'avons rien à dire quant à la potence; plus tard nous expliquerons la peine de l'emplumage; un mot seulement sur celle du fouet. Le condamné, hissé sur son âne et nu jusqu'à la ceinture, était promené par les principales rues de la ville ; un alguazil ouvrait la marche du cortége; des recors formaient la haie; en avant du patient marchait un crieur public qui, d'instants en instants, proclamait à haute voix la faute et le châtiment; et en arrière, armé d'un fouet en lanières de cuir, venait le bourreau.

Le tribunal fixait rarement la quantité ou la qualité des coups à recevoir; c'était un compte qu'il laissait à débattre entre le coupable et l'exécuteur. Au patient le plus pauvre ou le plus avare, l'âne le plus lent, le fouet le mieux fourni marquant sans relâche, sur ses épaules, les temps forts de quelque seguidille chantonnée par le bourreau, *allegro vivace*. Pour un ducat, deux ducats, quatre, six ducats, et selon le chiffre, un âne plus jeune, un fouet plus maigre et une chanson variant de l'*allegretto* à l'*andantino*, à l'*andante* ou au *largo*. Le métier de bourreau, comme on le voit, ne laissait pas que d'être fort lucratif.

Le passage qui a donné lieu à cette note n'appartient pas, du reste, littéralement à Quevedo, il y a dans l'original un jeu de mots que nous n'avons pu traduire, et qui nous a forcé de décrire en d'autres termes les rigueurs que le barbier eut à supporter de la part de dame Justice. Pablo raconte que lorsque son père fut relâché, il fut ramené chez lui par un cortége de deux cents cardinaux qui n'étaient pas des monseigneurs. Le mot espagnol *cardenal* signifie à la fois *cardinal* et cette *meurtrissure* rouge produite par un coup de fouet. On peut comprendre maintenant la nature de l'accompagnement de Clemente Pablo.

Nous avons renfermé entre deux parenthèses, ici et dans le courant de ce volume, les passages que nous avons dû *imiter* pour ne pas laisser de lacune dans le récit.

[3] Page 20. — Cette abondance de noms sonores est une critique à l'adresse des gens du peuple qui ont toujours eu la manie des noms et des origines illustres.

[4] Page 21. — Le vêtement de plumes ou l'emplumage était un châtiment réservé aux gens de mauvaises mœurs et à ceux accusés de sorcellerie. L'âne remplissait son rôle accoutumé; les condamnés étaient nus jusqu'à la ceinture, enduits de miel et saupoudrés de plumes. Comme le fouet du bourreau eût dérangé l'harmonie de cet élégant costume, on permettait à la populace de faire provision de fruits, de trognons de légumes et d'en encenser le triomphateur.

Lorsqu'on promenait deux condamnés à la fois, on les plaçait l'un à la suite de l'autre, sur deux ânes, et tous deux se regardant; c'est-à-dire que le patient qui marchait le premier était placé à reculons et la face tournée vers la queue de sa monture.

[5] Page 21. — Nous empruntons la définition suivante à un spirituel traité de M. Creuzé de Lesser sur l'*Odéide*, genre de poëme qu'il nomme l'*Algèbre de la poésie*. Pour appliquer cette définition au sujet qui nous occupe, nous n'avons fait qu'un léger changement, *amour* pour *poésie*; ce n'est que la substitution d'un synonyme à un autre.

« L'algèbre de « l'amour » ramène aux formules les plus simples, aux résultats les plus positifs, tout ce qu'une donnée offre de vraiment beau ou de vraiment heureux. Et si ce mot d'algèbre, à l'occasion « d'amour, » étonnait quelques personnes,

je les prierais de remarquer que, par ses aperçus vastes, ses hardiesses si aventureuses, ses poursuites de l'*inconnu*, ses suppositions qui amènent à la vérité, l'algèbre étant la perfection des mathématiques doit être l'expression de la perfection « en amour comme » en poésie.

Suivant un vocabulaire ajouté à l'édition espagnole d'Anvers (1757), « pour l'intelligence de certaines expressions de Quevedo, » l'expression *algébriste d'amour* signifie « savant dans l'art d'assouvir les passions déréglées, comme les algébristes savent, à force de calculs, résoudre les problèmes. »

[6] Page 21. — *Vivir con la barba sobre el hombro.* Nous avons traduit *barba*, par barbe, comme tout le monde le traduirait, bien que ce ne soit pas l'intention précise de l'original. Les Espagnols prennent ici la partie pour le tout, et *barba* s'entend de toute la partie inférieure du visage et non pas seulement de l'accessoire. Quels que soient l'âge et le sexe, on dit *barba* pour menton. Nous devrions donc mettre ici : *vivre le menton sur l'épaule ;* nous avons mieux aimé traduire mot pour mot, suivant le sens évident, afin d'accroître, s'il est possible, l'extrême originalité de cette expression. C'est, du reste, le précepte de l'homme prudent, c'est l'emblème le plus exact de la vigilance, et il manque à Argus, le surveillant de l'Olympe, d'être représenté la barbe sur l'épaule. Il ne suffit pas à l'homme prudent d'avoir, selon l'expression française, *l'œil et l'oreille au guet,* il faut encore, comme l'indique le mot espagnol, que son attention se porte souvent sur ce qui se passe derrière lui, que sa barbe, en un mot, ne quitte pas l'une ou l'autre épaule.

Ces deux manières d'exprimer une même idée nous semblent définir parfaitement, chacune, le caractère du peuple auquel elle appartient. *L'œil et l'oreille au guet* a quelque chose de léger, de frivole, de bavard, et fait pressentir une surveillance qui se trouvera quelquefois en défaut. *Vivre la barbe sur l'épaule* présente une idée grave, posée, sérieuse, et indique une attention de tous les instants.

Ce mot, du reste, n'est pas de Quevedo, il appartient trop au caractère du peuple espagnol pour n'être pas l'un des plus anciens de la langue vulgaire. Nous le retrouvons employé d'une manière assez plaisante dans la strophe suivante d'un poëme du quinzième siècle sur la vie de Jésus-Christ :

Con temor de la maldad
Del vicio qu'aquà no nombro
En tal flaqua humauidad
Siempre la virgiuidad
Este la barba en el hombro;
Cà las que quieren guardar se
De suriar tan limpio nombre
Ansi deven encerrarse
Cuando vieren algun ombre.

« Que la crainte d'un vice qu'ici je ne nomme pas, porte toujours la virginité à « vivre la barbe sur l'épaule, etc.

Le poëme d'où cette strophe est extraite fait partie d'un recueil manuscrit de la bibliothèque royale (in-4°, n. 8165, *divers ouvrages*); il porte le titre suivant:

Vita Christi trobada par Frayle Enyeguo Llopez de Mendoza, ffrayle menor de la observanza, a pedimiento de duenya Joana de Cartagena, madre suya.

[7] Page 23. — L'âne, c'est-à-dire la condamnation, le fouet et les autres appareils du châtiment.

CHAPITRE II.

[1] Page 28. — On a pu juger, par la franchise avec laquelle Pablo a fait le portrait de sa mère, que l'excellente femme n'était pas le parangon de toutes les vertus; elle avait eu quelquefois maille à partir avec la justice, et nous croyons que Pablo n'a pas dit toute la vérité en racontant qu'elle avait *failli* avoir le vêtement de plumes. Il nous est revenu que, pour ne pas causer de jalousies, la justice voulant un jour lui rendre les mêmes honneurs qu'à Clemente Pablo, le barbier, son époux, la promena en grande cérémonie par la ville. L'âne, le crieur public, le miel, le duvet étaient de la partie; et de plus, la señora Aldonza de Rebollo était coiffée d'un bonnet en papier blanc, de forme conique, nommé *coroza*, assez semblable à une mitre, auquel bonnet les pauvres patients devaient d'ordinaire le surnom d'évêque ou d'évêquesse. La populace, qui est toujours pour le plus fort contre le plus faible, fut déchaînée contre elle et sema son chemin d'oranges et de citrons gâtés, d'épluchures et de trognons de légumes dont quelques-uns l'atteignirent.

Ce que nous confions ici à nos lecteurs, Pablo n'en ignorait

rien puisqu'un jour, soutenant une bataille contre des fruitières qui l'assaillaient de semblables projectiles, il leur demanda effrontément si elles le prenaient pour Aldonza de Rebollo.

[2] Page 28. — Voici encore un mot plein d'originalité ; *ronger les talons* à quelqu'un, c'est détruire, petit à petit, sa réputation et la miner lentement par la base; c'est le diffamer quand il a le dos tourné, médire de lui en arrière.

« Regarde, dit quelque part Quevedo (*El mundo par dedentro*), regarde ce courtisan, acolyte éternel des gens heureux ; nous l'avons vu, en public, mendiant les regards du ministre, renchérissant sur les courbettes de ses rivaux au point qu'il frottait son menton sur la terre. Il marchait toujours la tête basse comme un homme qui reçoit des bénédictions, il répondait *amen*, à haute voix et avant tous les autres, à tout ce que disait le patron. Maintenant l'influence du ministre diminue et notre homme lui *ronge les talons* au point qu'on lui voit les os ; ses flatteries de l'autre jour, ses adulations, ses câlineries ont fait place aux railleries, aux propos infâmes, à la diffamation ; il ronge, il ronge. »

[3] Page 29. — Il y a dans le texte : *rogue la que me dijese si me habia concebido a escote entre muchos.*

Il ne manque pas d'expressions françaises pour rendre cette naïve question de Pablo à sa mère ; littéralement il lui demande si, lorsqu'elle le conçut, plusieurs y apportèrent leur écot. Nous avions le choix entre la « société anonyme » et la « société en commandite » ; nous pouvions lui faire demander s'il y avait eu cotisation pour le mettre au monde, s'il était l'enfant d'un parti ou s'il était *fils de famille* : nous avons craint d'être trop précis et nous avons préféré le pique-nique.

Notre intention, en traduisant ce livre, a été d'en supprimer tout ce qui ne peut pas être lu par tout le monde ; nous avouons qu'il nous eût beaucoup coûté d'enlever l'expression qui fait le sujet de cette note ; elle arrive dans des circonstances trop plaisantes pour n'être pas conservée.

[4] Page 30. — Le jeu du taureau est un jeu semblable au cheval fondu ou au saut de mouton.

[5] Page 31. — Ceci est un ancien usage des écoliers espagnols ;

le chef élu par eux portait le nom de roi des coqs, à cause des panaches qui ornaient sa tête.

[6] Page 32. — Il se fait encore en Espagne, le vendredi saint, dans quelques villes, une magnifique procession où sont représentés tous les personnages et toutes les scènes de la Passion. C'est un souvenir des mystères du moyen âge.

[7] Page 34. — DON TORRIBIO. Je ne puis déchiffrer ce billet parce que je ne sais pas lire l'écriture à la main et qu'il me faudra bien deux ans pour l'apprendre.

DON ALONSO. ¿ Votre ignorance peut-elle arriver à ce point?

DON TORRIBIO. Voyez-moi un peu le grand mal ! ¿ Combien de gens qui ne savent pas lire et qui savent tout le reste ?

(*Gardez-vous de l'eau qui dort*. — Comédie de Calderon.)

CHAPITRE III.

[1] Page 38. — La plupart des boutiques de Madrid, au temps de Quevedo, et il n'y a pas encore longues années, étaient dans des salles basses éclairées par de petites lucarnes presque au niveau du sol.

[2] Page 40. — Nous avons dit que le *Gran Tacaño* avait servi de modèle pour la plupart des ouvrages de la même famille publiés en Espagne, et que les auteurs de Gusman d'Alfarache, d'Estevanille Gonzales, de Marcos Obregon — donnée première du *Gil Blas* de Le Sage, — lui avaient emprunté plus d'une idée plaisante; nous renvoyons nos lecteurs, pour preuve, au troisième chapitre d'Estevanille Gonzales; le pensionnat du docteur Canizarès n'est qu'une faible copie de celui du licencié Cabra.

[3] Page 41. — Nos précédents traducteurs, la Geneste, Raclots et l'anonyme de la Haye, ont négligé de rendre littéralement l'expression mise ici par l'auteur; ils ont tous trouvé cinq ou six mots pour ce seul mot. Notre respect pour les intentions de Quevedo, notre désir de ne reculer devant aucune des énigmes qu'il présente à ses interprètes, nous font un devoir d'agir autrement que nos aînés.

Quevedo a mis *descomulgados*, nous mettons comme lui *excommuniés*, ce mot est plein de hardiesse, il est gros d'inter-

prétations. Les commentaires ne manqueront pas, voici le nôtre.

Le sens premier du mot excommunication est l'interdiction des biens spirituels de l'Église ou de la communion à la sainte table, c'est l'excommunication *mineure*. Le sens le plus étendu — excommunication *majeure* — est la défense de toute relation avec les fidèles : le coupable frappé de cette dernière peine par la censure de l'Église ne devait obtenir de personne ni un regard, ni une parole, ni une place au feu ou à la table ; il était littéralement condamné à mourir de faim. Nous laisserons à nos lecteurs le soin de décider si l'excommunication lancée par Cabra, contre les entrailles de ses convives, était une excommunication majeure ou mineure.

[4] Page 43. — Il y a dans le texte : *un poco del nombre del maestro, cabra asada*, un peu de quelque chose ayant le nom du maître, de la chèvre rôtie. C'est un jeu de mots sur *Cabra* qui veut dire *chèvre*.

[5] Page 45. — Nous nous sommes arrêté là pour ne pas tomber dans un excès d'exagérations qui ne va plus au goût de notre époque. Ce que nous venons de traduire suffit, ce nous semble, comme témoignage rendu à l'imagination joyeuse et fertile de Quevedo. Elle avait le défaut commun à toutes les imaginations ardentes, de ne pouvoir s'arrêter dès qu'elle avait pris du champ. Ici elle se donne beau jeu, et nos lecteurs nous sauront gré de leur faire grâce d'une multitude de pauvres diables affectés d'engelures ou d'autres maladies dévorantes, et qui les apportaient chez Cabra pour les faire mourir de faim. Nous nous croyons le droit de critiquer cette trop grande dépense d'images hors nature, et de penser que si Quevedo vivait de notre temps il en mettrait moins encore que nous n'en traduisons. Nous publions l'histoire de don Pablo pour les lecteurs d'aujourd'hui et non pour ceux d'il y a deux siècles.

[6] Page 46. — C'est en hésitant que nous arrivons à cette note ; nous craignons que nos lecteurs n'y trouvent pas l'importance que nous y attachons, et cependant elle se rapporte à une haute question industrielle, à une invention qui a fait grand bruit.

L'expression familière employée par Quevedo pour désigner le remède universel mis en œuvre par la tante du licencié Cabra

porte, à notre grand regret, une cruelle atteinte aux fastes scientifiques de l'école polytechnique française, dont un membre inventa le *clysoir*. Les périphrases populaires à l'aide desquelles on déguise la crudité du *remède* se résument dans l'espagnol par les mots *echar gaitas*, c'est-à-dire, à peu près, « pousser de la cornemuse. » Cela vient, dit le vieux dictionnaire de Sobrino, de ce qu'en quelques lieux le l... se donne avec une bourse de cuir qui a un tuyau au bout en forme de cornemuse. » Nous sommes peiné, pour l'honneur de l'industrie française, d'avoir acquis la preuve que le clysoir, prétendue invention nationale, n'est qu'une importation espagnole. Notre impartialité nous fait un devoir de cette déclaration, puissent nos lecteurs ne pas nous en faire un reproche. La France a bien assez d'autres gloires; souvenons-nous de l'adage : *Suum cuique*.

CHAPITRE IV.

[1] Page 52. — Textuellement : *Simiente de los Padres del Yermo*. — Non pas des extraits ou des ombres, mais de la graine, ce qui est encore plus imperceptible.

[2] Page 54. — On désignait sous le nom de *Morisques* les Maures qui restèrent en Espagne après la conquête du royaume de Grenade. Boabdil, le dernier de leurs rois, en traitant avec don Ferdinand le Catholique, pour la reddition des places qu'il possédait encore, obtint pour les vaincus le libre exercice de leur religion; mais bientôt on viola le traité. La force, la terreur, tous les moyens de persécution furent employés pour amener les Maures à abjurer; ils se révoltèrent, et don Ferdinand marcha plus d'une fois contre eux. Charles-Quint, Philippe II continuèrent la persécution organisée par Ferdinand; l'inquisition, établie à Grenade, obtint de douteuses conversions; puis enfin, après une nouvelle insurrection qui dura deux ans au milieu des montagnes de l'Alpujarra, les Morisques furent entièrement chassés d'Espagne par Philippe III.

Les chrétiens donnaient aux Morisques le surnom de *chiens*; nous avons vu plus haut, que dans le langage populaire, *chat* était synonyme de fripon : de là la plaisanterie de Pablo sur l'hôtelier de Viveros.

[3] Page 60. — Juan de Leganos était un savant mathématicien qui s'est rendu aussi célèbre en Espagne que Barême en France.

[4] Page 62. — Textuellement : *Je vous souhaite la gale*, expression proverbiale dont nous avons préféré traduire le sens.

CHAPITRE V.

[1] Page 66. — L'usage du billet de confession s'est maintenu longtemps en Espagne. On l'échangeait contre un billet de communion lorsqu'on s'approchait de la sainte table, et chaque année, pendant la semaine qui suivait le dimanche de *Quasimodo*, le curé passait une revue de ses fidèles, et affichait à la porte de l'église, à la suite des excommuniés, les noms de ceux qui n'avaient pas rempli pendant l'année leurs devoirs de chrétiens.

Le billet de confession était un moyen de persécution ajouté à ceux employés contre les Morisques et dont nous avons parlé plus haut. Les règlements de l'Inquisition les obligeaient à présenter leur billet à toute réquisition d'un familier.

[2] Page 71. — Nous devons avouer que telles ne sont point les épreuves auxquelles fut soumis notre ami Pablo. Le récit que lui fait faire Quevedo ne pouvait paraître ici; il ne serait pas du goût de nos lecteurs, et quel que soit notre désir de ne rien enlever au caractère des mœurs de l'époque, nous n'avons pu traduire la multitude de saletés dont Pablo est victime. Nous avons rempli cette lacune comme nous avons pu, le cadre est le même, le tableau seul est différent. Notre pièce de rechange commence au milieu de la page 67.

[3] Page 71. — *Anguillade*, coup de peau d'anguille et, par extension, coup de mouchoir roulé en forme d'anguille, coup de fouet, de lanières, etc.

[4] Page 75. — Ici encore, et pour le même motif, nous avons dû, suivant l'expression d'un vieil écrivain, « repurger les endroits scandaleux qui pouvoient offenser les religieuses oreilles. »

CHAPITRE VI.

[1] Page 85. — Le saint office choisissait ses familiers parmi les habitants notables de chaque ville. Il fallait, pour être apte à remplir

ces fonctions, prouver que depuis quatre générations on n'avait aucun mélange de sang more ou juif. Ces preuves équivalaient à des titres de noblesse, et c'était là surtout ce qui faisait rechercher le titre de familier par tous ceux dont le nom n'était pas inscrit au nobiliaire. Les familiers prêtaient serment de fidélité à l'Inquisition, et étaient chargés d'exécuter tous les ordres émanés de son tribunal. On les reconnaissait à une croix qu'ils portaient à leur boutonnière; une croix semblable était placée sur la porte de leur demeure. Les familiers avaient de nombreux priviléges, et entre autres celui de pouvoir être poursuivis pour dettes sans la permission du tribunal. L'Inquisition eut l'honneur de compter Lope de Vega parmi ses familiers; une telle distinction accordée à un auteur dramatique aurait quelque chose d'étrange si tout n'était déjà singulier dans l'existence de cet homme célèbre.

[2] Page 89. — Pendant les fortes chaleurs on distribuait dans tous les couvents de religieuses une boisson rafraîchissante dont chaque passant pouvait demander sa part. Les larcins semblables à ceux que commet Pablo devinrent si communs, que les nonnes furent obligées d'attacher avec des chaînes les tasses dans lesquelles elles donnaient à boire.

[3] Page 90. — Antonio Perez est un des plus célèbres exemples des haines et des persécutions acharnées de l'inquisition espagnole. Il était ministre et premier secrétaire d'État du roi Philippe II. Disgracié par son maître à la suite de quelques intrigues de confesseurs, et poursuivi par le saint office, il s'échappa de Madrid et passa en Béarn où il obtint asile dans les domaines de Henri IV.

L'Inquisition le mit en cause, le déclara contumax et le condamna à être exécuté en effigie; ses biens furent confisqués, son nom voué à l'infamie, et des fanatiques à gage le suivirent et tentèrent de l'assassiner, soit à Londres où la reine Élisabeth l'avait accueilli, soit à Paris où il se retira plus tard.

Henri IV se déclara son protecteur et lui offrit une pension de 12,000 livres qu'il refusa « afin de prouver qu'il était fidèle à son roi. » Il mourut en 1611, et sa mémoire fut réhabilitée.

CHAPITRE VII.

[1] Page 95. — On ne tient pas toujours de sa famille.

[2] Page 96. — *Guinder*, terme technique : hausser, élever à l'aide d'une machine. De là on appelle style guindé celui qui affecte un ton trop élevé, qui recherche des images tellement haut placées qu'on les perd de vue. — Avoir l'air guindé, c'est marcher avec roideur, la tête droite, le cou tendu ; Pablo dirait : un air de pendu dépendu.

[3] Page 96. — Text. : *la de palo*, ou mieux, *la ene de palo*, l'*n* de bois. La potence espagnole est formée de deux montants réunis par une traverse, ce qui lui donne l'apparence d'un n de romain ou du π grec.

[4] Page 97. — Nous avouons que ces détails sont ignobles, qu'on ne peut les lire sans une profonde impression de dégoût, mais c'est avant tout de la vérité, de la couleur locale, et peu d'écrivains contemporains de Quevedo ont su être aussi *nature*. On ne peut faire écrire un bourreau comme une petite maîtresse, et selon nous il y a quelque chose de réellement beau dans une telle hardiesse d'expression. Nos écrivains modernes veulent qu'il y ait du sublime en tout, dans le mal comme dans le bien. Nous pourrions dire que cette lettre est sublime d'horreur. Elle est telle que doit l'écrire un homme vivant au milieu de la lie de la populace, poursuivi du mépris de tous, n'ayant d'autre passion que l'ivresse, d'autres dieux que sa corde, son fouet et les instruments de la torture.

— C'était un préjugé fort répandu parmi le peuple que les pâtissiers se réservaient volontiers la meilleure part des criminels privés de sépulture.

[5] Page 97. — *Célestine* est l'héroïne célèbre et populaire de l'un des ouvrages les plus remarquables de l'ancienne littérature espagnole. Drame et roman tout à la fois, le premier écrit ayant des caractères soutenus, un dialogue animé, il est considéré comme le point de départ et le modèle de tout ce que l'Espagne a produit dans l'art dramatique ; il n'est pas un Espagnol lettré qui ne le connaisse, c'est le classique par excellence.

Célestine est le type de toutes les vieilles femmes à allures douteuses, des duègnes complaisantes, des messagères d'amour, des

confidentes de jeunes seigneurs, des séductrices de jeunes filles. Elle a fait tous les plus vilains métiers, y compris la magie blanche et la sorcellerie. Dans son genre, comme l'oncle de Pablo dans le sien, Célestine est un portrait sublime.

[8] Page 99. — Il y a dans le texte : *como lo hicieron moneda*, comment on en fit de la monnaie ; par allusion au mot *cuarto*, quart, qui est en même temps le nom d'une pièce de monnaie valant le quart d'un réal ou un sou.— *Je l'ai coupé en quatre*, avait dit le bourreau.

CHAPITRE VIII.

[1] Page 106. — Juanelo, savant mathématicien et habile architecte, est le constructeur du fameux aqueduc de Tolède dont on admire encore aujourd'hui les ruines magnifiques.

[2] Page 108. — Quevedo n'aime pas plus les médecins que Molière ne les aima, il ne se fait faute nulle part d'un coup de patte à leur adresse.

« Un homme, dit-il dans une de ses visions (*El alguacil alguacilado*), un homme fut amené devant le tribunal de Pluton et accusé de plusieurs homicides ; on l'enferma avec les médecins. »

— « Quiconque a été mon élève, dit ailleurs un maître d'armes, ne manque jamais de tuer son homme. On pourrait très-convenablement m'appeler Galien, puisque j'enseigne l'art de donner la mort. »

Du reste Quevedo a bien d'autres antipathies, il n'épargne pas davantage les greffiers, les tailleurs, les alguazils. Sa verve caustique s'en donnerait à cœur joie s'il vivait de nos jours.

[3] Page 108. — Ceci s'adresse à un écrivain espagnol nommé Estrella, auteur d'un livre intitulé *les Grandeurs des armes*. C'est en même temps une critique dirigée contre tous ceux qui prétendent donner la théorie d'un art qu'on ne doit enseigner et apprendre que par une pratique continuelle.

[4] Page 111. — Le génie littéraire espagnol a introduit dans tous les écrits des seizième et dix-septième siècles deux carac-

tères remarquables entre tous et d'une grande originalité : la duègne et le spadassin. Chaque écrivain les a mis en scène, chacun les a développés et s'est complu à ajouter quelques coups de crayon aux figures si habilement esquissées par ses devanciers. Ces deux caractères sont arrivés jusqu'à nous avec toute la perfection d'une œuvre vingt fois retouchée, rien n'y manque, pas plus qu'aux portraits sublimes de Velasquez et de Murillo.

La Célestine, ce vieux livre dont nous avons déjà parlé, est le premier qui nous présente ces deux caractères; Célestine est la duègne par excellence, la duègne consommée, et si Centurion, le rufian, n'est qu'une ébauche, cette ébauche vaut déjà un portrait longtemps étudié.

Les sentiments dominants du caractère castillan des temps héroïques étaient l'esprit chevaleresque, héritage légué par les Maures aux descendants des Goths, un noble orgueil, une force redoutable, une bravoure à toute épreuve. De ces sentiments réunis ont été formés les beaux caractères du Cid, de Fernand Gonzales, de Bernardo del Carpio. Il ne faut pas chercher l'origine du spadassin ailleurs que dans ces grandes figures. Avec les mêmes paroles, les mêmes armes, la même allure, il en est la copie maladroite, la ridicule parodie. Le noble orgueil est devenu chez lui une sotte vanité, la franche bravoure une audace sans résultat, une bravade sans effet. C'est que pour contenir de tels sentiments, il fallait de grandes âmes; pour soutenir ces lourdes cuirasses, il fallait de larges poitrines; pour manier ces massives épées, il fallait des bras vigoureux. A mesure que les siècles ont marché, les proportions humaines se sont rapetissées, et sentiments comme armures, rien de tout cela, à peu d'exceptions près, ne va plus à notre taille.

Vaniteux avant tout, fier de toutes ces grandes gloires des temps passés dont il prétend avoir sa part par droit héréditaire, le *valiente* Castillan s'est cru la puissance d'essayer aussi de grandes choses; il a saisi la *Tisona* du Cid et l'a laissé retomber à terre; il a pris ses cuirasses toutes meurtries et s'est perdu au milieu d'elles comme Sancho entre ses deux pavois; il lui restait les grandes paroles du *Campeador*, et sortant d'un si petit corps, d'une gorge si exiguë, ces grandes paroles sont devenues ridicules. Sans s'apercevoir de tout cela, il s'est posé fièrement, la jambe

le poing sur la hanche, le chapeau sur l'oreille, la menaçante à défaut du poignard; et il s'est cru, certain soldat que rencontre Pablo, bien plus grand que Dias, que Bernardo, que Garcia Paredes et tant d'autres. Il a mieux fait que de le croire, il l'a dit; car force, noblesse, fierté, bravoure, la parole chez lui remplace et résume tout cela *.

Centurion, le spadassin de *la Célestine* est, nous l'avons dit, la première esquisse de ce singulier caractère que nous ayons rencontrée dans l'ancienne littérature espagnole. Son épée est la plus redoutable des épées présentes et passées; elle peuple les cimetières, fait la fortune des chirurgiens, brise les armures, les cottes de mailles les plus fines et donne sans cesse de la besogne aux armuriers. Boucliers de Barcelone, morions de Calatayud, casques d'Almazan, rien ne lui résiste quand elle est conduite par le bras de son maître. Centurion tue de toutes les manières, ses clients peuvent choisir dans un répertoire de sept cent soixante-dix espèces de mort qui toutes lui sont familières; il lui est même arrivé quelquefois de tuer à coups de bâton pour laisser reposer son épée; mais qu'on ne lui demande pas de châtier seulement, il jure par le saint corps des litanies qu'il n'est pas plus possible à son bras droit de frapper sans tuer, qu'au soleil d'interrompre ses courses accoutumées dans le ciel.

Centurion n'est que paroles — *habla.* — On le prend au mot, on le met à l'œuvre, il fuit.

— « Qu'importe qu'ils soient tous contre moi, si c'est moi qui me défends! » dit Garcès, le soldat fanfaron d'une comédie de Calderon.

— « Vrai Dieu! ceci est magnifique, dit le bravache d'un célèbre sonnet de Cervantes, et qui dirait le contraire en a menti. » Et tout aussitôt, sans plus attendre, il enfonce son chapeau, cherche la garde de son épée, regarde de travers, s'en va... et il n'y eut rien.

La verve comique et originale de Quevedo s'est complu à ce sujet toujours neuf et toujours fertile; il a semé de spadassins,

* Aussi c'est de l'espagnol que nous est venu le mot *hâbler*. L'espagnol n'a pas d'autre verbe pour exprimer l'action de la parole; il ne *parle pas, il hâble*. Du reste, *hablar*, corruption du vieux mot *fablar* (comme *hidalgo* de *fidalgo*, *halda* de *falda*, *hacer* de *facer*), dérive du mot latin *fabulari*, dire des fables.

d'alguazils et de maîtres d'escrime, toutes ses œuvres facétieuses. Nos lecteurs en rencontreront sous toutes les formes dans l'histoire de don Pablo. Au milieu de la réunion de portraits bizarres et de piquantes ébauches dont notre auteur a composé ce livre, le portrait du spadassin est le plus piquant et le plus original.

CHAPITRE IX.

[1] Page 117. — Nous avons supprimé l'échantillon des œuvres du sacristain. Il aurait perdu tout son mérite à la traduction.

[2] Page 117. — Cinquante strophes de huit vers, ce qui fait, de bon compte, quatre millions quatre cent mille vers. Lope de Vega, dont Quevedo plaisante ici l'abondante facilité, ne fit, à part un nombre infini d'écrits de toute espèce, en prose et en vers, que dix-huit cents pièces de théâtre. C'est encore loin de la fécondité du sacristain de Majalahonda.

[3] Page 117. — On appelait comédies divines, actes sacramentels, les pièces de théâtre dont le sujet était pris dans l'Ancien Testament et dans l'histoire sainte, et qui se jouaient à la Fête-Dieu et à Noël. Lope de Vega en a fait un bon nombre en outre de ses dix-huit cents comédies.

[4] Page 120. — Nous avons supprimé cette pragmatique, qui au premier tort d'être longue, joint celui d'être fort ennuyeuse et de n'avoir aujourd'hui aucune signification.

CHAPITRE X.

[1] Page 126. — Don Gabriel de Lignan, auteur de poésies fort estimées et d'un roman intitulé *el Zeloso*, le Jaloux, publié au commencement du dix-septième siècle. — Don Vicente Espinel, ami de Miguel Cervantes, inventa un modèle de guitare qui a pris son nom. Il a laissé une traduction en vers de *l'Art poétique* d'Horace, et un petit roman intitulé *la Vie de l'écuyer Marcos de Obregon,* dont Le Sage a tiré grand parti en composant *Gil Blas.*

— En outre de dix-huit cents comédies et de quatre cents actes sacramentels, Lope de Vega a écrit dans tous les genres.

Il ne savait pas écrire que déjà il dictait des vers. Homme universel, il essaya de tous les métiers; d'abord secrétaire du duc d'Albe, puis du comte de Lemos, il se fit soldat et combattit sur la grande Armada, sous les ordres du duc de Medina Sidonia. Deux fois marié et deux fois veuf, il embrassa l'état ecclésiastique, reçut les ordres à Tolède et devint supérieur de la congrégation des prêtres à Madrid, puis familier du saint office. Il n'en continua pas moins à faire des vers et des comédies, et le pape Urbain VIII lui envoya la croix de Malte. Il mourut à soixante-treize ans, riche et considéré.

— Don Alonso d'Ercilla, page de Charles-Quint et plus tard secrétaire intime de Philippe II, est l'auteur d'un célèbre poëme épique intitulé *el Araucana*. Ce poëme est le récit d'une guerre entreprise par l'ordre de Philippe II contre les sauvages de l'Arauco, contrée voisine du Chili. Ercilla assista à cette guerre comme volontaire, et quittant à chaque instant l'épée pour la plume et la plume pour l'épée, il écrivait le soir les événements de la journée. Lope de Vega a pris dans le poëme d'Ercilla le sujet d'une pièce de théâtre intitulée *l'Arauque dompté*.

— On a conservé de Figueroa un recueil de poésies remarquables. Lope de Vega lui a consacré plusieurs strophes dans un poëme biographique intitulé *le Laurier d'Apollon*.

— Don Pedro de Padilla, d'origine portugaise et chevalier de l'ordre de Saint-Jacques, fut un des poëtes les plus célèbres du seizième siècle. Il a écrit un recueil de poésies, des églogues et une histoire anecdotique de la guerre de Flandre en 1583. Il se fit moine de l'ordre des Carmes de Castille, en 1585, et devint un prédicateur remarquable.

[2] Page 131.—*L'huile de la lampe*, c'est-à-dire le produit du tronc consacré à l'entretien de l'autel et des lampes de l'église.

[3] Page 134.—*Le précurseur des hautes œuvres*, c'est-à-dire le crieur public qui, ainsi que nous l'avo..s dit dans une note précédente, marchait en avant des criminels qu'on conduisait au supplice, et proclamait à haute voix, à tous les carrefours, l'arrêt prononcé contre eux.

[4] Page 134.—Il y a dans le texte : *cinco laudes que llevaban sogas pour cuerdas*, cinq luths qui en guise de cordes harmoniques portaient des cordes de pendus.

CHAPITRE XI.

[1] Page 141.—Voir la note 2 du chapitre premier.

CHAPITRE XII.

[1] Page 152.—Fils de rien, roturier, ***hijo de nada***, par opposition à gentilhomme ou ***hidalgo***, mot formé par contraction de ***hijodalgo*** ou mieux ***hijo de algo***, fils de quelque chose. Ces deux mots formaient la désignation des deux grandes divisions de la population espagnole. On était fils de quelque chose ou fils de rien, gentilhomme ou roturier, noble ou vilain; il n'y avait pas de terme moyen, pas de ***tiers état***; il restait toutefois au fils de rien la ressource, fort rare à cette époque, de devenir fils de ses œuvres.

[2] Page 154.—***Conde de Irlos***, sans doute le marquis de Carabas espagnol. Nous n'avons pu trouver l'histoire de cette célébrité populaire.

[3] Page 154.—***Casa y solar montañès***, manoir et souche montagnarde. On appelle la Montagne une partie de la Vieille-Castille comprise entre les Asturies et la Biscaye et formée par les territoires de Burgos et de Santander. Cette petite contrée renfermait les manoirs patrimoniaux de la plus ancienne noblesse espagnole. Être de ***casa y solar montañès*** était le plus beau de tous les titres, et les descendants de ces antiques familles font sonner bien haut, encore aujourd'hui, leur origine montagnarde. Il est arrivé toutefois ce qui arrive toujours : c'est qu'à l'époque où vivait Quevedo, il n'y avait pas un mince ***hidalgo*** qui ne se prétendit issu d'un ***solar*** de la Montagne; de telle sorte que quelque petits que fussent les domaines patrimoniaux, il eût fallu vingt fois les territoires de Burgos et de Santander pour les contenir tous. Il résulterait de toutes ces prétentions que la poignée de ces braves à l'aide desquels Pélage commença l'affranchissement de l'Espagne, et qui furent les premiers fondateurs des manoirs de la Montagne, devait former une armée nombreuse.

L'***hidalgo montañès*** est le type du pauvre gentilhomme n'ayant d'autres biens que son titre de noblesse et une bicoque en ruines; mais il ne prend pas toujours son parti aussi brave-

ment que celui que nous rencontrons ici. Les auteurs comiques espagnols, ayant à mettre en scène un gentilhomme ridicule et vaniteux, le font venir de la Montagne. Le don Torribio Quadradilles de Calderon (*Gardez-vous de l'eau qui dort*) est le hobereau niais et fat par excellence. Sa généalogie est la chose la plus précieuse du monde, il la porte partout avec lui dans un beau fourreau de velours cramoisi, et tous ses ancêtres y sont peints « comme de petits saints dorés. » ¿ Pourquoi sa femme irait-elle à la messe? Avec sa généalogie elle en a plus qu'il ne faut pour être une vieille chrétienne. Deux cavaliers se battent, on les sépare, et Torribio veut leur faire jurer la paix sur sa généalogie. Pour lui, sa généalogie est tout, il ne la lit jamais, car, nous l'avons déjà dit, il ne connaît pas *l'écriture de main*; ¿ mais où est la nécessité? une telle généalogie ne dispense-t-elle pas de toute science?

[4] Page 151.—Voir la note ci-dessus, nº. 1.

[5] Page 155.—La lettre d'or, c'est-à-dire l'initiale, augmentait de beaucoup la valeur et l'importance d'une généalogie; ne l'avait pas qui voulait, et il fallait faire valoir d'immenses services et une origine bien illustre pour obtenir le droit d'orner un titre de noblesse d'une initiale dorée.

Le gargotier auquel s'adressa le pauvre hidalgo trouvait, à bon droit, qu'en échange de quelques vivres mieux valait un peu d'or que beaucoup de parchemins.

[6] Page 155. — Au temps de Quevedo peut-être, mais aujourd'hui c'est beaucoup moins juste; poëte et gueux ont cessé depuis quelque temps d'être synonymes.

[7] Page 155. — Le *don*, diminutif de *dominus*, seigneur, n'appartient qu'à la noblesse; mais par la même raison que le plus petit hobereau voulait être issu d'un *solar* de la Montagne, par la même raison que la mère de Pablo prétendait descendre des triumvirs romains, les gens du peuple, entre eux surtout, s'honorent du *don* et s'appellent *seigneur cavalier* :

Monsieur de Petit-Jean, ah! gros comme le bras.

Tous, et surtout les Biscayens, les Navarrais et les Castillans, se disent nobles comme le roi, et malheur à qui en doute.

Lors de la prestation du serment de fidélité au roi Philippe V,

petit-fils de Louis XIV, le ministre du jeune monarque s'aperçut avec quelque étonnement que chaque gentilhomme écrivait à côté de sa signature : *noble comme le roi*; il s'en trouva même un qui ajouta ces mots : *y poco mas* (et un peu plus). « ¿ Que prétendez-vous donc? lui demanda le ministre courroucé ; la maison de France n'est-elle pas la plus ancienne entre les maisons souveraines?—Seigneur, répondit le fier hidalgo, ce que vous dites est vrai, mais le roi est Français, et j'ai l'honneur, moi, d'être Castillan.»

CHAPITRE XIII.

[1] Page 160. — *Qui s'attend à l'écuelle d'autrui dîne souvent par cœur,* dit un proverbe français. Il ne faut compter que sur soi-même et vivre de son bien; qui se repose sur l'aide des autres est souvent abusé. *Si quieres ser bien servido,* dit un autre proverbe espagnol, *servite tu mismo; á lo que puedes solo, no esperes á otro.* La société, selon Champfort, se compose de deux grandes classes d'individus : ceux qui ont plus de dîners que d'appétit, c'est le plus petit nombre; et ceux qui ont plus d'appétit que de dîners, c'est le plus grand.

[2] Page 161.—Jamais mendiant ne mourut de faim en Espagne, on faisait chaque jour à tous les couvents de copieuses distributions de soupe dont chaque passant affamé pouvait prendre sa part sans un certificat d'indigence. Les mendiants de profession, enrichis par les aumônes qu'ils demandaient au nom de Dieu et qu'aucune âme dévote ne pouvait refuser, laissaient volontiers leur part de soupe à de plus misérables, et l'on voyait à la porte des couvents, à l'heure des distributions, plus d'étudiants ruinés, de filous maladroits et de chevaliers peu industrieux, que de véritables pauvres.

[3] Page 162. — Textuellement *real de barato.* On appelait *barato,* en style de maison de jeu, ce que chaque joueur donnait sur son gain au spectateur placé près de lui, en récompense de quelques petits soins, de quelques conseils et surtout de ses félicitations.

[4] Page 166. — *Blanc* était le nom de deux très-petites monnaies espagnoles valant, l'une un demi-maravédis, c'est-à-dire la

soixante-sixième partie du réal de vellon, un peu moins d'un denier de France; l'autre, la douzième partie du réal, ou 5 deniers.

L'ancienne monnaie française portant le même nom avait la même valeur que cette dernière.

CHAPITRE XIV.

[1] Page 172. — Jargon de bohème, *germania*; c'est le nom de ce langage sans origine, sans feu, ni lieu, ni famille, qui prend dans tous les pays le même rang honteux, et qui hante en Espagne, en France et ailleurs, les tripots, les francs tapis et les lieux de bas étage : l'argot. Voir un roman moderne.

[2] Page 174. — On appelait poires à poudre des manches fort larges à l'épaule et se terminant en pointe au poignet.

[3] Page 176. — Les Espagnols traduisent *se moucher* par *sonar se*, expression d'une naïveté tout à fait primitive, et dont nous n'avons pas besoin de faire comprendre l'onomatopée.

Sonar signifie sonner, résonner, faire du bruit, éclater; *sonar se*, se sonner, se tirer du son.

CHAPITRE XV.

[1] Page 180. — Bosco, le Callot espagnol.

[2] Page 187. — L'*Antigua* est l'église métropolitaine de Valladolid; Quevedo parle ici de cette église comme il parlerait de toute autre; mais Valladolid était, à cette époque, la ville à la mode, la ville par excellence, et la cour y habitait. On n'ignore pas qu'il y avait dans les églises d'immenses caveaux communs où étaient déposés, comme dans les fosses communes des cimetières, les cercueils des morts appartenant à la classe moyenne.

CHAPITRE XVI.

[1] Page 195. — On peut comparer l'université de Siguenza à quelqu'un de ces pensionnats de nos jours qui portent sur un écriteau doré le titre pompeux d'*institution*, et qui comptent, dans les grandes occasions, cinq élèves pensionnaires et trois externes. Les écrivains du siècle où vivait Quevedo avaient un grand faible pour les plaisanteries de ce genre, et leur verve

railleuse s'est maintes fois exercée sur le compte des universités *mineures* d'Espagne. Le bon curé Pero Perez, voisin et ami de don Quichotte, desservant de l'humble paroisse d'Argamasilla, dans la Manche, portait le titre de licencié de l'université de Siguenza ; le docteur Pedro Recio de Tirteafuera, médecin *insulaire et gouvernemental,* attaché à la personne de Sancho Panza, avait reçu ses degrés à l'université d'Osuna ; Lope de Vega lui-même publia quelques poésies burlesques, entre autres la célèbre *Gatomaquia*, sous le pseudonyme de Tome de Burguillos, docteur gradué à Oñate. C'étaient de joyeuses plaisanteries qui aujourd'hui sont incomprises, mais auxquelles ressemblerait fort la pompeuse vanité d'un apprenti peintre en bâtiments qui se dirait hautement élève de quelque badigeonneur inconnu.

[2] Page 195. — Voir la note 2 du chapitre VI.

[3] Page 196. — La science des *ensalmos* ou oraisons était une science importante dans laquelle prenaient des degrés toutes les duègnes, tous les mendiants, et dont les aveugles étaient les plus célèbres adeptes. Il y en avait pour tous les maux, pour toutes les affections, et leur succès était infaillible si elles étaient récitées avec componction, d'une voix grave et posée. L'oraison à sainte Apolline était, entre toutes, d'une puissante efficacité, et dissipait à l'instant la rage de dents la plus opiniâtre ; le savant bachelier Samson Carrasco la conseilla à la gouvernante de don Quichotte ; et Célestine, portant un message d'amour, s'introduisit chez une jeune fille sous prétexte d'en demander copie. L'aveugle qui fit l'éducation de Lazarille de Tormes était un recueil vivant d'*ensalmos*, il en savait *cent et tant ;* enfin, Pedro de Urdemalas, le héros d'une comédie de Cervantes, disait en passant en revue les plus célèbres :

Se la del anima sola,	Je sais l'oraison de l'âme seule,
Se la de san Pancracio,	L'oraison de saint Pancrace,
La de san Quirce y Acacio ;	De saint Quirce et de saint Acace ;
Se la de los sabanones,	Celle qui guérit l'engelure,
La de curar tericia	Celle qui guérit la jaunisse
Y resolver lamparones.	Et qui chasse les écrouelles.

Le savant P. Feijoo s'est donné la peine de prouver, dans son *Teatro critico universal*, que les *ensalmos,* les oraisons, les paroles n'étaient d'aucune efficacité, et que les empiriques ou *sa-*

ludadores, qui en faisaient usage, ne méritaient aucune confiance.

[4] Page 197. — Voici la quatrième fois au moins que Quevedo répète cette plaisanterie, ce n'est pas la dernière. Nous respectons cette petite incorrection, elle pourra servir de note à consulter sur le caractère de notre auteur : il aimait les répétitions et les chapelets à gros grains *(cuentas frisonas)*.

[5] Page 199. — L'ermite retiré dans les montagnes d'Alcala est une plaisanterie dont nous n'avons pu trouver l'explication. Il n'y a point de montagnes autour d'Alcala, et partant point d'ermites.

CHAPITRE XVII.

[1] Page 206. — *Anguillade.* Voir la note 3 du chapitre V.

[2] Page 206. — Il y a, pour le traducteur, une véritable nécessité de créer des mots pour obéir, d'une manière précise, à la volonté de l'auteur. Il vaut mieux, ce nous semble, faire un mot pour traduire un seul mot, que recourir à une périphrase. Il y a ici, dans le texte, une série de mots consonnants, *tuerto, alto, abigotado, mohino de cara, cargado de espaldas;* traduire par une série de consonnances était fort difficile ; nous nous en sommes tiré par la répétition de l'adverbe *très*. Ce moyen n'est pas des plus heureux ; on est borgne, mais on ne l'est ni peu ni *très ;* on porte de grandes moustaches, mais le mot *emmoustaché* ne se trouve pas même dans le dictionnaire N. Landais. Nous avons mis *emmoustaché* par la raison qu'on dit chevelu, poilu, barbu ; ce qui n'est pas une raison. Qu'on nous le pardonne.

[3] Page 206. — Nous devons avouer encore une fois, et en toute humilité, qu'ici le lecteur ne retrouvera pas le texte. Nous passons quatorze lignes et demie consacrées, par Quevedo, à décrire la nature des fautes du Géant ; ce passage est plein de hardiesse, d'esprit et d'originalité, mais il y est question d'un genre de péchés qu'on ne peut pas nommer dans un livre honnête. Nous renvoyons les curieux à l'original.

[4] Page 220. — Nous devons dire, maintenant qu'on l'a lue, nous l'espérons du moins, que *l'histoire de Robledo, de don Carlos, du chevalier des Miracles, de deux nourrices et d'un paquet*

d'habits, ne fait pas partie de l'original. Obligé, par décence, par convenance et par respect pour le bon goût du lecteur, d'abréger le récit des persécutions nocturnes exercées par le Géant et par les anciens de la prison, contre les hidalgos d'industrie, nous avons osé remplir ce vide par un épisode, ainsi qu'ont fait les auteurs de Gil Blas, d'Estevanille, de Guzman, etc. Chacun gagne à cet arrangement; le lecteur, un imbroglio qui nous a semblé n'être pas dénué d'originalité; le volume et l'imprimeur, une douzaine de pages; nous, la conviction d'avoir épargné quelques reproches à Quevedo, et de plus la gloire d'avoir fait une découverte. Cette découverte est le susdit imbroglio que nous avons intitulé ***Histoire de Robledo, de don Carlos, du chevalier des Miracles, de deux nourrices et d'un paquet d'habits***; il fait partie, sous le titre de ***Cinquième Aventure***, d'un petit volume nommé ***el don Diego de Noche***, attribué à Quevedo, et réuni comme tel à plusieurs éditions ou traductions de ses œuvres. Il est vrai qu'un savant éditeur, celui des ***Obras escogidas*** — Anvers, 1757 — prétend qu'on doit rendre à César ce qui n'est pas à Quevedo, et que notre auteur, il faut bien qu'on le sache, n'a pas besoin, pour accroître sa réputation, de ce volume qui appartient à ***un tal*** Alonso de Salas Barbadillo, ainsi que le constate une édition in-12 publiée à Barcelone en 1624.

De crainte qu'on ne nous reprochât de faire de notre volume une arlequinade, et d'en puiser çà et là les éléments, nous avons évité de lire la protestation du savant éditeur anversois; nous demeurons donc persuadé que le ***don Diego de Noche*** est de Quevedo, et nous le donnons positivement comme tel. Nous nous réservons de la sorte, si on nous oppose la note dont nous venons de parler, le droit de dire que nous avons péché par ignorance.

Du reste, nous avons traduit la cinquième aventure de ***don Diego de Noche*** aussi fidèlement que possible; il est peu nécessaire de dire que nous avons nommé le voleur Robledo afin de rattacher l'épisode à notre sujet; nous avons de même donné à l'un des héros le nom de don Carlos au lieu de celui de don Diégo, qu'il porte dans l'original, parce que nous avons déjà un don Diégo.

Maintenant, nous avons placé cette note à la fin de ***l'histoire de Robledo, de don Carlos***, etc., au lieu de la mettre au commencement, parce que nous avons craint que le lecteur ne la lût pas

— *l'histoire de Robledo*, etc. — s'il eût su qu'elle pouvait bien ne pas être de Quevedo.

[5] Page 220. — Le réal de huit, *real de á ocho*, vaut huit réaux d'argent, environ 2 fr.

[6] Page 223.— *Aspa de san Andres* : croix d'étoffe rouge, ayant la forme de la croix de Saint-André, dont l'Inquisition décorait le costume de cérémonie des victimes de ses *autos de fe*. Ce costume se composait du *coroza*, ou mitre, dont nous avons déjà parlé, et du *san benito*, ample robe en toile peinte, couverte de figures hideuses, de flammes et de démons.

[7] Page 224. — ¿ N'avons-nous pas dit que tout le monde se mêlait d'avoir des titres avec lettres d'or? Voici Pablo issu, de sa propre autorité, *de casa y solar montañes*.

[8] Page 225. — Nous n'avons pas besoin d'expliquer cette nouvelle naïveté de Pablo, le lecteur n'ignore pas que cette nudité, depuis les épaules jusqu'à la ceinture, était la tenue de rigueur des condamnés.

CHAPITRE XVIII.

[1] Page 230. — Lorsqu'on était superstitieux en France, on avait grand soin, si quelqu'un éternuait, de lui dire tout aussitôt : « Dieu vous bénisse. » Faute de ce souhait, le diable, qui en ce temps-là rôdait toujours autour des pauvres chrétiens, s'emparait incontinent de l'éternueur sous la forme d'un rhume de cerveau. Plus tard, les esprits devenant plus forts, la politesse remplaça la superstition et on se contenta de saluer. — Un salut bien fait vaut tous les souhaits du monde. — Aujourd'hui, superstition et politesse, on est au-dessus de tous ces préjugés; on entend si souvent éternuer qu'on ne s'en inquiète plus, on ne salue plus, on ne dit plus : « Dieu vous bénisse; » le divin tabac de Sganarelle y est bien pour quelque chose. Le diable cependant n'emporte personne, ce qui prouve que nous sommes trop verts pour lui, ou plutôt qu'il a fait de nous tout ce qu'il voulait.

En Espagne on en est resté aux préjugés; celui qui nous occupe est de vieille date et n'en est pas moins très-répandu encore aujourd'hui. Lorsque le diable transporta Jésus-Christ sur la montagne, disent les vieilles femmes de la Manche, le fils de Dieu

bâilla ; ceci n'avait rien de surprenant chez un homme qui jeûnait depuis quarante jours et qui avait l'estomac tiraillé par l'odeur de soufre de Belzebuth, autant que les oreilles fatiguées par ses bavardages. Jésus donc ayant bâillé, le diable fit un mouvement pour s'introduire par l'ouverture, et c'en était fini du Sauveur s'il n'eût fait précipitamment, en travers de sa bouche, un signe de croix, — un signe de croix, notez bien, un signe de croix de Jésus, — et ce signe de croix envoya le tentateur à cent pas.

Nous comptons, parmi les Espagnols qui veulent bien nous honorer de leur amitié, des hommes d'esprit et de science, fort au-dessus des petits préjugés et des croyances populaires ; cependant don Eugenio, don Patricio, don Genaro Perez, se font des croix sur la bouche quand ils bâillent. Nous avons demandé un jour à Santiago de M......, un joyeux vivant qui a le diable au corps et qui bâillait devant nous en se signant, à quoi lui servait, à lui, cette précaution ?

— *Hombre !* nous répondit-il, *basta uno*, c'est assez d'un ! Eh ! s'ils étaient deux, ce serait l'enfer !

[2] Page 233. — Il fallait, en effet, que ce pain fût bien dur; mais le médisant, d'ordinaire, ne s'arrête pas pour si peu. Si, comme le serpent de la Fontaine, il rencontre une lime, il n'est point assez sot pour y user ses dents ; il ne faut point toujours de grands moyens pour combattre de grandes puissances : un rat sauva le lion ; contre la lime une goutte d'eau suffit.

Si le pain du Catalan est trop dur, le médisant se gardera d'y mordre, et le Catalan est bien niais si, plutôt que de se rompre les dents, il n'emploie pas le petit moyen du médisant contre la lime.

CHAPITRE XIX.

[1] Page 240. — Greffier se dit en espagnol *escriban* et *escribano ;* scribe se traduit par *escriba ;* de là un jeu de mots que nous n'avons pu rendre complétement.

Le mot *scribe* se disait primitivement, chez les Juifs et chez les Romains, des docteurs chargés de l'interprétation de la loi. Plus tard il est devenu le synonyme d'écrivain, de greffier, de secrétaire, de praticien. Il s'applique aujourd'hui à tout ce qui tient la plume et surtout à ce qui la tient mal. — Le lecteur voudra

bien ne pas voir ici une attaque contre un spirituel académicien.

[2] Page 216. — Les trois pages qu'on vient de lire ne font point partie de l'original; mais elles appartiennent positivement à Quevedo. Elles sont traduites d'une lettre adressée à doña Antonia de Silva y Mendoza, duchesse de Lerma, sous le titre de *Carta de las calidades de un matrimonio.* On retrouve dans cette lettre, comme dans presque tous les écrits de Quevedo, cette verve plaisante et originale qui le déborde de toutes parts, même lorsqu'il veut être sérieux, même lorsqu'il affecte des pensées philosophiques, même lorsque la haute position de la personne à laquelle il s'adresse exige le respect et impose une extrême réserve. Quevedo aspirait, comme Lope de Vega, à traiter tous les genres; historien, moraliste, théologien, poëte, il resta plaisant et satirique avant tout; et, dans ses œuvres les plus graves, on devine toujours l'habit bariolé de l'homme d'esprit sous le manteau noir du sage.

En traduisant le chapitre du *Tacaño* auquel se rapporte cette note, nous n'avons pu résister au désir d'y placer la lettre à la duchesse de Lerma; elle est tout à fait dans le caractère du livre et dans celui du héros. Sa place y est marquée, et l'arlequinade passerait inaperçue si nous ne la signalions tout le premier.

Nos lecteurs nous rendront cette justice de reconnaître que décidé, en commençant ce livre, à ne pas nous renfermer dans les rigoureuses limites d'une traduction strictement littéraire, nous n'avons abusé ni du droit que se donnent les imitateurs, ni des nombreux exemples que nous a laissés l'illustre traducteur de *Guzman*, de *Gil Blas* et du *Diable boiteux*.

[3] Page 249. — Le Prado a été de tout temps la promenade favorite de la haute société de Madrid. Les cavaliers, les élégants, les oisifs, les beaux seigneurs de la cour et les jeunes officiers de la garde du roi s'y donnent rendez-vous; ceux-ci faisant caracoler et piaffer leurs chevaux, ceux-là rangés sur une seule ligne, penchés en arrière, les étriers courts, le manteau drapé, causant gravement et sentencieusement des choses les moins sentencieuses et les moins graves, des fêtes de la cour à Valladolid, des guerres de Flandre et des succès du duc d'Osuna, vice-roi de Sicile. Derrière eux, vient à pied une cohue de valets, de laquais et de pages,

gente picaresca y bellaca, race de vauriens et de fripons, chacun médisant de son maître et demandant conseil à ses amis pour mieux le tromper et pour le voler plus adroitement. Après quelques tours de promenade, après qu'ils ont fait admirer les grâces de leurs montures et leur habileté équestre, leurs seigneuries,— les maîtres et non pas les valets, — se séparent. Quelques-uns mettent pied à terre et se confondent en bons princes avec la plèbe.

Puis viennent de lourds carrosses traînés par des mules; des élégantes, de nobles dames, des aventurières et des duchesses s'y pavanent et quêtent à la ronde les suffrages et l'admiration. Don Antonio s'approche de l'un des équipages, il salue gracieusement et range son cheval contre la portière. Don Fadrique court à un autre, il est à pied, il s'incline respectueusement, murmure quelques-uns de ces mots de convention avec lesquels on s'aborde dans le monde civilisé, puis se place sur le marchepied de la voiture, *toma el estribo*, l'avant-bras appuyé sur la portière, le *sombrero* à la main. Jamais don Fadrique ni don Antonio n'ont vu les señoras qu'ils accostent, ils ne sont pas davantage connus d'elles, mais tel est l'usage, usage de politesse et de galanterie. La conversation s'engage, elle roule sur les banalités à l'ordre du jour; une heure se passe pendant laquelle chacun fait exhibition de tout son esprit, de tout son savoir. Don Antonio offre une collation qu'on accepte sans hésiter; honni soit qui mal y pense; ceci est encore l'usage, usage qui n'engage à rien, qui n'amène ni intrigue ni désordre, qui ne compromet personne, et dont le cavalier ne peut se faire un vaniteux trophée, car un autre a été accueilli la veille, un autre peut l'être le lendemain.

Plus loin, les dames qu'accompagne don Fadrique le prient de leur faire apporter *algo de merendar*, quelque chose pour collationner..... Celles-là, direz-vous, sont d'effrontées aventurières; mettre à contribution le premier venu, c'est le comble de l'audace et de l'indiscrétion!.... Non pas, cher lecteur, c'est l'usage, toujours l'usage; ces dames sont de nobles dames, sagement et pieusement élevées, craignant Dieu et aimant leurs seigneurs et maris; ce sont de gracieuses jeunes filles dont le cœur est pur et la pensée naïve, bien qu'on ne leur ait pas appris à rougir et à baisser les yeux à tout propos. Don Fadrique, en galant cava-

lier, fait apporter par ses pages, des fruits, des conserves, des bonbons; puis on se quitte sans songer à se revoir, à moins qu'on ne se soit subitement et mutuellement épris comme dans les romans des temps anciens, à moins qu'on ne soit libre de part et d'autre, à moins qu'on ne soit de fortune et de condition égales, ce que n'explique pas d'ordinaire une première rencontre.

Maintenant, ami lecteur, laissons là ce qui se passait à Madrid et au Prado il y a deux siècles, et suivez au Prado, au bois ou au parc d'aujourd'hui, au milieu d'une troupe de lions, de fashionables, de *gentlemen* et d'*hidalgos*, le seigneur comte don Antonio, M. le baron Frédéric de... ou lord Arthur B... : s'ils regardent une femme, elle est soupçonnée; s'ils l'approchent, elle est compromise; s'ils lui parlent, elle est perdue; s'ils offrent et qu'elle accepte, elle est jugée,... et si elle demandait, grands dieux!

La belle liberté, l'heureuse civilisation et le brillant progrès que vous nous avez faits là!

[4] Page 251. — *La casa del campo*, maison des champs, est un joli palais dépendant des biens de la couronne d'Espagne et situé à une lieue environ de Madrid. Il est entouré de magnifiques jardins, de bosquets, de cabinets de verdure ouverts aux habitants de la capitale qui en font le but de leurs parties de plaisir. En avant du palais est une belle statue de Philippe III, en bronze, qui fut envoyée de Florence, et pour laquelle Quevedo fit un sonnet célèbre entre ses plus célèbres poésies. Nous nous abstenons de le faire connaître à nos lecteurs; il est des beautés, en poésie surtout, que la traduction ne peut reproduire et qu'elle doit respecter.

CHAPITRE XX.

[1] Page 256. — Les Espagnols parlent toujours à la troisième personne. *Vous* se traduit par *usted* au singulier, et *ustedes* au pluriel, contractions de *vuestra merced, vuestras mercedes*, votre grâce, vos grâces. *Usted* s'emploie dans toutes les formes du langage, il est devenu une espèce d'idiotisme, une formule à laquelle on ne donne plus sa valeur réelle; un grand seigneur le dira à son bottier, et deux portefaix se diront *usted* : votre grâce.

Le *vos*, seconde personne du pluriel, ne s'emploie aujourd'hui

de l'espagnol *aucto*, acte, représentation; il signifie seulement directeur d'une troupe ambulante. On désignait par le terme générique de *poëtes* ceux qui composaient les actes sacramentels, les comédies divines ou les farces populaires exécutées par les comédiens (*representantes* ou *farsantes*). Les directeurs (*autores*) composaient assez ordinairement les pièces de leurs répertoires. C'est ainsi que le célèbre Lope de Rueda, qui créa le théâtre populaire espagnol, et qui le premier introduisit sur la scène des sujets profanes et des tableaux de mœurs, fut d'abord *representante*, puis *autor* et enfin *poëte*.

[2] Page 288. — Ce mot a été bien souvent cité, employé ou commenté par nos écrivains modernes sans qu'ils en connussent la véritable origine. On l'a attribué à M. Alfred de Musset qui l'a mis à la fin de quelques-unes de ses poésies; à M. Mérimée, l'ingénieux inventeur du théâtre de Clara Gazul; à un feuilletonniste qui terminait toutes ses nouvelles *moyen âge* par le *pardonnez les fautes*.

C'était la formule invariable adoptée par les *poëtes* espagnols aux seizième et dix-septième siècles; Calderon, entre tous, n'a pas fait représenter une pièce sans qu'un des interlocuteurs venant annoncer au public qu'elle était finie, ne lui demandât pardon des fautes de l'auteur. En même temps que cette formule, l'usage avait introduit de faire répéter le titre de la pièce, ce qui se faisait même quelquefois à la fin de chaque journée ou acte.

Voyez pour exemple la jolie comédie de Calderon : *Il ne faut pas toujours caver au pire.* Dernière scène : « Quoi qu'en dise l'expérience, il ne faut pas toujours caver au pire; pardonnez nos fautes nombreuses.» L'*Alcade de Zalamea* : « Ici finit cette comédie, pardonnez les fautes de l'auteur.»

[3] Page 288. — Il y a ici, dans les textes qui nous ont servi (éditions d'Anvers, 1757, in-12, et de Madrid, 1821, in-18), deux erreurs que nous avons dû rectifier. « Il n'y avait dans le principe, dit Pablo, d'autres comédies que celles du bon *Lope de Vega* et de *Ramon*. » A l'époque où vivait notre héros, Lope de Vega n'avait encore composé qu'une partie de ses pièces, sa réputation était grande déjà, mais pas assez pour qu'il fût cité comme l'un des premiers auteurs de comédies populaires. L'intention de Quevedo a été, sans nul doute, de citer Lope de Rueda, le père

du théâtre espagnol, qu'on appelait en effet le bon Lope, et qui mourut au moment où naissait Lope de Vega (1557).

Ramon nous est complétement inconnu; nous avons vainement consulté les biographies du temps pour en retrouver la trace. Il est, sans aucun doute, question de Torres Naharro, contemporain de Rueda, et qui lui disputa une partie de sa popularité. Naharro a laissé huit comédies remarquables, parmi lesquelles on cite *la Ymenea* et *la Soldadesca*.

[4] Page 290. — *Alonsete*, diminutif familier et affectueux d'Alonso.

[5] Page 290. — Pinedo, Sanchez et Morales étaient des acteurs célèbres de ce temps-là.

[6] Page 290. — Voir la note du chapitre IX, n° 3, sur les comédies divines.

[7] Page 293. — Il semble que Quevedo, en approchant de la fin de son livre, ait voulu faire, non plus un récit, mais un recueil de portraits; on pourrait croire qu'il s'est servi de l'histoire de don Pablo comme d'un cadre destiné à recevoir une collection de *physiologies* — comme on le dirait aujourd'hui. Nous retrouvons ainsi à la file, rattachés entre eux par une action qui marche à petits pas, *les types* du chevalier d'industrie, du mendiant, de l'escroc, du comédien, de la nonne, du sacripant, du poëte dramatique, etc. C'était par là surtout qu'excellait Quevedo, il peignait et décrivait à ravir; et, lassé de raconter toujours, il s'est laissé aller quelquefois à son genre favori. Ces portraits sont autant de tableaux remarquables des mœurs et des usages du temps; ils sont traités avec cette verve, cette finesse, cette originalité sans pareille, qui font de Quevedo un écrivain inimitable. Il est fâcheux seulement que le passage de l'un à l'autre soit traité aussi légèrement: ici, l'action languit; ailleurs, elle va trop vite; et, dans ce chapitre surtout, à peine Pablo a-t-il quitté ses comédiens, qu'il est en correspondance suivie avec une nonne, sans que l'auteur ait daigné nous apprendre l'origine et les premiers pas de cette belle intrigue. Nous n'avons cru pouvoir faire de changements que lorsqu'il y avait absolue nécessité pour l'intelligence du texte, ou lorsqu'il nous était interdit de le traduire littéralement; nous avons introduit l'*Histoire de Robledo* et la *Lettre*

sur les conditions du mariage, parce que ces deux écrits appartiennent à Quevedo et jouent le rôle de pièces de marqueterie qu'on peut ôter et remettre à volonté sans nuire à l'ensemble. En osant ici critiquer la manière de l'auteur et lui reprocher peut-être un peu d'abandon, nous ne nous croyons pas le droit de le corriger et de mettre à la place de ce qui est ce qui nous semblerait devoir être. Il n'y a pas urgente nécessité; l'imagination du lecteur peut suppléer à ce qui manque, et nous réservons, pour une plus sérieuse occasion où cette nécessité sera complétement démontrée, toute notre audace et toute l'indulgence que nous demandons d'avance à nos lecteurs.

[8] Page 296. — De là certain proverbe qui prouve que les intrigues du genre de celle de Pablo sont fort communes en Espagne, et que l'opinion de la jeunesse galante est formée depuis longtemps à l'endroit de la constance des nonnains. Nous transcrivons le proverbe dans toute sa naïveté; mais le respect que nous avons pour la décence nous fait un devoir de ne pas le traduire en entier.

Amor de monja, y fuego de estopa y viento de c..... todo es uno.

Amour de nonne, feu d'étoupe et vent de..... c'est tout un.

[9] Page 297. — Si l'expression était adoptée par d'autres que par M. Napoléon Landais, nous aimerions mieux mettre ici *culotté*.

Le mot est assez original pour mériter une place parmi ceux de la façon de Quevedo.

CHAPITRE XXIII.

[1] Page 307. — Textuellement, *trataba en vidas y era tendero de cuchilladas*. Matorral était un de ces assassins brevetés et patentés, dont le bras était à la disposition du premier venu et l'instrument occulte de toutes les haines, de toutes les vengeances et de toutes les jalousies. Ce portrait, que le dessin de M. Émy rend d'une manière heureuse et spirituelle, complète notre note précédente sur la passion de Quevedo pour les spadassins. Matorral est le modèle de la forfanterie et de l'impudence; il est le digne pendant du Centurion de *la Célestine*.

[2] Page 307. — Il n'y a pas, dit un vieux *refrain* espagnol, de meilleur chirurgien que celui qui est bien balafré : *No hay mejor cirujano que el bien acuchillado.*

[3] Page 307. — *Demi-mesure, media azumbre*, la valeur d'un litre.

[4] Page 307. — « Je vous le donne en dix, a dit madame de Sévigné, je vous le donne en cent, je vous le donne en mille.— ¿ Vous ne devinez pas ?... ¿ Jetez-vous votre langue aux chiens ? » Des souliers de goutteux pour visage ou mieux un visage en forme de soulier de goutteux, c'est un visage *acuchillado*, c'est-à-dire criblé dans tous les sens de coups de couteau, découpé, balafré, déchiqueté, haché. Un semblable visage pour un spadassin est l'application complète du proverbe que nous citions tout à l'heure : *No hay mejor cirujano que el bien acuchillado.*

[5] Page 308.— « Seïteur, seur compère, » traduction très-littérale de *Seidor, sò compadre*, abréviation de : *Servidor señor compadre*, ce qui signifie en bon français, serviteur, seigneur compère. On ne nous reprochera pas cette fois de n'être pas complétement littéral — mot pour mot, au risque d'être incompris.

[6] Page 308. — Nous avons vu dans un des premiers chapitres une expression semblable, *manger avec soif*, c'est-à-dire manger salé et de manière à exciter la soif; le texte dit ici : *carne y pescado con apetitos de sed*, viande et poisson avec des appétits de soif, c'est-à-dire épicés et salés à outrance.

[7] Page 309. — *Asistente*, on nomme ainsi le principal magistrat de Séville ; sa charge répond à celle de *corregidor.*

[8] Page 309. — Domingo Tiznado, Goya, Escamilla, Alvarez, bandits célèbres dans l'histoire de Séville.

[9] Page 310. — C'est ici que commence le plus effronté dévergondage que traducteur se soit jamais permis, nous avons dit plus haut que nous aurions besoin d'une dose immense d'indulgence et de patience ; c'est la vérité. ¿ Aussi à qui la faute, seigneurs cavaliers ? ¿ Est-ce à nous qui voulons faire de ce volume un volume intéressant, et qui avons eu la sottise de croire qu'il fallait une fin à tout livre qui a pour but le plaisir d'autrui. ¿ Ne serait-ce pas plutôt à Quevedo qui, après nous avoir promenés gaîment

TABLE

DES CHAPITRES.

Pages.

FIN DE LA TABLE.